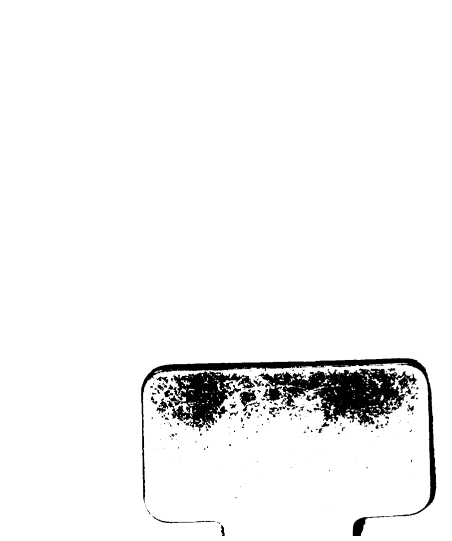
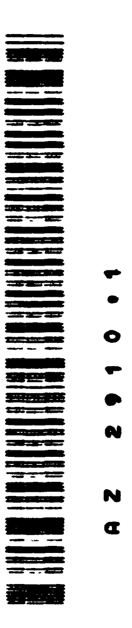






L'Hermite En Irlande.



Moeurs Irlandaises.

MŒURS IRLANDAISES.

L'HERMITE
EN IRLANDE.

T. I.

MŒURS IRLANDAISES.

L'HERMITE

EN IRLANDE.

T. I.

Cet ouvrage se trouve aussi à

Agen... chez Noubel.
Aix-la-Chap. Laruelle.
Angers . . . . Fourrié-Mame.
Arras . . . . . Topino.
Bayonne . . . Bonzom.
Berlin. . . . . Schlesinger.
Besançon. . Dois, Girard.
Blois. . . . . Aucher-Eloi.
Bordeaux. Mme Bergeret, Lawalle jeune, Melon, Coudert, Gassiot, Gayet.
Bourges. . . . Gilles.
Breslau . . . . Korn.
Brest. . . . . Le Fournier-Desp., Egasse.
Bruxelles. . Lecharlier, De Mat, Stapleaux.
Caen . . . . . Mancel, Mme Belin-Lebaron.
Calais . . . . . Leleux.
Cambrai . . . Giard.
Chartres . . . Hervé.
Clermont-F. Thibaud.
Dieppe. . . . Marais.
Dijon. . . . . Lagier, Noellat, Tussa.
Dunkerque. Bronner-Beauwens, Lenoir.
Francfort. . Jugel. Brœnner.
Gand. . . . . Dujardin, Wandekerkove.
Gênes. . . . . Yves Gravier.
Genève. . . . Paschoud, Manget-Cherbulier.
Havre . . . . . Chapelle.
Honfleur. . . . Blon.
Leipsick. . . Griashammer, Zirgès.
Liège . . . . Desoër, Collardin.
Lausanne. . . Fischer.
Lille. . . . . . Vanackère.
Londres. . . Bossange, Dulau, Treuttel et Würtz.
Lorient. . . . Caris, Fauvel.
Lyon . . . . . Bohaire, Faverio, Maire.
Manheim . . . Artaria et Fontaine.
Mans . . . . . Pesche.
Marseille. . Chardon, Maswert, Moissy, Camoin, Chaix.
Metz. . . . . Devilly, Thiel.
Mons. . . . . Leroux.
Montpellier. Sevalle, Gabon fils.
Moskou . . . . Fr. Riss père et fils.
Nîmes. . . . . . Gaude.
Nancy . . . . Vincenot.
Nantes. . . . . Busseuil.
Naples. . . . Borel, Marotta et Vanspandoch.
Niort. . . . . Elies-Orillat.
Orléans. . . Huet-Perdoux.
Rennes. . . . Duchesne, Molliex.
Rouen. . . . Frère, Renault, Dumaine-Vallé.
Saint-Brieuc. Lemonnier.
Saint-Malo. . Rottier.
Saint-Pétersbourg C. Weyer, Graff. Saint-Florent.
Strasbourg . Levrault.
Toulouse. . Vieusseux, Senac.
Turin . . . . Ch. Bocca, Pic.
Valenciennes. Lemaître.
Vienne . . . . Schalbacher.
Warsovie. . . Klugsberg.
Ypres . . . . Gambard-Dujardin.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AÎNÉ,
rue des Grands-Augustins, n. 7.



Dessiné et Gravé par Ambroise Tardieu.

VUE DE DUBLIN PRISE PRÈS DE LA DOUANE.

à Paris chez Pillet *aîné éditeur de la collection des Mœurs Françaises, Italiennes, Espagnolles, Anglaises, Irlandaises, Ecossaises etc.*

L'HERMITE



[Little Dunover, Felix]

L'HERMITE
EN IRLANDE,

OU

OBSERVATIONS

SUR LES MOEURS ET USAGES DES IRLANDAIS
AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE;

[trad. de l'anglais par Auguste-Jean-Baptiste Defauconpret]

FAISANT SUITE

A LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES, ANGLAISES, ITALIENNES, ESPAGNOLES.

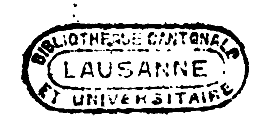
Orné de gravures et de vignettes.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
ÉDIT. DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE,
De la Collection des Mœurs Françaises, Anglaises, Italiennes, etc.,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 7.

1826.



nde T.Ier

lim.

y.

L'HERMITE
EN IRLANDE.

— N° 1er. —

LE CUNNEMARRA.

J'AVAIS soixante ans : c'est un âge auquel il est permis de vouloir se faire hermite. Je n'avais ni femme ni enfans, motif pour n'avoir à consulter que son goût pour la solitude. J'avais beaucoup vécu dans le monde ; ce n'est pas toujours une raison pour l'aimer. Je jouissais d'une fortune indépendante, quoique modeste : raison pour n'avoir besoin de faire la cour à personne. Je résolus donc de quitter Dublin, où je demeurais depuis quinze ans, et je me retirai dans la retraite paisible dont je donnerai tout à l'heure la description, et que j'ai habitée six ans entiers

sans m'y être ennuyé un seul jour, sans m'être repenti un seul instant du parti que j'ai pris.

On voit déjà que je ne suis pas un de ces hermites rôdeurs qui ont parcouru la Chaussée-d'Antin et les provinces de France, Londres et les comtés d'Angleterre, l'Ecosse, l'Italie et le continent ; et ils me paraissent ressembler au juif errant plutôt qu'à un cénobite, à un mondain plutôt qu'à un reclus, puisqu'on les voit parcourir le monde en tout sens, et qu'on les rencontre à la ville et à la campagne, dans les palais et les châteaux, dans les bals et les grandes assemblées, en un mot, partout où l'on ne doit pas s'attendre à trouver un véritable hermite.

Sans être un grand grec, je savais que le mot *hermite* vient d'Ερημος, qui signifie solitaire, et en en prenant le nom, je résolus d'en mener la vie. Pendant la première année de ma réclusion, année que je puis regarder comme mon noviciat, mon tems de probation, je fus bien des fois sollicité de me remontrer dans le monde; tantôt c'était la noce de la fille d'un vieil ami, tantôt un grand dîner préparatoire à l'élection d'un membre du parlement, tantôt

une fête pour célébrer la majorité d'un jeune cousin. Je ne me laissai séduire par aucune tentation ; j'eus même le courage de refuser d'assister à la prise d'habit d'une religieuse, quelque rapport qu'il y eût entre sa vocation et la mienne. Ce dernier trait prouvant mieux que tout autre la fermeté de ma détermination, je fus, depuis ce tems, à l'abri de toutes les persécutions qu'on me faisait pour me tirer de ma retraite.

Mais si je ne sors pas de ma cellule, elle est toujours ouverte à tous ceux qui veulent venir m'y voir, et comme j'ai un grand nombre de connaissances, tant à Dublin que dans toute l'Irlande, il se passe rarement quinze jours sans que je reçoive quelque visite, quoique je me sois fait une règle de n'inviter jamais personne ; mais les uns viennent chez moi par amitié ; la curiosité y en amène d'autres, car ma réclusion a fait du bruit dans toute l'île de l'Emeraude, la verte Erin, comme nous aimons à appeler notre Irlande; et il se trouve même des gens qui viennent me consulter sur leurs affaires, croyant sans doute que les idées d'un hermite doivent

être épurées et rendues plus justes par la solitude. Comme je n'ai jamais été attaché à aucun parti, je vois arriver chez moi des hommes de toutes les opinions, et tout ce que j'exige d'eux, c'est qu'il ne soit pas question de sujets qui les divisent. Ainsi je réunis souvent un *white-boy* et un *orangeman*, un prêtre catholique et un ministre protestant ; le capitaine Rock s'y est même trouvé un jour assis à côté d'un des secrétaires du lord lieutenant. Il en résulte que, sans sortir de ma cellule, je suis assez au courant de tout ce qui se passe dans le monde.

Quand je dis dans le monde, il faut que j'avertisse mes lecteurs que le monde, pour moi, c'est l'Irlande. Que m'importe que les colonies espagnoles de l'Amérique deviennent indépendantes, ou restent courbées sous le joug de plomb de leur métropole, pourvu que la récolte de pommes de terre soit bonne dans mon île? Pourquoi m'inquiéterais-je de l'esprit d'inimitié qui règne en France entre les libéraux et les ultras, pourvu que je voie s'éteindre peu à peu le feu des divisions intestines qui ont si longtems déchiré mon pays? Quel intérêt pourrais-

je prendre à la guerre entre les Turcs et les Grecs, quand d'heureux symptômes me portent à espérer que je pourrai voir la fin de celle qui a eu lieu depuis plusieurs siècles, presque sans interruption, entre les catholiques et les protestans de la malheureuse Hibernie? Qu'on ne m'accuse pour cela ni d'égoïsme, ni d'indifférence pour les intérêts généraux du genre humain; mais j'ai sous les yeux trop d'objets propres à émouvoir ma sensibilité, pour qu'elle puisse être aussi vivement excitée par ceux que je ne puis voir qu'à l'aide d'un télescope.

D'ailleurs, il est assez naturel que l'île où j'ai reçu le jour m'inspire un intérêt exclusif, car je n'en suis jamais sorti, quoique je sois, sans contredit, un des plus grands voyageurs qui aient jamais existé. J'avais perdu ma mère, encore en bas âge, et mon père ne me vit pas arriver à ma majorité. Par son testament, il m'avait donné trois tuteurs, l'un catholique, l'autre protestant, le troisième de la même religion que le premier, mais descendant d'une de ces familles milésiennes qui prétendent encore conserver dans leurs veines quelques gouttes du sang

de ces petits roitelets qui se partageaient l'Irlande il y a plusieurs siècles, et qui font remonter leur origine un peu au delà du déluge. Le premier voulait me faire embrasser la profession des armes, et entrer au service de quelque puissance étrangère; le second désirait que je suivisse le barreau, et que je passasse en Angleterre; le troisième me conseillait de vivre dans une noble oisiveté, dans ce qu'il appelait le château de mes ancêtres, misérable castel qui menaçait de m'enterrer sous ses ruines, pour y faire revivre dans toute sa splendeur l'antique hospitalité irlandaise, sauf à faire comme mes aïeux, qui, à chaque génération, avaient vendu une partie des biens paternels pour maintenir l'honneur de la famille.

J'étais très-voisin de ma majorité, et j'attendis patiemment qu'elle arrivât. Je vis alors, d'après les comptes que me rendirent mes tuteurs, que j'avais un revenu bien assuré de près de six cents livres sterling : qu'avais-je donc besoin d'aller me faire tuer pour soutenir les querelles de quelque prince dont je me souciais fort peu? Je n'avais aucun goût pour la robe,

et je sentais fort bien que le système d'hospitalité de mon tuteur O'Connor ferait à mon revenu annuel des brèches aussi irréparables que celles que le tems avait faites « au château de mes ancêtres. » Je le mis en vente ; beaucoup d'amateurs se présentèrent, mais tous s'enfuyaient épouvantés ; enfin, je fus obligé de le faire démolir pour en vendre les matériaux, et dès l'année suivante le sol sur lequel s'était élevé cet édifice presque royal rapporta une récolte superbe, mais plébéienne, de pommes de terre.

On n'est pas jeune impunément. Pendant deux ans je fis la cour à une jeune personne, nécessairement aussi belle qu'aimable, puisque je l'aimais ; une chose certaine, c'est que, sous le rapport de l'âge, de la naissance et de la fortune, nous nous convenions parfaitement. Je crus voir que je ne lui étais pas indifférent ; mais j'étais catholique, toute sa famille était protestante, et je fus refusé. Quinze jours après, j'appris qu'elle allait épouser un homme qui n'était, dit-on, ni catholique, ni protestant, mais qui avait quinze cents livres de revenu.

Ce désappointement influa sur toute ma vie. J'aimais sincèrement Louise Mac-Carthy, et,

quoique quarante-quatre ans se soient écoulés depuis cet événement, quoiqu'il y en ait vingt que j'ai pleuré sa perte, je ne puis encore songer à elle sans attendrissement, et nulle femme n'a jamais occupé, même momentanément, la place qu'elle avait remplie dans mon cœur. Cependant j'avais de la raison, j'entendais encore résonner à mes oreilles le *levius fit patientiâ* d'Horace, et je résolus de voyager pour me distraire.

J'avais alors de grands projets, car ils ne tendaient à rien moins qu'à faire le tour du monde; mais je voulus d'abord commencer par faire celui de mon île, car il me semblait que la connaissance de mon propre pays devait précéder celle que je désirais acquérir des autres contrées. Je partis en chaise de poste; j'avais fait quarante milles à la fin de ma première journée; mais qu'avais-je vu? qu'avais-je appris? rien; autant aurait valu voyager en dormant. Le lendemain, je retournai chez moi; je pris un bidet qui avait le pied sûr pour gravir et descendre les montagnes, et un instinct admirable pour choisir au milieu des marécages les endroits où le terrain est assez solide pour ne

pas s'embourber; je me fis suivre par mon fidèle Patrice, qui portait en croupe une valise, et je recommençai mon voyage, déterminé à le faire avec attention et à petites journées.

Me croirez-vous, mes chers lecteurs? mon voyage en Irlande dura vingt-deux ans. Mais il ne s'y trouve pas une ville, un bourg, un village, un hameau que je n'aie vu dans le plus grand détail; pas une montagne que je n'aie gravie, pas un lac dont je n'aie fait le tour, et sur les eaux duquel je ne me sois promené; pas un ancien monument que je n'aie contemplé à loisir. J'ai étudié les mœurs et les habitudes de toutes les classes, leurs préjugés, leurs superstitions; j'ai recueilli des faits, des anecdotes, des traditions; j'ai comparé l'esprit des quatre grandes provinces; j'ai cherché à découvrir les causes qui empêchaient l'Irlande, avec son sol fertile, ses ressources locales, son climat heureux et ses beaux ports, d'occuper parmi les nations la place que la nature lui avait destinée; enfin, j'ai voyagé en philosophe observateur, *nihil humani a me alienum putans*, et trouvant à m'instruire dans la cabane malpropre et enfumée du pauvre, comme sous les lambris somptueux du riche.

*

On juge bien qu'après avoir employé vingt-deux ans à visiter un petit coin du globe, je renonçai au projet d'en faire le tour. J'avais fini mon voyage par Dublin, et je passai quinze autres années dans cette ville, répandu dans ce qu'on appelle le grand monde et la bonne société. C'était un état d'oisiveté active qui finit par me lasser, et je pris enfin le parti de la retraite. Ce ne fut que dans le loisir que je trouvai dans mon hermitage que je m'amusai à mettre en ordre l'immense quantité de notes que j'avais recueillies pendant mon voyage de vingt-deux ans en Irlande, et mon séjour de quinze à Dublin. A Dieu ne plaise que je songe à en mettre la collection entière sous les yeux de mes lecteurs; mais peut-être ne trouveront-ils pas sans intérêt le petit nombre d'échantillons que je me propose de leur présenter.

Avant d'entrer en matière, il faut pourtant leur faire connaître où est situé mon hermitage. Aucun d'eux n'a peut-être entendu parler du Cunnemarra, et l'on pourrait être tenté de le regarder comme situé dans les mêmes régions que l'Eldorado, quelque peu de rapport qu'il y ait entre ces deux contrées. Ouvrez donc, mon cher lecteur, la plus grande carte que vous pour-

rez vous procurer de la province de Connaught, et vous y verrez cette région presque encore inconnue. Si vous n'avez qu'une carte générale de l'Irlande, vous ne l'y trouverez pas, mais vous pourrez du moins en reconnaître la situation d'après les détails ci-après. Cherchez les côtes de la mer situées au nord-ouest du comté de Galloway; vous les verrez dentelées d'un grand nombre de baies, plus ou moins profondes, et vous remarquerez dans les environs force lacs et montagnes. C'est ce canton, coupé par beaucoup de marécages, qui porte le nom de CUNNEMARRA, qui signifie en irlandais, *baies de la mer*. C'est un pays agreste, sauvage, inculte, mal peuplé, où la civilisation commence à peine à paraître, et qui est en si mauvaise odeur dans tous les environs, qu'un magistrat d'un comté voisin ayant appris qu'on venait d'arrêter un criminel qui s'était réfugié dans les montagnes du Cunnemarra, s'écria que quelques crimes qu'il eût commis, il en avait déjà subi une punition bien suffisante.

Et cependant, ce pays méprisé excite l'admiration des voyageurs et des étrangers, et n'est pas moins pittoresque que les montagnes d'E-

cosse et les plus beaux cantons du pays de Galles. Il s'y trouve des vallées qui ne demandent qu'à être fertilisées, et je m'aperçois déjà que l'exemple que j'ai donné aux habitans n'a pas été perdu. Les montagnes sont couvertes de riches pâturages jusqu'à une hauteur assez considérable; les lacs et les baies fournissent en abondance des poissons de toute espèce; l'industrie humaine semble la seule chose qui manque à ce canton.

Mon hermitage est situé à peu de distance du pied du mont Mam-Turc, du côté de la mer. Nulle grande route n'y conduit, et le meilleur chemin pour y arriver est de s'embarquer sur le lac de Corrib, ou, comme nous l'appelons en Irlande, le Lough Corrib. Ce beau lac a environ trente-sept milles de longueur de sud-est en nord-ouest, sur une largeur qui varie considérablement de moins d'un mille jusqu'à plus de dix. Il est parsemé de petites îles de formes différentes, les unes habitées, les autres désertes. Les premières offrent quelques cabanes, des prairies et des champs de pommes de terre; les autres sont couvertes de bois taillis, ou ne sont que des rochers, séjour des chouettes et des cormorans. Du côté

nord est la ville de Cong, près de laquelle sont les ruines de l'abbaye dans laquelle Roderic O'Connor, roi de Connaught, termina ses jours. Ce fut sous son règne qu'eut lieu la première invasion des Anglais en Irlande, et son histoire pourrait fournir le sujet d'un roman historique intéressant, dont l'anecdote d'une belle princesse enlevée par le roi de Leinster, et rendue à son époux par Roderic, formerait un épisode.

Sur la rive occidentale s'élève la ville d'Oughterard, derrière laquelle sont les montagnes du Cunnemarra; du côté du midi on voit les ruines de plusieurs châteaux forts, et la vue est bornée à l'est par une chaîne de montagnes qui se réunissent à la plaine par une pente douce, mais bien différentes de celles du Cunnemarra, qui élèvent leurs sommets jusqu'au-dessus des nuages.

En sortant de ce beau lac, on remonte la petite rivière, ou pour mieux dire le ruisseau de Bealnabrack, ruisseau si peu profond, qu'il cesse bientôt d'être navigable même pour les plus petites barques. On commence alors à gravir les montagnes du Cunnemarra, en suivant un sentier qui semble avoir été tracé par les chèvres sauvages, et sur lequel les chevaux du pays

marchent pourtant d'un pied assuré et sans faire un faux pas, pourvu qu'on ait soin de leur laisser la bride sur le cou, et de s'en rapporter à leur prudence d'instinct. Tout ce pays était autrefois couvert de belles forêts ; mais elles n'existent plus ; la main de l'homme les a détruites, et ce sont les Anglais qu'on accuse de les avoir incendiées dans leurs premières invasions. Du sommet de Mam-Turc on voit la nature dans toute sa sublimité sauvage ; des rochers nus, des montagnes arides s'offrent de toutes parts ; des marécages, des lacs et des vallées varient le tableau ; mais on n'aperçoit dans ces vallées d'autres terres cultivées que la quantité strictement nécessaire pour fournir aux besoins des habitans de quelques misérables chaumières qui y sont parsemées çà et là. On a devant soi la mer Atlantique, sur laquelle on voit souvent des barques de pêcheurs, et quelquefois un navire marchand, un bâtiment contrebandier ou une corvette, chargée de réprimer ce commerce illicite ; et de côté le beau lac de Rylemore, sur les eaux limpides duquel se réfléchissent les grands pins qui couvrent encore le Bennabola.

C'est à trois milles de Mam-Turc, sur les

bords d'une petite baie, que s'élève mon hermitage, jadis château fort, occupé sans doute, il y a quelques siècles, par quelqu'un de ces brigands qu'on appelait alors des héros, et dont les exploits se bornaient à des incursions dans l'intérieur des terres, d'où ils revenaient chargés de butin, et maintenant habité par un anachorète, qui cherche à démontrer à ses voisins par son exemple le pouvoir de l'industrie et les bienfaits de la civilisation.

De la fenêtre de ma chambre à coucher je vois de vieilles tours à demi-ruinées, qui s'élèvent encore dans plusieurs îles voisines, et qui furent autrefois les châteaux de plaisance d'une reine, d'une héroïne, dont le pouvoir s'étendait sur le Cunnemarra et sur toutes les îles des environs. Il existe encore une de ces tours sur le promontoire situé près de mon hermitage. Sa lourde masse était construite avec solidité, puisqu'elle a bravé les efforts de plusieurs siècles; mais l'architecture ne l'avait décorée d'aucun ornement, et les fortifications qui la défendaient n'auraient pas arrêté vingt-quatre heures un ennemi connaissant un peu la tactique militaire.

Granawaile, c'était le nom de cette prin-

cesse, faisait son séjour habituel dans l'île de Clarc. Elle habitait une tour qui commandait la baie de Clew, point qui était le plus exposé aux attaques de ses ennemis, et quand ses navires y étaient à l'ancre, on dit que les cables qui les retenaient étaient attachés aux piliers qui soutenaient son lit, circonstance unique dans l'histoire, et dont le roman, je crois, ne s'est pas même encore emparé jusqu'ici.

La tradition a conservé la mémoire de la vengeance qu'elle tira du comte Howth, qui lui avait refusé l'entrée de son château à peu de distance duquel une tempête l'avait forcé de débarquer. Le comte était à dîner, lui dit-on; les portes étaient toujours fermées pendant ce tems, et la consigne était de ne jamais l'interrompre tandis qu'il s'acquittait de cette fonction importante. La fière Granawaile résolut de le punir d'une manière signalée, et elle y réussit. Le fils du comte, encore dans l'enfance, se promenait avec sa gouvernante hors des murs du château; elle l'enleva, le transporta dans son navire, et l'emmena dans ses domaines. Une guerre longue et sanglante fut le résultat de cet enlèvement; mais la vaillante reine de l'ouest fut victorieuse; elle

s'empara de toutes les possessions du comte de Howth, et joignant la magnanimité de la modération à la gloire du triomphe, elle lui rendit tous ses domaines et son fils, à la seule condition que les portes de son château seraient toujours ouvertes pendant le dîner, et qu'on ne refuserait jamais des rafraîchissemens au voyageur qui s'y présenterait.

Je me figure quelquefois le jeune comte de Howth au milieu des guerriers à demi-sauvages de Granawaile, regardant, avec un étonnement mêlé d'effroi, les horreurs pittoresques du Cunnemarra; et jetant moi-même un coup d'œil sur tout ce qui m'entoure, je me dis alors qu'il n'existe probablement pas de nos jours un petit comte, qui, placé dans la même situation, n'éprouvât un saisisissement semblable.



— N° II. —

LE NAUFRAGE.

Une habitation placée sur le bord de la mer a quelque chose de particulièrement intéressant pour un cœur sensible ; les craintes et les inquiétudes que font naître les scènes qu'elle présente souvent semblent même y donner un nouvel attrait. Dans la soirée, si l'on voit le firmament se couvrir d'épais nuages, si l'on entend le vent du sud-ouest recueillir ses forces, on jette un regard d'alarme sur l'océan pour voir si l'on y apercevra une voile ; on s'informe si les pêcheurs de harengs sont en pleine mer, si les barques de ceux qui vont cueillir le *kelp* * sont de retour ; si l'on n'aperçoit aucun navire, aucune nacelle, on n'en pense pas moins à ceux qui, placés à quelque distance, ont à lutter contre la fureur des

* Herbe marine dont on fait de la soude.

vents et des flots. Si l'on voit quelque pauvre bâtiment jouet de l'ouragan et de la tempête, avec quel intérêt on le suit des yeux ! comme on prend son télescope pour mieux distinguer les manœuvres des malheureux marins ! tantôt il monte sur le sommet des vagues, tantôt il en descend pour se précipiter dans un abîme ; quelquefois il disparaît derrière un promontoire. On le voit carguer ses voiles, et malgré cette précaution, un vent impétueux, un courant irrésistible l'entraînent vers les rochers qui garnissent la côte, et qui le briseront comme du verre, s'il ne peut les éviter. Il jette l'ancre, c'est sa dernière ressource ; mais il chasse sur son ancre, et il est au milieu d'écueils cachés sous les eaux. Comme l'intérêt redouble si une barque, se détachant courageusement du rivage, conduit au navire en danger un pilote côtier! comme il s'accroît encore si l'on voit le frêle esquif aborder le bâtiment! et quels transports de joie n'éprouve-t-on pas, quelles actions de grâces ne rend-on pas à la Providence, si l'expérience du pilote parvient à faire entrer le vaisseau dans le port !

Je n'étais dans mon hermitage que depuis

quatre à cinq mois, quand je fus éveillé un matin, à la première pointe du jour, par le cri : « Un naufrage ! un naufrage ! » Ce cri me fit d'autant plus frémir que je crus y distinguer un accent de joie. La nuit avait été orageuse, et quoique le vent eût perdu de sa violence, il était encore froid et piquant ; car novembre commençait alors ; il continuait à tomber une pluie glaciale, et si les vagues ne faisaient plus entendre leurs mugissemens menaçans, elles conservaient encore cette agitation qui est la suite ordinaire d'une tempête. Je me levai à la hâte, et me faisant suivre par mon fidèle Patrice, qui est le compagnon de ma solitude comme il l'a été de mes voyages, et par mon jardinier, chargé de cordes et de longs pieux, je me rendis sur le bord de la mer, dans l'espoir de pouvoir être utile à quelqu'un des malheureux naufragés.

Etant montés sur un promontoire élevé, où une vingtaine de personnes étaient déjà rassemblées, nous vîmes à peu de distance un grand navire échoué sur un rocher que la marée haute avait entièrement couvert, et dont la tête com-

mençait à se montrer au dessus des flots, maintenant qu'elle était à moitié retirée. Il avait perdu tous ses mâts, toutes ses voiles, toutes ses vergues ; le gouvernail était brisé, ainsi que le tableau du couronnement ; la mer en couvrait le tillac, et si le bâtiment ne coulait pas à fond, il le devait à la nature de sa cargaison, qui consistait en bois de construction.

Nous apprîmes que, vers la fin de la nuit, on avait entendu les signaux ordinaires pour annoncer un navire en détresse. A la lueur des éclairs, on avait vu ce malheureux bâtiment, incapable d'obéir à la manœuvre, suivre le mouvement des vagues et l'impulsion des vents. La tempête ne permettait pas de mettre une barque en mer pour lui porter des secours ; et quand le crépuscule avait paru, on l'avait vu dans la situation où il était encore, et les flots se calmant un peu, plusieurs barques étaient parties pour le touer vers le rivage, opération qui fut jugée impraticable, le navire étant littéralement brisé en morceaux. Pas un homme de l'équipage ne restait à bord ; il paraissait qu'on avait jeté à la mer, pendant la tempête, tout ce qui pouvait

contribuer à alléger le bâtiment; on n'y trouva qu'un chapeau de matelot, un pantalon rayé et quelques vieux souliers, dont une paire avait appartenu à une femme, et une autre à un enfant; rien qui annonçât d'où venait ce bâtiment, et quelle était sa destination.

Qu'étaient devenus les malheureux, qui, vingt-quatre heures auparavant, se croyaient à la veille de terminer heureusement une longue navigation? Ils avaient sans doute monté dans leurs barques pour tâcher d'atteindre le rivage; et ce dernier effort, pour conserver leur vie, avoit causé leur perte; car s'ils avaient attendu le jour sur les débris de leur bâtiment, ils auraient été secourus. Comme les calculs de l'homme sont incertains! comme la sagesse humaine se trouve souvent en défaut!

Cependant une foule de petites barques étaient groupées autour du navire, et il en arrivait de nouvelles à chaque instant du Cunnemarra, de la terre de Joyce, des îles de Bottin, de Clarc, de Turc et de tous les environs. Les uns tiraient avec de grands crochets, et attachaient avec des cordes les pièces de bois que la marée descen-

dante reportait en pleine mer ; les autres, montés sur le navire, faisaient passer sur leurs frêles esquifs une partie de sa cargaison ; tous paraissaient dans leur élément, tandis que les coquilles de noix qui les portaient semblaient danser sur les vagues, sans effrayer leur intrépidité, sans diminuer leur ardeur. Ce genre d'activité est celui qui convient à ces habitans à demi-sauvages, parce qu'il exige, non une industrie soutenue et continuelle, mais quelques efforts momentanés. Un vaisseau naufragé était pour eux un présent du ciel, et chacun voulait s'assurer une part du butin.

La scène ne tarda pas à changer. Les roitelets qui régnaient autrefois sur l'Irlande se prétendaient propriétaires de tous les navires que la mer jetait sur leurs côtes, dans certains cantons ; les seigneurs qui leur ont succédé conservent encore les mêmes prétentions, et celui à qui appartenait le canton connu sous le nom de *Terre de Joyce* ayant appris qu'un bâtiment venait de faire naufrage sur des rochers qui en dépendaient, avait résolu de faire valoir ses droits. Se doutant pourtant que les habitans des

environs n'auraient pas été moins alertes à profiter de ce qu'ils regardaient comme une faveur de la Providence, il fit ce que font, dans des circonstances à peu près semblables, des potentats plus puissans, leva des troupes à la hâte, arriva sur les lieux témoins du désastre à la tête d'une vingtaine d'hommes bien armés, et fit sur-le-champ des signaux à toutes les barques de revenir sur le rivage.

Soit que la vue des armes à feu en imposât à des gens qui n'avaient aucun moyen de résistance, soit par suite du respect habituel que les hordes irlandaises à demi-civilisées conservent pour ceux qu'ils considèrent comme les représentans de leurs anciens souverains, les pillards obéirent, et l'on vit les barques, les unes encore vides, les autres plus ou moins chargées, ramer pour se rapprocher des côtes. L'une d'elles, quoique ayant six vigoureux rameurs, marchait plus pesamment que les autres, parce que, l'amour du butin l'emportant sur la prudence, on lui avait donné un chargement trop fort. On la voyait s'élever péniblement sur chaque vague et retomber ensuite lourdement. Elle était le but

de tous les regards, l'objet de toutes les inquiétudes, et chaque fois qu'elle disparaissait entre deux montagnes d'eau, on craignait de ne plus la revoir. Cette crainte se réalisa. Comme elle était à peu près à mi-chemin du bâtiment naufragé au rivage, elle fut enlevée par une vague monstrueuse, d'où on la vit se précipiter dans un gouffre comme un morceau de plomb; elle chavira dans cette chute, et la vague suivante n'offrit plus aux yeux des spectateurs que la tête et les bras des malheureux qui luttaient contre les flots. Deux d'entre eux étaient excellens nageurs, et fendaient les eaux avec une vigueur et une rapidité qui ne laissaient rien à redouter pour eux; mais les autres, plus faibles ou moins habiles, s'épuisaient en efforts superflus, perdaient évidemment leurs forces, et semblaient sur le point de renoncer à tout espoir. Cependant des barques étaient parties du rivage dès qu'on avait vu leur danger, et elles arrivèrent assez à tems pour arracher à la mer ces dernières victimes.

Ce ne fut l'affaire que de quelques minutes, mais quel siècle d'attente elles parurent! Com-

bien souffraient les témoins de cette catastrophe qui ne pouvaient soulager ces infortunés que par des vœux impuissans! Le phlegme anglais ne trahit sa sensibilité que par la pâleur des joues et le battement du cœur; mais la douleur et les alarmes des Irlandais s'expriment d'une manière plus bruyante, et on les entendait pousser des hurlemens semblables à ceux qu'ils font entendre quand ils ont perdu un parent ou un ami.

Cependant le successeur des petits rois d'Irlande faisait décharger chaque barque à mesure qu'elle arrivait, et pillant à son tour ceux qui venaient de piller le navire, il faisait déposer les bois de construction dans un lieu indiqué, sous la garde des hommes armés qu'il avait amenés, et renvoyait ensuite les barques prendre une nouvelle cargaison. Il calculait déjà ce que lui vaudrait le naufrage, et son imagination en employait peut-être le produit à se construire un nouveau château. Mais c'était un château en Espagne; son rêve ne fut pas de longue durée, et il reconnut bientôt la vérité d'un proverbe qu'il n'aurait peut-être pas compris : *Inter duos litigantes tertius gaudet.*

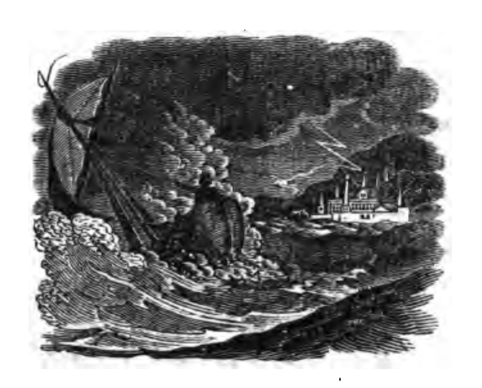
Pendant que les sujets maudissaient au fond du cœur un roi qui venait leur enlever leur butin, que le roi remerciait intérieurement les vents et les flots de la riche proie qu'ils lui avaient procurée, et que personne ne songeait aux droits incontestables des propriétaires du navire et de sa cargaison, on vit arriver un sloop de la marine royale, dont le capitaine envoya à terre une chaloupe avec un officier pour déclarer qu'il prenait possession du bâtiment naufragé et de tout ce qu'il contenait ou avait contenu, au nom de l'amirauté, à qui le tout appartenait à titre d'épave. Le pauvre roi fit aussitôt un demi-tour à droite, à la tête de sa troupe, sans avoir gagné une allumette à son expédition, et ses sujets restèrent à travailler au déchargement du navire afin de gagner au moins le droit de salvage. Si ce droit était payé régulièrement et comptant aux habitans des côtes, ce serait le moyen de faire disparaître cette habitude de piller les bâtimens naufragés, qui est presque générale sur les côtes occidentales de l'Irlande; mais ce paiement éprouve toujours des délais et des difficultés, et dans le cas dont il s'agit, il

n'eut lieu qu'après l'expiration de plus d'une année.

Ce que je vis en cette occasion ne me surprit nullement, car dans le cours de mes voyages le long de cette côte, j'avais déjà vu plusieurs exemples semblables; je me souviens qu'étant, il y a quelques années, sur la côte d'Erris, dans le comté de Chayo, un bâtiment chargé de vin et d'eau-de-vie, qui venait d'échouer sur le rivage, fut pillé d'une manière encore plus barbare. L'équipage n'avait pas péri, et le capitaine s'occupait à faire déposer ses tonneaux sur les sables, pour tâcher de remettre son navire à flot quand il serait allégé. En moins d'une heure de tems, mille à douze cents pillards arrivèrent, comme des vautours attirés par un cadavre; et ils ne répondirent aux remontrances du capitaine qu'en lui appuyant la pointe d'un couteau sur la poitrine. Chacun emplissait les vases qu'il avait apportés, un seau, une cruche, une marmite; et quand l'un s'en allait, il en survenait deux autres. L'intervention des magistrats mit fin à ce désordre, mais d'une manière encore plus funeste aux propriétaires, car les sauvages,

irrités de se voir enlever leur proie, ne se retirèrent qu'après avoir brisé tous les tonneaux.

Je ne crois pas que les habitans du Cunnemarra fussent capables d'un acte de barbarie aussi cruel qu'inutile, mais il serait bien difficile de leur faire perdre l'idée, propagée parmi eux de père en fils depuis des siècles, qu'un bâtiment naufragé ou échoué est une propriété sans maître qui appartient au premier occupant. Toutes les lumières du dix-neuvième siècle n'ont pas encore suffi pour les éclairer à cet égard.



— N° III. —

LE BANDIT.

Le principal but que je me propose dans les esquisses que je vais mettre sous les yeux de mes lecteurs est de leur peindre les mœurs de mon pays. Mais, comme ce tableau devient plus frappant quand il est mis en action, j'ai dessein de rapporter quelques anecdotes authentiques que j'ai apprises dans le cours de mes voyages, et qui, tout en remplissant mon objet, jetteront de la variété dans les sujets que j'ai dessein de traiter.

Le vent froid et humide d'une nuit ténébreuse de décembre sifflait du haut des montagnes appelées *les Galties*, dans le comté de Cork, lorsque la chaise de poste d'un voyageur versa près de leur base. Quelque pressé qu'il fût de continuer sa route, sa voiture avait besoin de ré-

parations, et il fut obligé de chercher un refuge pour la nuit dans l'auberge d'un village voisin. Lorsque les affaires obligent un homme à braver l'inclémence du tems, le plus humble toit qui abrite la pauvreté lui paraît un palais digne d'envie, et quand Robert-Carroll (c'était le nom du voyageur) vit, à travers les fenêtres du cabaret de village, la lueur d'un bon feu qui brûlait dans l'âtre de la cheminée, il sentit mieux que jamais le froid dont il était saisi, et commença à croire que l'accident qu'il venait d'éprouver ne serait pas sans quelque compensation.

M. Carroll était un jeune homme issu d'une famille respectable, mais dont le patrimoine était grevé de dettes considérables, contractées par ses ancêtres pendant plusieurs générations. Il est très-facile à une famille riche de contracter des dettes; mais il est très-rare qu'elle trouve autant de facilité pour les acquitter quand le paiement en est exigé, et ce moment arrive tôt ou tard. Il arriva à la majorité de Robert-Carroll; obligé de liquider sur-le-champ les dettes de son père, de son grand-père et de son bisaïeul, il satisfit à toutes les demandes qu'on avait droit de for-

mer contre lui, et sa fortune se trouva réduite presque à rien.

Il lui restait pourtant un oncle, un oncle riche, et qui pouvait lui laisser des biens considérables; mais ses bonnes grâces dépendaient d'une condition, qui était de souscrire, sans hésiter et sans murmurer, à toutes les fantaisies et à tous les caprices du vieillard; ce qui occasionait des différends entre l'oncle et le neveu, car on ne peut attendre que la jeunesse ardente et sans expérience prenne sur-le-champ toutes les idées de la vieillesse prudente et intéressée. Carroll désirait entrer dans le barreau, et son oncle voulait l'envoyer dans les Indes, et ne cessait de lui parler des roupies qu'il y avait lui-même amassées.

Le jeune homme obtint pourtant la permission de passer encore un an à l'université de Dublin, son oncle pensant que c'était une excellente école pour se former le caractère, et contracter des habitudes d'émulation, d'industrie et de prudence. Mais les circonstances déjouent bien des projets, et, en cette occasion, elles détruisirent également les espérances de l'oncle et celles du neveu.

Carroll fit connaissance, à Dublin, avec la famille d'un riche négociant qui avait une fille pour qui l'art ne pouvait rien faire, tant la nature avait été libérale à son égard. En général, on n'entre guère dans le commerce, en Irlande, qu'avec l'espoir de s'y enrichir et d'y renoncer ensuite, et il en résulte que les négocians donnent à leurs enfans une éducation semblable et quelquefois même supérieure à celle que reçoivent ceux des personnes de la première distinction. Un esprit cultivé prêtait donc de nouveaux charmes à Fanny Conway, car l'intelligence est à la beauté ce qu'est la lumière à un tableau. Carroll, jeune, ardent et enthousiaste, ne put voir Fanny sans désirer de la voir davantage; ses visites se répétèrent; il fut accueilli avec un modeste enjouement, et jamais il ne la quittait sans qu'elle lui demandât quand elle le reverrait. S'enhardissant avec le tems, il prit enfin assez de courage pour lui déclarer la passion qu'elle lui avait inspirée, et il se crut au faîte du bonheur terrestre quand il en eut obtenu l'aveu qu'elle y répondait. Ils firent part de leurs sentimens à leurs parens respectifs; mais ils trouvèrent une opposition à laquelle ils étaient

loin de s'attendre, et il leur fut défendu de se revoir. L'oncle de Carroll ne voulut pas entendre parler d'un projet qui n'avait pas pris naissance dans son imagination, et qui contrariait le dessein qu'il avait conçu d'envoyer son neveu dans les Indes pour y faire une fortune colossale; et le père de Fanny, fier de sa richesse, fut courroucé de quelques observations que le vieux Carroll avait faites sur l'obscurité de la famille dans laquelle son neveu voulait prendre une épouse. Mais si les deux amans ne purent se voir, ils trouvèrent le moyen de s'écrire, et, comme cela arrive assez souvent, la contrainte qu'ils éprouvaient ne fit que fortifier leur attachement.

Peu de tems après, M. Conway acheta un beau domaine dans le comté de Cork, et abandonna ses caisses de thé et ses tonneaux de sucre, pour vivre dans une noble oisiveté. Il y fit connaissance avec un gentilhomme campagnard nommé O'Finn, d'une ancienne famille, et qui ne tarda pas à lui exprimer le désir qu'il avait de changer la liberté de la vie de garçon pour les chaînes de l'hymen, pourvu qu'elles fussent convenablement dorées. Conway ne dé-

sirait rien tant que de marier sa fille à un homme d'une naissance distinguée, afin de relever par cette alliance l'obscurité de sa famille; il lui offrit sa fille avec dix mille livres sterling, et l'affaire fut conclue avant que Fanny en eût entendu parler. Il fallait pourtant l'en instruire; dès qu'elle en fut informée, elle communiqua ses alarmes et son désespoir à son amant, et Carroll, convaincu qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour prévenir un mariage qui ferait leur malheur à tous deux pour le reste de leur vie, était parti sur-le-champ pour tâcher d'avoir une entrevue avec Fanny. Il était à peu de distance du domaine sur lequel elle demeurait avec son père, quand l'accident arrivé à sa chaise de poste l'obligea à s'arrêter.

Dès que Robert Carroll fut entré dans l'auberge, l'hôte, Patrick O'Connell, n'attendit pas ses questions pour l'informer qu'il trouverait chez lui la meilleure eau-de-vie, un bon souper et un excellent lit. Et en même tems, essuyant une chaise avec son tablier, il l'approcha du feu et la lui présenta. D'un côté de la cheminée étaient deux individus, buvant du punch au whiskey, et qui n'avaient rien de re-

marquable, si ce n'est qu'ils avaient les traits qui caractérisent la physionomie espagnole, et qu'on retrouve si souvent dans les habitans de plusieurs cantons de l'Irlande; de l'autre on voyait un homme qui semblait enfoncé dans de sombres réflexions, et dont la figure, semblable à la rampe d'une montagne, montrait que les torrens des passions s'y étaient creusé leur lit. Ses lèvres étaient serrées et un peu saillantes; ses gros sourcils froncés annonçaient la colère; le feu qui brillait dans ses yeux ressemblait à celui de la haine, et les rides de son front donnaient la dernière touche au portrait de la misantropie; ses vêtemens ressemblaient à ceux que portent les paysans de la province de Munster, mais ses discours prouvaient qu'il n'était pas né pour la charrue, et que l'éducation qu'il avait reçue le mettait fort au dessus de ce qu'il paraissait être, quoique ses remarques, toujours originales et singulières, annonçassent que ce n'était pas en lui qu'il fallait chercher l'ami des hommes.

Quelque repoussant que fût l'aspect de cet individu, Carroll trouva en lui quelque chose qui lui fit désirer de mieux le connaître. Il entra

en conversation avec lui, et reconnut qu'il était instruit. Il lui fit des questions sur la situation du pays, et fut étonné de la justesse de ses réponses; enfin, en venant à l'affaire qu'il avait le plus à cœur, il lui demanda quelques renseignemens relativement à la famille de M. Conway, et l'inconnu montra à son tour la plus grande surprise, soupira profondément comme si de tristes souvenirs se fussent involontairement présentés à son esprit; mais revenant à lui tout à coup, il répondit qu'il ne savait s'il existait une famille de ce nom dans le comté de Cork; il croyait pourtant en avoir entendu parler; mais il n'y avait fait aucune attention. Il finit par lui demander de quelle partie de l'Irlande était venu ce M. Conway. Carroll lui répondit en détail, et l'étranger, appuyant sa tête sur sa main comme s'il eût été en proie à une angoisse mentale, lui demanda, après avoir hésité un instant, si ce M. Conway n'avait pas une fille?

« Oui, monsieur, répondit Carroll, une fille charmante, aimable, vertueuse, pleine de sensibilité, de.......

» — Suffit, monsieur, suffit, dit l'inconnu en l'interrompant, vous êtes un amant, et vous

croyez sans doute avoir un privilége exclusif pour employer ces épithètes; mais si elles ont pour objet de me donner une haute idée de celle dont vous parlez, elles sont parfaitement inutiles. Je la connais, monsieur; elle n'avait que dix ans que je la connaissais déjà, et je l'ai vue tous les jours jusqu'à ce qu'elle en eût atteint seize. Je puis donc rendre justice à son mérite, sans qu'on ait besoin de lui donner devant moi des éloges hyperboliques. Le nom seul de cette fille incomparable a un pouvoir électrique pour faire revivre dans ma malheureuse mémoire le souvenir de sa beauté sans égale. Regardez-moi bien, monsieur; voyez ces joues livides et décharnées, ce front sillonné par les soucis plus que par l'âge, et vous serez convaincu que vous n'avez pas à craindre de trouver en moi un rival. »

A ces mots, il vida d'un seul trait le verre de whiskey qu'il avait devant lui, et en demanda un second sur-le-champ, comme s'il eût voulu boire l'oubli de tous ses maux avec la liqueur favorite des Irlandais.

Surpris de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait, Carroll fit quelques nouvelles questions

auxquelles il n'obtint que des réponses peu satisfaisantes faites avec un ton de mystère qui excita encore plus sa curiosité ; mais toutes ses tentatives pour découvrir qui était cet inconnu furent éludées tantôt avec adresse , tantôt avec une brusquerie qui dédaignait les formes de la politesse ordinaire. Enfin Carroll lui parla d'O'Finn, et lui dit qu'il était question d'un mariage entre lui et miss Conway. L'étranger sourit avec amertume, et lui demanda , d'un ton ironique, s'il serait assez peu galant pour souffrir qu'on sacrifiât ainsi une jeune personne dont il paraissait si bien connaître le mérite. Ces mots amenèrent Carroll à lui faire l'aveu du motif de son voyage, et , l'inconnu se levant tout à coup , lui dit : « Je vous servirai , peu vous importe quels sont mes motifs; je pourrais à peine m'en rendre compte à moi-même; mais je vous servirai. Ne partez pas demain avant de m'avoir revu. » Et à ces mots il sortit de l'auberge sans attendre sa réponse.

Carroll demanda à son hôte quelques renseignemens sur cet étrange personnage; mais il lui parut que l'aubergiste ne pouvait ou ne voulait pas lui en donner de satisfaisans, et ce fut une

raison de plus pour qu'il attendît le lendemain avec impatience. Les nuits d'hiver sont longues, et il employa la plus grande partie de celle qu'il devait passer dans cette auberge à songer à Fanny et à l'étranger. Quand il se leva il trouva l'inconnu qui l'attendait déjà ; mais il se passa quelques minutes avant qu'il pût reconnaître l'espèce de paysan qu'il avait vu la veille, dans l'homme bien vêtu qu'il avait sous les yeux. Ses traits mêmes avaient subi une métamorphose complète, et sa physionomie, au lieu d'avoir un air dur et bourru, n'offrait plus qu'une expression réfléchie et mélancolique.

« Ne me faites aucune question qui me soit relative, dit l'étranger à Carroll, après l'avoir salué ; je me nomme Redmond, c'est tout ce que vous avez besoin de savoir. Votre maîtresse est informée de votre arrivée, et elle vous attend à midi dans le bosquet de houx du parc de son père. Je suis prêt à vous y conduire ; je désire aussi la voir ; mais ne craignez rien, mon entrevue avec elle ne sera pas longue. »

Ils partirent sur-le-champ, et se trouvèrent à l'heure indiquée au lieu du rendez-vous. Fanny les y attendait, et elle versa un torrent de larmes

en revoyant celui à qui elle avait accordé toute son affection. L'émotion fut égale de part et d'autre, et, quand elle se fut un peu calmée, Fanny, jetant les yeux sur le compagnon de son amant, demanda à Carroll si ce n'était pas Redmond.

« C'est lui-même, ma chère enfant, répondit Redmond, en s'approchant d'elle; c'est lui qui, étant toujours votre ami, désire vous rendre service en ce moment difficile. »

Fanny resta quelques instans les yeux fixés sur lui, avec un air de surprise et de compassion, et lui dit avec douceur : « Vous avez à vous plaindre de mon père, Redmond; mais je vous crois trop généreux pour vouloir en punir sa fille. Si vous en aviez l'intention, je croirais pouvoir désarmer votre ressentiment en vous rappelant l'amitié que vous aviez pour moi, quand j'étais encore enfant, quand vous étiez bien différent de ce que vous paraissez à présent.

» — Ne perdez pas des momens précieux en vous livrant à des craintes sans fondement, répondit Redmond; j'ai pardonné à votre père pour l'amour de vous, et, quant au changement

survenu en moi, vous ne pouvez ni en connaître la cause, ni y remédier. Ne prenez aucun parti sans y avoir bien réfléchi; mais faites, sans crainte, ce que vous inspireront l'affection et la raison, et comptez sur mon assistance. »

L'entrevue fut très-courte, car, au milieu de leurs protestations de tendresse, et avant qu'ils eussent eu le tems de parler de l'objet qui était la principale cause de leur réunion, la femme de chambre de Fanny, qui était dans la confidence de sa maîtresse, vint l'avertir que sa mère la cherchait partout. Ils se séparèrent donc à la hâte en se promettant de se revoir le lendemain à la même heure et dans le même lieu.

Carroll et Redmond se rendirent alors dans le village voisin, et entrèrent dans la seule auberge qui s'y trouvât pour y dîner. Il n'y existait qu'une seule pièce destinée à recevoir le public, et, pendant qu'ils étaient à dîner, il arriva une compagnie assez nombreuse, hommes fort respectables, à ce que leur dit l'aubergiste, demeurant dans les environs, et qui venaient de faire une partie de chasse. Quels qu'ils pussent être, il paraît qu'ils s'étaient déjà rafraîchis plus d'une fois dans le cours de la matinée avec du

whiskey, car la raison semblait avoir perdu tout l'empire qu'elle pouvait avoir sur eux ; leur conversation était bruyante, et elle était d'un tel genre qu'il ne conviendrait pas à un grave hermite d'y faire allusion, encore moins de la rapporter. Cependant Carroll, qui n'était pas hermite, les regardait avec curiosité, et il ne fut pas peu surpris en entendant plusieurs fois quelques-uns de ces joyeux convives donner le nom d'O'Finn à un de leurs compagnons. Il se tourna vers Redmond pour lui demander si cet homme n'était pas son rival, et il vit que les yeux de Redmond étincelaient de colère, de haine et d'une satisfaction maligne. Il se passa quelques minutes avant qu'il obtînt une réponse ; mais enfin Redmond lui dit :

« Je le crois, je l'espère, du moins, car ce sera pour moi un double plaisir de contribuer à arracher miss Conway au malheur d'être unie à un tel misérable. J'ai une dette à lui payer ; je la croyais acquittée depuis long-tems, mais puisqu'elle ne l'est pas, il faut que je songe à régler nos comptes d'une autre manière. »

Pendant ce tems, les chasseurs riaient, buvaient et portaient des toasts dont chacun était

suivi d'acclamations tumultueuses. Un d'eux proposa la santé de miss Conway, qui serait bientôt mistress O'Finn; cette proposition fut suivie de bruyantes démonstrations de joie, et Carroll ne put plus douter que son rival ne fût devant lui. Tandis qu'il le mesurait des yeux, Redmond lui dit de remplir son verre, et, se levant aussitôt, il s'écria à haute voix : « La santé de miss Fanny Conway! »

« De quel droit prononcez-vous le nom de miss Conway, demanda O'Finn, en se tournant vers lui?

» — De quel droit me faites-vous cette demande? » répliqua Redmond; car c'est un usage assez général en Irlande, de répondre à une question en en faisant une autre.

De même que le feu, l'esprit d'hostilité n'a besoin que d'une étincelle pour s'enflammer. O'Finn appela Redmond un drôle; Redmond appela O'Finn un scélérat. O'Finn riposta; Redmond ne voulut pas être en reste, et des injures on en vint promptement aux coups. En un instant tout fut désordre et confusion; Redmond fit mordre la poussière à deux des chasseurs en s'élançant sur O'Finn, armé d'une bouteille

qu'il lui brisa sur la tête; Carroll donna des preuves palpables de sa vigueur, et de sa science dans l'art du pugilat; la table fut renversée, les chaises allèrent rendre visite au plafond, et la grosse femme de l'aubergiste, qui était accourue au bruit, resta à la porte, comme changée en statue de sel, tenant un balai d'une main, et et ayant l'autre élevée vers le ciel. Enfin le courage l'emporta sur le nombre, et les chasseurs, vaincus, cherchèrent leur salut dans la fuite.

Redmond, connaissant parfaitement les conséquences que pourrait avoir un plus long séjour dans cette auberge, invita Carroll à en sortir à l'instant même; mais Carroll, fier de sa victoire, prétendit qu'il serait honteux de quitter si promptement le champ de bataille. Redmond insista, Carroll continua ses objections, et enfin l'hôte vint leur annoncer que trois constables du village arrivaient pour les arrêter.

« En vérité! dit Redmond avec un sourire ironique, il faudra qu'ils soient plus braves que ceux à qui j'ai eu affaire jusqu'ici, s'ils font un de nous deux prisonniers. Suivez-moi, M. Carroll, et ne craignez rien; mais souvenez-vous que le courage doit toujours être accompagné

de prudence. Partons sur-le-champ, car un plus long délai leur donnerait le tems d'assembler des forces plus nombreuses, et pourrait compromettre notre sûreté. »

En parlant ainsi, il tira de sa poche un étui contenant deux pistolets à double coup, et en prenant un à chaque main, il dit à Carroll de le suivre, à l'hôte d'ouvrir la porte, et sortit sans aucun obstacle, les constables qui arrivaient s'étant rangés respectueusement pour les laisser passer.

« M. Carroll, dit Redmond, quand ils furent hors du village, j'avais résolu de vous servir, par intérêt pour miss Conway, et par celui que vous m'avez inspiré vous-même; mais à présent j'ai de nouveaux motifs, des motifs personnels pour le faire. Je souffrirais mille morts plutôt que de permettre que miss Conway devînt l'épouse de cet être exécrable qui se fait nommer O'Finn. J'ai les hommes en horreur; mais sur la terre comme dans les enfers, il y a des esprits malins de différent degré, et je regarde cet O'Finn comme le plus grand monstre qui existe. Comptez qu'il soupçonne maintenant qui vous êtes, et qu'il cherchera à profiter de

la querelle qui vient d'avoir lieu pour vous jouer un mauvais tour. Vous avez donc plus d'une raison pour ne pas vous montrer ; mais fiez-vous à mes soins, suivez mes avis, et je vous garantis que nous réussirons. Je ne vous promets pas un excellent lit pour cette nuit ; mais il sera meilleur que celui de Procrustes, et je me flatte que vous ne serez pas tenté d'établir une comparaison entre lui et moi. »

Il prononça ces mots d'un ton dictatorial qui annonçait l'habitude de commander, et celui qui la possède fait aisément contracter aux autres celle d'obéir. Carroll se laissa conduire par d'étroits défilés, sur des rochers bordés par des précipices, et ils arrivèrent enfin dans une petite vallée située au milieu des hautes montagnes nommées les *Galties*. Ils entrèrent dans une misérable cabane, où ils trouvèrent, assis autour d'un feu de tourbe, cinq ou six hommes buvant du *potteen* *. La seule créature du sexe féminin que Carroll y aperçut était une vieille femme près de laquelle les trois furies de l'antiquité auraient pu passer pour les trois grâces.

* Eau-de-vie distillée en fraude.

Les serpens dont les poètes supposaient qu'elles avaient la tête couverte, auraient certainement inspiré moins de dégoût, que les mèches de cheveux gras qui tombaient sur son coup décharné. Ses vêtemens étaient en lambeaux; elle avait les jambes et les pieds nus, et la peau de son visage, de ses bras et de ses mains ressemblait à du cuir tanné. Les hommes qui étaient à boire avaient l'extérieur et la physionomie de montagnards, avec une expression de férocité bien prononcée, et les grands manteaux dont ils étaient couverts semblaient une précaution prudente pour les occasions où ils n'avaient d'autre lit que la bruyère qui tapissait les montagnes, et d'autre couverture que la voûte des cieux. Ils disparurent à un signe que leur fit Redmond, et Nell obéit sur-le-champ à l'ordre qu'il lui donna de servir le souper, qui consista en bécasses, en pluviers, en un jambon, avec abondance de *potteen*.

Carroll était confondu et consterné, car il ne voyait que trop clairement que son compagnon était un de ces ennemis de la société qui font le malheur des autres, sans en être eux-mêmes plus heureux, et tout en regrettant qu'un homme

qui paraissait avoir reçu une bonne éducation, fût devenu un scélérat endurci, il ne pouvait se défendre de quelque appréhension pour lui-même. Il se rappela tout ce qui s'était passé depuis l'instant qu'il l'avait rencontré, et, quoiqu'il n'en pût rien conclure au désavantage de Redmond, il n'en était pas moins un bandit, et la conduite qu'il avait tenue à son égard pouvait n'être qu'une manœuvre adroitement combinée pour l'attirer dans son antre. Cependant il n'avait personnellement jusqu'alors aucun reproche à lui faire; il avait, au contraire, trouvé en lui tout l'intérêt de l'amitié; l'équité exigeait donc qu'il ne se pressât pas de le juger trop défavorablement. Ces réflexions calmèrent ses craintes et le déterminèrent à les cacher.

Cependant Redmond faisait les honneurs de la table avec l'aisance et l'urbanité d'un homme qui connaît les usages de la bonne société, et il montra un désir si sincère de se rendre agréable à son hôte, que Carroll finit par perdre toute méfiance. Lorsque le souper fut terminé, Nell mit sur la table tout ce qu'il fallait pour faire du punch, et, quand il fut préparé, Redmond dit à son compagnon avec gaîté : « A présent, vous

ne refuserez pas d'emplir votre verre : nous pouvons, sans offenser personne, boire à la santé de votre maîtresse. » On juge bien que Carroll ne se fit pas presser ; mais à peine avait-il vidé son verre, que Redmond ajouta : « Remplissez-le une seconde fois, et nous boirons à la santé de la mienne, la seule qui puisse mériter ce nom, la liberté de mes montagnes.

» — Oui, répondit Carroll ; si la liberté consiste à habiter une demeure presque inaccessible, vous la possédez, sans doute ; mais pourquoi vous séquestrer ainsi de la société, quand vous pourriez en être un des ornemens ? Excusez cette remarque, monsieur ; j'ignore quels ont été vos motifs pour adopter ce genre de vie, et vous ne l'avez sans doute choisie que par conviction que c'était celle qui vous convenait le mieux.

» — Je ne connais personne, dit Redmond, dont la situation dans le monde soit le résultat d'une conviction intime que c'est la meilleure et la plus heureuse qu'on puisse choisir. Les créatures des circonstances n'ont pas la liberté du choix ; elles ne peuvent qu'accepter. L'homme, dans la société civilisée, étant l'esclave des ca-

prices, de l'humeur et de l'injustice des autres, n'est assuré de rien, si ce n'est des misères de l'existence. Il vous a plu de me faire un compliment; mais il ne faut pas oublier qu'il faut des talens à un grand scélérat comme à un législateur habile. Ils n'ont pas besoin de qualités différentes; les mêmes leur suffisent à tous deux, seulement elles sont perverties dans le premier. »

Ici Redmond devint agité; il appuya la main sur son front, frappa violemment la table, et se leva tout à coup en proférant des malédictions contre le genre humain et contre lui-même. Carroll en conçut de nouvelles alarmes, et cependant il ne pouvait se défendre d'un mouvement de compassion pour un homme qui semblait avoir éprouvé des souffrances peu ordinaires.

« Excusez-moi, Monsieur Carroll, dit Redmond en se rasseyant; je suis malheureux et j'ai droit de me plaindre. L'homme a été mon ennemi, et il est devenu ma proie. Son injustice et sa cruauté m'ont chassé de la société, et le désespoir m'a fait jurer à la société une haine éternelle. Il serait inutile de vouloir cacher qui je

suis ; vous avez dû l'apprendre en voyant ma demeure dans le sein des montagnes, mes féroces compagnons, et la fidèle Nell, toute sorcière qu'elle paraît. Oui, monsieur, je suis un bandit ; un bandit que la voix du peuple a surnommé *le maître des montagnes*. Trompé par ceux en qui j'avais mis ma confiance, poursuivi par l'autorité, je n'ai pourtant pas encore oublié que je suis homme. Vous êtes mon hôte ; vous n'avez rien à craindre, et tout ce que le courage et la prudence peuvent effectuer, je le ferai pour vous. »

Redmond ne put terminer ces paroles sans laisser échapper de ses yeux des larmes, qui coulaient plus vite que sa main ne pouvait les essuyer, circonstance qui augmenta tellement la compassion de Carroll, que peu s'en fallut qu'il ne pleurât de compagnie. Mais le chagrin n'est pas de longue durée, quand les angoisses prolongées ont séché la source des larmes ; Redmond reprit bientôt son sang-froid, s'efforça de sourire, se versa un verre de punch, invita Carroll à en faire autant, et lui dit qu'il allait lui faire part des principaux événemens de sa vie.

« Mon père et ma mère vivaient dans un comté

voisin, lui dit-il, et ils n'étaient remarquables que par leur pauvreté et leur folie. Leur pauvreté était trop évidente pour qu'on en pût douter, et ils prouvèrent leur folie en me donnant une éducation au dessus de leurs moyens, et qui ne me rendait propre à aucun des états qu'il leur aurait été possible de me procurer. C'est une faute générale en Irlande; on y accuse le peuple de croupir volontairement dans son ancienne ignorance, tandis qu'au contraire, et jusque dans les rangs les plus obscurs, les parens n'ont d'autre désir que d'élever leurs enfans de manière à les mettre en état de sortir de leur sphère, sans réfléchir qu'ils n'ont pas les moyens nécessaires pour les soutenir dans ce vol ambitieux. C'est à cette éducation que je dois toutes les infortunes de ma vie. Ma jeunesse s'écoula dans la vertu; mon âge viril fut consacré au crime.

» — Vous vous trompez sans doute en attribuant vos infortunes à l'éducation; elle met l'homme en état de surmonter les difficultés, et lui apprend à les éviter. Je crois que vous êtes dans l'erreur en attribuant à l'éducation des malheurs que ni la prudence ni la raison ne pouvaient peut-être prévenir.

» — Vous tombez vous-même dans une erreur accréditée par la vanité des savans, qui confondent l'éducation avec les connaissances. Mais cette discussion nous mènerait trop loin ; je me bornerai à vous dire que je crois qu'il vaut mieux apprendre au fils d'un paysan les principes de l'agriculture que ceux du grec, et que j'aimerais mieux voir importer en Irlande une charrue perfectionnée qu'une nouvelle édition de Lowth, revue et corrigée. On répond aux vues de la Providence en donnant à ses enfans une éducation adaptée au genre de vie auquel la nature les a destinés. Mais permettez-moi de continuer mon récit.

» Un génie comme le mien se serait trouvé à l'étroit dans une ferme ; un ami de ma famille me fit entrer comme apprenti chez un commerçant de Dublin, M. Conway. J'y passai tout le tems de mon apprentissage sans encourir un reproche de mon maître, et sans m'attirer, ce qui est en général encore plus à craindre, le déplaisir de ma maîtresse. Ce fut là que je reconnus, pour la première fois, les inconvéniens d'une éducation au dessus de son état : mon maître méprisait mes connaissances, parce qu'il

n'en avait aucunes, et qu'il y suppléait par son application, et mes compagnons les tournaient en ridicule, parce que leur écriture était plus belle que la mienne; tandis que, fier de ma supériorité intellectuelle, j'avais pitié de l'ignorance de tout ce qui m'entourait. Chaque jour augmentait mon dégoût pour les registres d'ordre et les livres de comptes; chaque heure me faisait regretter plus vivement d'être réduit, par ma pauvreté, à végéter commis chez un marchand, où l'écriture et l'arithmétique étaient les seuls talens dont on fît cas.

» Et cependant la maison de M. Conway n'était pas tout-à-fait un désert pour moi. Bruce trouva de la compassion en Afrique, et je trouvai une amie en Fanny. Tout enfant qu'elle était, c'était la seule personne de la maison à qui je pusse parler de littérature; elle s'adressait à moi pour que je lui expliquasse les leçons qu'elle recevait à l'école; je trouvais un secret plaisir à lui rendre ce service, et elle en éprouvait une sorte de reconnaissance. Cette liaison dura jusqu'à l'arrivée de ce moment où la jeune fille se métamorphose en femme presque subitement. Je dois avouer qu'une vague pensée de

bonheur, inspirée par l'aimable Fanny, se présenta quelquefois à mon imagination; mais ce fut précisément à cette époque qu'une circonstance aussi malheureuse qu'imprévue vint changer ma situation.

» Mon apprentissage terminé, j'étais resté chez M. Conway, qui, satisfait de mes services, m'avait accordé des appointemens. Un jour qu'il m'avait chargé de porter une somme à la Banque, j'eus le malheur de la perdre en chemin. Il refusa de me croire, me soupçonna de l'avoir divertie à mon profit, et me congédia. La probité est la première qualité qu'on exige dans le commerce, et cette affaire ayant entaché ma réputation, je ne pus me procurer une autre place. M. Conway, ayant les numéros des billets de banque que j'avais si malheureusement perdus, mit opposition à leur paiement; on découvrit, par ce moyen, l'individu qui les avait trouvés; mais je vis qu'il ne m'en serait pas moins impossible de réussir à Dublin. Quand on a une fois douté de la probité d'un homme, l'impression qui en résulte est si forte, que la preuve de son innocence ne peut même suffire pour l'effacer.

» J'abandonnai Dublin, où il m'était impossible de me procurer des moyens d'existence, et je me rendis à Londres, rendez-vous général des Irlandais sans ressource. Mais je n'avais ni argent, ni protection, et, par conséquent, je serais mort de faim si je ne m'étais enrôlé dans un régiment. La vie d'un soldat n'a rien de désagréable. Le despotisme auquel il est soumis est le moins insupportable de tous, parce qu'il connaît ses devoirs, et que l'obéissance est tout ce qu'on exige de lui. Je passai six mois dans une situation presque heureuse; les momens de service étaient assez courts, et je passais le reste du tems à lire: mais je n'étais pas destiné à jouir long-tems de ce bonheur. Un jour que j'étais en faction, je ramassai une page d'Horace, et je m'enfonçai dans ma guérite pour la lire. Un officier vint à passer, m'accusa de négliger mes devoirs, et me fit condamner à recevoir trois cents coups de verges. »

Ici Redmond fut encore saisi d'un paroxysme de frénésie, pendant lequel il vomit des imprécations contre son accusateur, contre ses juges, contre lui-même et contre son destin, et il se

passa quelques minutes avant qu'il pût continuer son récit.

« Le souvenir de cette punition ignominieuse, dit-il, ne s'effacera jamais de ma mémoire, et jamais je ne pardonnerai à celui qui me la fit infliger. C'était O'Finn, qui portait alors le nom de Gray. A compter de ce moment, la vengeance fut le seul désir de mon ame, je ne pensais plus qu'à Gray; j'avais soif de son sang, je ne souhaitais de vivre que dans l'espoir de lui donner la mort. Ce n'était pourtant pas un meurtre que je méditais, je voulais une vengeance digne de moi; une vengeance qui fit reconnaître à mon ennemi mourant quelle ame noble il avait dégradée. Je m'appliquai donc avec plus de régularité que jamais à remplir tous mes devoirs, et j'étudiai constamment l'art de l'escrime. Cette conduite et l'éducation que j'avais reçue me procurèrent de l'avancement; je fus fait caporal, je devins bientôt sergent, et mon régiment, ayant reçu ordre de partir pour le continent, j'espérai que la guerre me fournirait quelque occasion de me distinguer, et que je me trouverais bientôt sur un pied d'égalité avec mon ennemi.

» La veille de l'embarquement, la sévérité de la discipline se relâcha un peu, et je passai la soirée à me réjouir, comme plusieurs de mes camarades. Comme je retournais aux casernes, le lieutenant Gray me rencontra dans la rue, me demanda en jurant pourquoi j'en étais sorti, et me menaça de me faire réduire le lendemain au rang de simple soldat. Indigné de ce nouvel affront, brûlant du feu toujours ardent de mon ancien ressentiment, et un peu échauffé par la boisson, j'oubliai la résolution que j'avais formée de ne songer à satisfaire ma vengeance que lorsque j'aurais atteint le même grade ; je lui donnai un soufflet en lui disant que je n'avais pas oublié le traitement ignominieux qu'il m'avait déjà fait infliger, et, tirant mon épée, je lui dis de se défendre.

« — Insolent ! drôle ! s'écria-t-il, songez-vous que je suis votre officier supérieur?

» — Je sais que vous êtes un misérable dont je châtierai à l'instant la barbarie, lui répondis-je, et souvenez-vous que ce n'est que le hasard et la fortune qui vous ont placé au dessus de moi. »

» Il se mit en défense ; mais nos épées ne se

furent pas plus tôt croisées que je lui passai la mienne au travers du corps. Ma vengeance était assouvie ; mais la fuite seule pouvait mettre ma vie en sûreté. Je réussis, non sans difficulté, à regagner mon pays natal ; et, quoiqu'on sût que j'étais déserteur et que j'avais tué un officier dans une rencontre, je n'en trouvai pas moins un asile chez mes parens et chez mes amis. Mais je ne tardai pas à être découvert ; je n'échappai aux poursuites que par une activité extraordinaire, et je réussis une fois à me sauver de prison. J'errai quelque tems de village en village, me cachant le jour, ne marchant que la nuit, et, quoique personne ne me refusât une retraite momentanée, je voyais qu'on ne me l'accordait qu'à regret, parce qu'on craignait les risques auxquels on s'exposait en protégeant un proscrit. Telle fut la raison qui me porta à me réfugier dans ces montagnes, où j'ai vécu depuis plusieurs années.

» Grâce à la situation malheureuse de l'Irlande, j'y trouvai plusieurs réfugiés que le gouvernement avait aussi proscrits pour des délits politiques, et qui, comme moi, n'avaient de ressource que dans le désespoir. Ils me reconnu-

rent pour chef; notre nombre s'augmenta avec le tems, et nous commençâmes une vie de déprédations, comptant d'autant plus sur l'impunité que le nom de délateur est en horreur chez nos concitoyens. Mes compagnons me respectent parce que je suis le plus brave; ils me craignent par suite de la sévérité avec laquelle je maintiens la discipline nécessaire parmi eux. Tyran par nécessité, je lève des contributions involontaires, mais je pourrais être despote par conviction, car les hommes ne sont pas dignes d'être libres. On m'a fait des présens, quand on aurait dû m'envoyer une balle dans la tête, et l'on m'a offert des festins, quand on aurait pu me livrer à la justice. Les uns m'ont cru assez dénué d'humanité pour m'offrir un salaire pour commettre un assassinat; les autres, trop poltrons pour exécuter eux-mêmes un crime, se sont adressés à moi pour faire incendier, à prix d'argent, les maisons de leurs voisins; mais l'intérêt ne m'a jamais rendu criminel, et je puis même dire que je fais quelque bien, car ma vengeance, tombant tôt ou tard sur les riches oppresseurs, ils en sont moins hardis à rendre le pauvre victime de leurs exactions. Ma retraite, au milieu de ces

montagnes, m'est devenue chère, parce que le silence et la solitude nourrissent ma misanthropie; je la quitte rarement, et il y avait un mois que je n'en étais sorti quand je vous ai rencontré. Un domestique de M. Conway s'est chargé de mon message pour Fanny, et, comme elle est aujourd'hui le seul être à qui je prenne intérêt, lorsque je la croirai heureuse et en sûreté près de vous, je crois que je quitterai l'Irlande pour aller servir chez l'étranger. »

Quand Redmond eut fini son récit, Carroll lui fit des offres de services, et imagina divers moyens pour le rendre à la société; mais Redmond les rejeta tous, sans même examiner s'ils étaient praticables. Dans la matinée suivante, un des bandits vint avertir son capitaine qu'on cherchait partout deux étrangers qui avaient eu une querelle la veille dans l'auberge d'un village voisin. Cet avis mit obstacle à l'entrevue qui devait avoir lieu entre Fanny et son amant; mais Redmond, ayant pris des habits de paysan, dit à Carroll de s'en rapporter à lui, de ne pas sortir de la chaumière avant son retour, recommanda à ses gens de bien veiller sur la petite vallée, et partit seul pour le rendez-vous.

Il y trouva Fanny tout en larmes, car elle tremblait pour la sûreté de Carroll, et son mariage avec O'Finn devait avoir lieu le soir même. « Je saurai l'empêcher, dit Redmond ; mais qui est donc cet O'Finn?

» — Un homme qui a dissipé tous ses biens, répondit Fanny; mais un oncle lui a légué cette maison que vous voyez, à condition qu'il quitterait le nom de Gray pour prendre celui d'O'-Finn.

» — Cela suffit, dit Redmond, il est indigne d'être votre époux; il ne le sera jamais. » Il lui dit alors de ne faire aucune objection à tout ce que son père exigerait d'elle ; de mettre ses joyaux et sa parure de noces; d'avoir l'air de se prêter à tout sans regret; mais de préparer ses malles pour faire un voyage, et de ne s'alarmer de rien de ce qui pourrait arriver dans le cours de la soirée. Fanny, qui ne craignait rien tant que d'être obligée d'épouser O'Finn, consentit à tout; mais demanda si ce ne serait pas Carroll qui viendrait la délivrer. Quand elle apprit qu'elle serait réunie à lui dans la soirée, elle se livra à des transports de joie qui furent encore interrompus par l'arrivée de sa femme de chambre, qui était

aux aguets, et elle se retira en recommandant à Redmond de ne pas l'oublier; elle se retourna pour lui dire qu'elle comptait entièrement sur lui, et elle revint sur ses pas pour ajouter : « Et surtout amenez Carroll. »

Redmond retourna dans la chaumière, et il y trouva Carroll avec Nell, qui cherchait à l'amuser en lui racontant les prouesses de son maître, qui était, à ses yeux, le plus grand héros qui eût jamais existé. « Un coup de main hardi nous assurera la victoire, lui dit-il; mais un seul instant de délai nous serait fatal. J'ai promis à Fanny de la secourir ce soir, et il faut que vous partiez avec elle pour Dublin sur-le-champ. Là vous ferez votre paix avec ses parens et les vôtres, ou vous passerez sur le continent, et vous jouirez ensemble d'un bonheur qui ne sera jamais mon partage. » Il envoya alors un de ses gens chercher une chaise de poste dans la ville voisine, et le chargea de la conduire à huit heures du soir dans un lieu qu'il indiqua; enfin il donna ordre à toute sa troupe d'être prête à le suivre à la nuit tombante.

Lorsque les ténèbres commencèrent à couvrir l'atmosphère, le vent et la pluie annoncèrent un

orage. « Une pareille nuit me paraît toujours belle, dit Redmond; la guerre des élémens est l'image des passions qui m'agitent. Allons, Carroll, bravez la tempête, et songez qu'elle va vous assurer la possession de la femme que vous aimez. Grâce au ciel, toute noire qu'est cette nuit, elle me montrera le chemin à la vengeance, et si cette vengeance n'est pas complète, ce sera toujours un baume pour les plaies de mon ame.

La troupe se mit en route. Elle était composée de trente hommes, ayant à leur tête Redmond et Carroll. La pluie tombait par torrens, et le vent était si violent qu'il interrompait quelquefois la marche. Ils aperçurent de loin la maison de M. Conway, à l'aide des lumières nombreuses qui l'éclairaient, et qui annonçaient la réunion des personnes invitées à la noce. Redmond fit faire halte près d'une petite montagne qui en était à peu de distance, et dit à Carroll qu'il trouverait derrière une chaise de poste attelée de quatre chevaux, et que tout ce qu'il avait à faire était d'attendre que Fanny y arrivât. Il ordonna alors à la moitié de ses gens de tirer leurs sabres, aux autres de s'armer

de leurs pistolets, en leur défendant pourtant tout acte de violence, et en désigna quatre pour conduire miss Conway à la chaise de poste, quand le moment en serait arrivé. Il se mit ensuite en marche vers la maison.

Au moment où il y entra à la tête de sa troupe, un procureur finissait de rédiger le contrat de mariage, et Conway discutait avec O'Finn une clause sur laquelle ils n'étaient pas encore parfaitement d'accord. Le prêtre, en surplis et en étole, attendait le moment de bénir le mariage. La pauvre Fanny, semblable à un agneau sur le point d'être égorgé, attendait en tremblant l'exécution des promesses de Redmond, tantôt regrettant de ne pas avoir pris la fuite sans le secours de personne, tantôt se reprochant de croire que Carroll pût l'abandonner. Mais quoiqu'elle désirât vivement de voir arriver Redmond, elle ne fut pas maîtresse d'un mouvement de terreur, en le voyant entrer le pistolet à la main, suivi d'une trentaine de bandits dont la figure lui rappela ceux qu'elle avait vus figurer dans des mélodrames. La surprise, la consternation, la frayeur s'emparèrent de

toute la compagnie, quand on vit Redmond s'avancer avec beaucoup de sang-froid vers le procureur, lui arracher des mains le parchemin sur lequel il écrivait et le jeter au feu, tandis que ses gens appuyaient la pointe d'un sabre ou le bout d'un pistolet sur la poitrine de tous les hommes qui se trouvaient dans l'appartement. A un signal qu'il fit, quatre de ses gens s'emparèrent de Fanny, qui ne savait si elle devait suivre de pareils guides, mais qui n'avait plus la liberté du choix. Sa femme de chambre l'accompagna; son escorte se chargea des deux malles qu'elle avait préparées, et, au bout de quelques minutes, elle arriva près de Carroll, qui la fit monter dans la chaise de poste et ordonna au postillon de partir au grand galop.

Redmond ne permit à personne de sortir de l'appartement que lorsqu'il se fut écoulé assez de tems pour mettre les deux amans à l'abri de toute poursuite. S'avançant alors vers le maître de la maison, il lui demanda s'il le connaissait; M. Conway lui ayant répondu négativement, il adressa la même question à O'Finn, et en reçut une réponse semblable.

« En ce cas, messieurs, dit-il, il faut que je me fasse connaître. Je me nomme Redmond, et si les méchans se rappellent leurs mauvaises actions, vous ne devez pas avoir oublié les torts que vous avez eus envers moi. Quant à vous, M. Conway, les vertus et la bonté de votre fille vous ont mis à l'abri de mon ressentiment, et c'est le respect que j'ai pour la maison de son père qui m'empêche en ce moment de tremper mes mains dans le sang du scélérat qui voulait la sacrifier à sa cupidité. O'Finn, vous me connaissez, vous m'avez échappé une fois; je vous donne la vie aujourd'hui; mais si vous y attachez quelque prix, gardez-vous de vous rencontrer sur mon chemin, car le bras du *maître des montagnes* est aussi vigoureux que l'était celui du sergent Redmond. Mesdames, je vous demande pardon de la frayeur que je vous ai causée; mais quand vous saurez que miss Conway est en ce moment sous la protection de celui qu'elle aime, vous m'excuserez sans doute, et peut-être ne serez-vous pas fâchées qu'une personne de votre sexe ait échappé à la tyrannie d'un père ambitieux, et au destin qui l'atten-

dait avec un monstre qui ne désirait sa main que par intérêt. »

Il finit par menacer de sa vengeance quiconque oserait poursuivre les amans fugitifs; défendit que personne sortît de la maison avant le jour, et ajouta que ses gens resteraient toute la nuit dans les environs, et ne feraient grâce à aucun de ceux qui contreviendraient à ses ordres. Montant alors sur un excellent cheval qu'il s'était fait amener, il partit au grand galop pour rejoindre Carroll et Fanny, qu'il trouva changeant de chevaux au second relais. Ils ne trouvaient pas de termes suffisans pour lui exprimer leur reconnaissance; mais il les interrompit :

« Songez à vous, leur dit-il, et bannissez-moi de votre souvenir. Le sceau de l'infamie est sur mon front, et la main de fer de l'affliction s'est appesantie sur ma tête. Je suis mort pour le bonheur; jouissez-en, vous qui le pouvez encore, et recevez ma bénédiction. C'est peu de chose; mais elle est aussi sincère que la malédiction que je donne au reste du genre humain. Carroll, j'ai été prévenu en votre faveur dès l'instant où je vous ai vu; prouvez, par votre

conduite envers cet ange, que je ne me suis pas trompé. Adieu, vous me reverrez peut-être à Dublin. » Il partit sans attendre leur réponse, et retourna dans les Galties.

Si cette anecdote était, comme quelques-uns de mes lecteurs seront peut-être disposés à le croire, un petit roman éclos dans le cerveau d'un hermite, je ne pourrais me contenter d'un dénouement si brusque; ce serait un devoir pour moi de leur faire part des moyens par lesquels Fanny Conway et Robert Carroll réussirent à faire approuver leur mariage par le père de l'une et l'oncle de l'autre, et de leur peindre le bonheur qui suivit leur union; de leur apprendre quelle fut la fin d'O'Finn, qui fut tué d'un coup de pistolet par Redmond, à l'instant où, conduit par un des compagnons de ce dernier, il entrait dans la chaumière des monts Galties pour l'arrêter; de leur raconter la suite des aventures de cet homme étrange, dont les circonstances avaient fait un brigand, et peut-être même de leur dire quelques mots sur la vieille Nell, si attachée à son maître : mais tous ces détails ne pourraient servir à peindre les mœurs

d'Irlande, seul but que je me propose, et par conséquent je me les interdis. Je me bornerai à leur dire que j'ai vu plus d'une fois des jeunes filles enlevées ainsi de vive force à leurs parens, et souvent dans des intentions moins louables, et ils pourront juger de l'état d'anarchie d'un pays où l'on commet de pareils attentats avec impunité.



— N° IV. —

L'INDOLENCE.

Dans aucun pays de l'Europe, le caractère national n'est marqué par des traits plus fortement prononcés et moins variables qu'en Irlande. L'œil d'un observateur peut y reconnaître la même physionomie dans toutes les classes, et il est étrange qu'on remarque souvent une ressemblance frappante entre les rangs les plus élevés et les castes les plus obscures. On ne remarque pas une seule vertu parmi les riches, qu'elle ne se retrouve dans la cabane du pauvre, et l'on ne rencontre pas un vice sous le chaume, qu'on ne l'aperçoive aussi sous les lambris dorés :

Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen.

Je ne parlerai pas ici des vices des grands, d'abord parce qu'ils ne peignent pas les mœurs

d'une nation ; car aujourd'hui les grands, à quelques nuances près, sont les mêmes dans presque toute l'Europe, et ensuite parce que, tout hermite que je suis, je sais qu'il est souvent dangereux de leur présenter le miroir de la vérité. Quant à ceux des pauvres, on est tenté de les excuser, quand on fait attention combien ils sont quelquefois voisins d'une vertu. Le voisinage du bien et du mal a souvent exercé les philosophes et les métaphysiciens ; mais on n'en trouve nulle part des exemples plus frappans qu'en Irlande.

Par exemple, on reproche depuis bien longtems aux pauvres paysans irlandais leur indolence, à laquelle on donne même le nom de paresse et d'apathie ; je ne prétends pas les en disculper ; mais, sans cette heureuse indolence, le glaive de la rébellion serait-il jamais rentré dans le fourreau ? et ce défaut n'est-il pas la source qui produit la patience exemplaire avec laquelle ils supportent toutes les privations auxquelles ils sont condamnés ?

Je regarde donc ce caractère général d'indolence comme un don du ciel qui émousse des souffrances, qui, sans cela, seraient trop aiguës

pour la nature humaine, et quand les circonstances n'exigeront plus qu'ils supportent la faim, le froid et les maladies avec une résignation que j'ai eu lieu d'admirer bien des fois, j'espère qu'on les verra déployer assez d'énergie pour se procurer l'aisance dont jouit la même classe en Angleterre, en France, et dans plusieurs autres parties du continent.

C'est leur indolence qui les porte à supporter l'horrible fumée qui obscurcit leurs misérables chaumières ; à laisser pénétrer la pluie à travers un toit qui n'aurait besoin que de quelques bottes de paille ou de roseaux pour les en mettre à l'abri ; à habiter le même appartement avec leurs poules, leurs pourceaux et leur vache, quand ils ont le bonheur d'en avoir une ; mais c'est elle aussi qui leur inspire la patience quand ils sont attaqués par une de ces fièvres contagieuses, malheureusement trop fréquentes en Irlande, et quand une mauvaise récolte de pommes de terre les prive de toutes ressources eux et leur famille, presque toujours nombreuse, et les expose à périr de faim.

Combien n'ai-je pas vu d'exemples de cette disposition d'esprit, pendant la famine qui dé-

vasta une grande partie de l'Irlande, en 1822! Comme on souffrait, quand on était obligé de refuser à un malheureux des secours qu'il était impossible d'accorder à tous ceux qui en avaient besoin! Eh bien, ce refus n'excitait jamais un murmure : « Que Dieu vous bénisse, votre honneur, entendis-je un jour un pauvre vieillard répondre, après en avoir essuyé un semblable; à coup sûr, si votre honneur ne peut m'assister, il n'y a que Dieu à qui cela soit possible. » Quoi de plus touchant qu'une résignation si patiente! Combien il est plus facile de refuser celui qui demande avec clameur et opiniâtreté, que celui qui répond à un refus par un *que Dieu bénisse votre honneur!*

Il se trouve, à peu de distance de mon hermitage, une famille qui paraît plus particulièrement victime de ce vice d'indolence, ou, si on le veut, de cette vertu qui porte à se contenter de peu. Le mari est scieur de long, et il pourrait aisément gagner dans cette profession de quoi mettre sa famille à l'abri du besoin; cependant à peine en existe-t-il une plus pauvre dans tous les environs. Et pourquoi? c'est qu'il possède un petit champ, et, quand il a lieu d'espérer une

bonne récolte de pommes de terre, il se livre à la nonchalance, parce qu'il regarde son sort comme assuré; car le paysan irlandais, qui a une provision de pommes de terre suffisante pour aller d'une année à l'autre, ne croit avoir rien de plus à désirer; mais si la récolte vient à manquer, il souffre toutes les horreurs de la disette, et c'est ce qui arrive souvent à Patrice Shaughnessy.

Vers la fin de l'hiver dernier, apprenant que cette famille était dans la dernière détresse, je me rendis dans la chaumière qu'elle habite, car, quoique hermite, je ne suis pas misanthrope. La femme était accouchée quelques jours auparavant de son septième enfant, et jamais spectacle de misère plus abjecte n'avait frappé mes regards. Sa chaumière n'avait pas une seule fenêtre, et il fallait que la porte en restât ouverte par tous les tems pour s'y procurer une apparence de jour, et faciliter la sortie de la fumée. Le plancher, ou pour mieux dire la terre qui en tenait lieu, offrait çà et là des creux qui étaient remplis par l'eau de la pluie qui tombait à travers le toit. Une paillasse étendue sur la terre, une vieille couverture de laine, et un morceau de

bois servant d'oreiller, formaient le lit de l'accouchée, et cependant cette malheureuse femme ne me fit entendre aucune plainte; sa physionomie semblait même indiquer une sorte de contentement, dont je crus voir la source dans un panier placé dans un coin, et qui pouvait contenir encore une couple de boisseaux de pommes de terre, qui ne pouvaient pourtant aller bien loin. Elle ne me demanda rien, mais elle me fit mille fois plus de remercîmens que n'en valait la bagatelle que je lui donnai, et quand je lui reprochai de ne pas m'avoir fait connaître ses besoins, elle me répondit: « Ah! votre honneur! Après tout ce que vous avez déjà fait pour nous, croyez-vous que j'aurais voulu vous importuner davantage? »

Eh bien! la nonchalance de cette femme quand elle est en bonne santé, et dans ce qu'elle appelle *l'abondance*, et sa patience quand elle est malade et qu'elle manque de tout, viennent de la même cause. Si elle était active et industrieuse, si elle s'était habituée aux aisances qu'elle pourrait se procurer dans sa situation, elle serait plus sensible aux privations qu'elle éprouve, et ce sentiment éveillerait en elle une

nouvelle industrie; car personne ne fait des efforts sans motifs. L'homme est un animal indolent, et il a besoin d'un stimulant pour vaincre la force d'inertie de sa constitution.

Mais quelle que fût alors la détresse de cette famille, elle s'était trouvée dans une situation encore plus déplorable en 1822, car elle avait souffert alors toutes les horreurs de la famine. Le mari, après avoir fait un voyage inutile pour se procurer de l'ouvrage, avait retrouvé sa femme mourant d'inanition, et n'ayant rien mangé depuis deux jours pour laisser à ses cinq enfans ses dernières pommes de terre. Elles étaient finies depuis vingt-quatre heures, et les malheureux enfans mouraient également d'inanition. Un voisin, qui se trouvait dans de plus heureuses circonstances, ayant appris le dénuement de cette famille, fit venir chez lui le fils aîné, qui pouvait avoir onze à douze ans. Il était à dîner quand l'enfant arriva, et celui-ci, quoique souffrant de la faim, ne demanda rien et ne fit connaître ses besoins que lorsqu'il fut interrogé. Mais avec quelle joie porta-t-il chez lui un panier de pommes de terre qu'on lui donna! Le lendemain, les secours que la générosité an-

glaise, à son honneur éternel, avait envoyés à l'Irlande, arrivèrent dans ce village; je fus un de ceux qui furent chargés de les distribuer, et je n'oublierai jamais l'expression de la physionomie de cette femme, quand elle eut reçu la portion destinée à sa famille. En sortant de la maison où se faisait la distribution, elle se jeta à genoux avec les quatre enfans qui l'avaient accompagnée, et, versant un torrent de larmes, pria le ciel à haute voix pour ses bienfaiteurs inconnus. Ne sont-ce pas là les prières qui s'élèvent vers le ciel comme la fumée de l'encens, et qui en attirent les bénédictions sur ceux pour qui elles sont offertes?

Mais cette indolence qu'on reproche aux Irlandais des classes inférieures, et dont il serait difficile de les justifier entièrement, tient prinpalement à une cause qu'il ne dépend pas d'eux de faire disparaître, le défaut d'occupation. Les riches propriétaires ont abandonné l'Irlande; le commerce intérieur est presque nul; celui avec l'étranger et même avec l'Angleterre a été longtems chargé d'entraves qui le paralysaient, et dont on commence à peine à le délivrer; point de ces grands travaux publics qui peuvent em-

ployer tous les bras d'un canton; point de ces entreprises particulières qui répandent la vie dans tous les environs du cultivateur. Quand le paysan a planté son champ de pommes de terre, il ne lui reste qu'à en attendre avec patience la récolte bonne ou mauvaise.

Qu'on jette les yeux sur les cantons où l'on a établi des manufactures de toiles ou d'étoffes de laine, on y voit régner autant d'activité qu'en aucune partie de l'Angleterre, et il en résulte qu'il s'y trouve moins de misère et qu'il s'y passe moins de désordres. Les femmes s'occupent à tricoter des bas partout où elles peuvent espérer d'en avoir le débit. J'ai vu une jeune fille de dix ans, qui avait ainsi travaillé sans relâche pendant plus de dix mois, dans l'espoir de gagner de quoi acheter des vêtemens qui lui permissent d'aller à l'école. Un propriétaire des environs de Cunnemarra, ayant découvert une carrière de marbre dans une montagne voisine, voulut faire ouvrir une route pour y conduire. Son intention ne fut pas plutôt connue que sept à huit cents hommes accoururent, de quinze milles à la ronde, pour lui demander de l'ouvrage. Ils savaient secouer leur indolence quand il se pré-

sentait une occasion de déployer leur activité.

C'est donc le défaut d'ouvrage qui nourrit l'indolence habituelle des paysans irlandais, et qui occasione leur pauvreté. L'usage qu'ils ont de se marier de bonne heure contribue encore à augmenter leur misère, en les chargeant d'une nombreuse famille, aux besoins de laquelle ils n'ont pas le moyen de pourvoir. Une jeune fille, ayant à peine seize ans, vint me proposer un jour de lui acheter quelques paires de bas qu'elle avait tricotés. Elle me parut avoir une mise un peu plus soignée que les deux compagnes qui étaient avec elle, et je lui demandai comment elle s'appelait. Elle baissa les yeux, rougit, et ne répondit pas. « Son nom est Peggy-Keane, votre honneur, me dit une de ses amies; mais elle ne le portera pas long-tems. » Elle devait se marier le lendemain, et le prix des bas qu'elle avait tricotés était destiné à acquitter les frais de la noce. Je demandai qui était son prétendu; c'était un jeune homme de dix-huit ans, et l'on m'en fit l'éloge à l'irlandaise, c'est-à-dire avec beaucoup d'exagérations. Je lui fis quelques questions sur leurs moyens d'existence. Avaient-ils une provision de pommes de terre, de la

tourbe, une chaumière? « Non, non, non, » fut la réponse uniforme que j'obtins. Ils devaient rester un an chez le père du mari; pendant ce tems ils planteraient un petit champ de pommes de terre, se bâtiraient une chaumière avec de la boue, et la Providence ferait le reste. Il est bien difficile que de pareils mariages n'aient pas la misère pour résultat. Aussi voyez-vous quelquefois la même chaumière servir d'habitation à deux ou trois familles, les enfans dans un état de nudité complète, les hommes couverts de haillons, les femmes ne portant pas de linge, ayant des vêtemens sales et déchirés, et, quand elles ont besoin de sortir, prenant quelquefois pour se couvrir les épaules la vieille couverture qui leur sert pendant la nuit.

Eh bien, malgré cet état de misère déplorable, il règne parmi eux un tel esprit de charité, que le plus pauvre Irlandais est toujours prêt à assister son voisin de toute l'étendue de ses faibles moyens. Il y a quelques années, j'appris qu'une jeune veuve de mon voisinage venait de mourir de la fièvre, qui était alors épidémique. Je savais qu'elle était dans la plus profonde pauvreté, et j'allai dans sa cabane pour savoir

ce que devenaient ses deux enfans. Celui qu'elle allaitait avait suivi sa mère au tombeau : « Et où est la petite fille de trois ans? demandai-je à une voisine, qui s'occupait du soin des funérailles, et qui n'était guères plus à son aise que la défunte. — Oh! votre honneur, me répondit-elle, je l'ai emmenée chez moi, et elle ne manquera de rien, pas plus que mes enfans. »

Cette disposition charitable est presque universelle en Irlande, et il y a peu de danger qu'une veuve ou des orphelins y restent dans l'abandon. Il se trouve toujours quelque voisin, quelque parent qui est prêt à s'en charger, et la parenté s'étend fort loin en Irlande. Un jour que j'avais pris un jeune paysan pour un autre, il me dit que je me trompais. Je lui répondis, pour m'excuser, qu'il ressemblait beaucoup à celui dont je lui avais donné le nom, et je lui demandai s'ils étaient parens? « Oui, votre honneur, me répliqua-t-il, très-proches parens; c'est mon cousin au huitième degré. »

Mais, indépendamment de ce lien de famille, il en existe un autre qui n'est pas moins puissant, que l'émigration des grands propriétaires a considérablement relâché, mais qui existe encore

dans toute sa force dans les cantons, où ce que j'appellerai le seigneur continue à résider sur ses terres. Il semble alors exister une réciprocité d'intérêts entre lui et tous les habitans de ses domaines, qui se regardent comme ses vassaux, comme ses sujets. « Son honneur le veut, son honneur désire ; » ces mots ont plus de force sur eux que tout l'appareil militaire. Ils défendront ses droits avec plus d'opiniâtreté que si c'était une affaire personnelle pour eux, et ils ne montreront, en ce cas, ni indolence, ni paresse ; mais aussi il les couvre de sa protection, et quelquefois même quand ils sont indignes, en leur facilitant les moyens de se soustraire à la vindicte des lois ; une obéissance sans borne en est le retour.

Cependant, quand cette obéissance exigée d'eux est en contradiction avec ce qu'ils regardent comme un devoir impérieux, ils trouvent quelquefois le moyen de l'éluder, mais de manière à ce que, bien loin de leur en faire un reproche, on ne puisse que leur en savoir gré. Le principal propriétaire d'un canton, situé dans les montagnes du nord-ouest de l'Irlande, ayant perdu sa fille, avait fait dire aux villageois qu'il

désirait que les funérailles eussent lieu sans les démonstrations bruyantes de chagrin, qui sont d'étiquette en ce pays, et qu'en conséquence ils ne se rassemblassent pas chez lui, suivant l'usage, pour suivre le convoi funèbre. Ils obéirent ponctuellement, et, le jour où le corps de la défunte devait être porté dans le cimetière de la paroisse, qui était à cinq milles de distance, personne ne parut au château. Mais quand le cortége peu nombreux qui l'accompagnait eut fait environ un mille, il rencontra tous les villageois des environs qui s'étaient rassemblés pour s'y joindre. On leur fit des remontrances sur le peu d'égard qu'ils avaient eu pour les ordres qu'ils avaient reçus. « Quoi! répondit l'un d'eux, nous n'avons pas été au château; mais pouvions-nous souffrir qu'on enterrât sans nous la fille de son honneur? »



— N° V. —

MOGUE LE BOITEUX.

J'AURAI plus d'une fois occasion de parler de la haine et de l'animosité qui règnent en Irlande entre les catholiques et les protestans. Cet état de choses durera jusqu'à ce que le gouvernement ait adopté des mesures efficaces pour réprimer l'intolérance et la bigoterie des derniers, et pour maintenir, dans un parfait équilibre, la balance de la justice entre les deux partis, ce qu'il n'a jamais fait jusqu'à présent. Les catholiques, qui forment les six septièmes de la population d'Irlande, détestent les protestans, parce qu'ils les regardent comme des oppresseurs; qu'ils se souviennent des persécutions qu'ils ont essuyées pour leur religion; qu'ils ne peuvent oublier que des confiscations réitérées, sous plusieurs règnes, ont fait passer les neuf dixièmes de leurs biens entre les mains d'intrus ou d'apostats; enfin

parce qu'ils sont exclus de toutes les places, des unes, parce que la loi les déclare inhabiles à les remplir, des autres, parce qu'il ne plaît pas au gouvernement de les leur confier. De leur côté, les protestans haïssent les catholiques, parce qu'ils les considèrent comme des factieux toujours prêts à se révolter, et qu'on ne peut contenir qu'en les courbant sous un joug de fer; qu'ils savent qu'ils ont pour eux l'avantage de la richesse et l'appui secret du gouvernement, et que, fiers de tenir en main un sceptre usurpé depuis si long-tems, ils ne veulent pas le laisser échapper. Leur antipathie mutuelle est donc nourrie par les trois motifs les plus puissans qui puissent influer sur les actions des hommes, l'intérêt, la religion et la politique, et il en résulte que celui qui désire conserver la neutralité, devient suspect aux deux partis.

John Ellice était né en Angleterre; mais ayant acheté un petit domaine en Irlande, il s'y transporta dans l'intention de le faire valoir lui-même et d'en tirer le meilleur parti possible. Il n'avait pas d'ostentation, et préférant ce qui est commode et utile à ce qui est magnifique et splendide, il se fit construire, en peu de tems,

une habitation, pour laquelle il n'employa que les matériaux du pays, à la grande surprise de tous ses voisins, qui n'attachaient de prix qu'à ce qui vient des contrées étrangères. Les paysans des environs trouvèrent de l'ouvrage tant que dura cette construction, et donnèrent de grands éloges à Ellice en le voyant fournir de l'occupation aux enfans du sol, tandis que les propriétaires irlandais n'employaient presque jamais personne, et que ceux qui étaient venus d'Ecosse ne se servaient que de leurs concitoyens. Cependant ils secouèrent la tête quand ils le virent cultiver ses terres d'après la méthode anglaise, qu'ils ne connaissaient pas, et employer des instrumens de labourage qu'ils n'avaient jamais vus. Les Romains triomphèrent du monde entier parce que, connaissant leur ignorance, ils adoptaient sur-le-champ les arts et les usages utiles de chaque nation qu'ils avaient vaincue; mais les Irlandais restent dans l'ignorance et la pauvreté parce qu'ils ont trop de vanité pour adopter les innovations les plus utiles, et qu'ils rejettent avec dédain tout ce qui s'éloigne de la routine qu'ont suivie leurs pères.

Les petits seigneurs des environs, les *esquires*, comme on les appelle en Irlande et en Angleterre, allèrent voir, par curiosité, les travaux d'Ellice, pour en faire ensuite des gorges-chaudes dans leurs clubs, et quand la nature en eut démontré l'utilité par la récolte supérieure qu'elle lui accorda, ils en conçurent de l'envie, mais sans penser un seul instant à l'imiter. On l'invita à se faire recevoir membre du club des Orangistes; il s'y refusa : il était Anglais, indépendant, et il ne voulait se ranger sous la bannière d'aucun des partis qui déchirent ce malheureux pays. Cette conduite excita le mécontentement des *esquires*, qui lui en donnèrent la preuve par tous les petits actes de bassesse et d'animosité qu'ils purent imaginer. L'un défendit aux habitans de son village de travailler pour Ellice, à peine de leur retirer les terres et les chaumières qu'il leur louait; un autre refusa d'occuper des ouvriers qui avaient été employés par son voisin; un troisième dévasta avec ses chevaux et sa meute des champs qu'Ellice venait d'ensemencer en blé.

La manifestation désagréable de la mauvaise humeur de ses voisins ne servit qu'à confirmer

Ellice dans ses résolutions d'indépendance; mais l'animosité ne tarda pas à aller encore plus loin. Il avait un assez grand nombre de bestiaux qu'il faisait paître dans un grand enclos qui lui appartenait. Un beau matin, on vint l'avertir qu'ils étaient tous en fourrière parce qu'on les avait trouvés dans un champ appartenant à un voisin, membre du club des Orangistes. Comment avait été pratiquée la brêche par laquelle ils étaient sortis de l'enclos d'Ellice, qui était fermé par une forte haie, c'était ce que personne ne pouvait dire; mais bien des gens soupçonnèrent qu'elle avait été faite à dessein pour faciliter leur sortie. Ellice se rendit sur-le-champ dans le clos paroissial où ses bestiaux étaient en fourrière, et on lui dit qu'ils ne lui seraient rendus que lorsqu'il aurait payé trente guinées d'indemnité au propriétaire dans le champ duquel ils étaient entrés, c'est-à-dire une guinée par tête de bétail. Il supposa qu'il y avait erreur dans cette demande, car quel tort pouvaient avoir fait ses bestiaux sur un champ qui était en jachère? Il monta donc à cheval et se rendit chez l'*esquire* à la requête duquel la saisie avait eu lieu, et qui lui déclara, avec un air de mé-

pris, qu'il ne rabattrait pas un schelling de ses prétentions, et que telle était la loi.

« Telle est la loi! » pensa Ellice en retournant chez lui; et il se souvint en même tems qu'il avait entendu bien des fois des paysans dire qu'il n'y avait pas de loi en Irlande pour les catholiques. « Peut-être n'y en a-t-il pas davantage pour les Anglais, pensa-t-il; car la conduite de cet homme prouve qu'il les interprête à peu près comme Sancho-Pança. » Comme il faisait cette réflexion, il passait devant la porte de sir Phélim Brady, qui était un des juges de paix du comté, et capitaine d'une compagnie de cavalerie de la milice, et il pensa qu'il ferait bien d'aller consulter ce magistrat sur ce qu'il avait à faire pour faire sortir de fourrière ses bestiaux qu'on avait saisis.

Sir Phélim avait renoncé à l'O' qui précédait le nom de Brady quand il avait apostasié, en abandonnant la religion de ses pères pour se faire protestant, usage assez général, et qui fait que les paysans jugent de la religion d'un homme par le nom qu'il porte, O' leur paraissant un signe incontestable de catholicisme. Il avait obtenu les honneurs de la chevalerie pour

un service important qu'il avait rendu à l'état, en présentant une adresse au vice-roi. Depuis ce tems, on ne prononçait son nom qu'avec crainte et respect, car on lui supposait le plus grand crédit près du gouvernement; et cette opinion était tellement enracinée, que, quoiqu'on n'eût jamais eu égard à aucune de ses recommandations, cette circonstance n'avait pu l'ébranler. Sir Phélim ne jouissait pas d'une grande fortune patrimoniale; mais, de même que la plupart des magistrats d'Irlande, il se faisait un revenu considérable de ce qu'il appelait l'administration de la justice. Sa fille, jeune personne qui venait d'atteindre sa quarantième année, rédigeait les mandats de comparution, qu'elle faisait payer vingt pences, et, comme les Irlandais ont le caractère processif, elle était occupée de ce travail six matinées par semaine.

En arrivant dans la cour qui précédait la maison de ce grand personnage, il y vit plusieurs personnes dont la tête était enveloppée de bandages, par suite des coups qu'ils avaient reçus dans une querelle qui venait d'avoir lieu. Sir Phélim Brady avançait à une fenêtre sa figure rubiconde pour leur donner audience, et écoutait

les orateurs rustiques qui parlaient, ou plutôt qui criaient tous en même tems, chacun cherchant à prévenir le juge en sa faveur. Sir Phélim aperçut Ellice, et, avec un air de condescendance hautaine, il lui fit signe d'entrer dans la maison, où un domestique lui ouvrit la porte d'une chambre au rez-de-chaussée pour qu'il y attendît l'instant où le digne magistrat pourrait lui donner audience.

Il y trouva un homme qui attendait comme lui, et dont la figure était si épanouie, qu'elle ne put prendre un air de gravité, même dans une première entrevue. Il salua Ellice avec un air de familiarité cordiale, et lui dit qu'il avait l'honneur d'être son voisin, quoique les circonstances ne lui eussent pas encore permis de lui rendre visite : comme il était ennemi du cérémonial, il saisissait avec plaisir l'occasion que le hasard lui fournissait de faire connaissance avec lui; enfin il lui apprit qu'il se nommait Mogue Morton, et qu'il demeurait à Morton Lawn.

Aucun peuple, sur la surface du globe, n'a plus de suavité dans les manières que l'Irlandais, et il n'est pas facile à un étranger de dis-

tinguer si ses expressions partent véritablement du cœur. Ellice fut sensible à l'accueil amical que lui fit Mogue Morton ; et, comme on aime à trouver un ami ou du moins un confident, quand on éprouve quelque embarras, il lui fit part des motifs qui l'amenaient chez le magistrat. Mogue le regarda d'un air de surprise, en faisant des efforts évidens pour réprimer une envie de rire ; et, après avoir juré d'une manière assez étrange, il crut devoir donner quelques instructions à un homme qui était encore étranger dans le pays.

La plus grande partie des avis de Mogue se composait d'apophtegmes, et il les débitait avec tant d'emphase et de volubilité, qu'il semblait les avoir recueillis pour en faire la règle de sa conduite. C'était, par exemple : « Ne traversez jamais un marécage pendant la nuit, ou vous serez embourbé avant le jour; quand vous êtes entouré d'ennemis, ne les menacez pas; quand vous êtes à Reslare, vivez comme à Reslare; n'ayez pas de procès avec le diable quand la cour de justice se tient en enfer. Qui a rendu mes compatriotes si rusés ? ajouta-t-il; c'est la nécessité d'opposer l'adresse au pouvoir, et de détourner le danger par la prudence. La loi en

Irlande, mon cher ami, est comme la vieille Nancy Carrol; elle ne voit que d'un œil, et il faut être fou pour avoir recours à elle. Le gouvernement a nommé, pour magistrat, des gens qui ne sont pas même en état de lire le code de justice de paix de Mac-Nally; comment pouvez vous attendre d'eux une décision fondée sur la justice et la raison? Suivez mon avis, et imitez mon exemple : remettez-vous en possession vous-même de vos bestiaux, et ne songez pas à consulter sir Phélim. »

Ellice ne goûta pas la doctrine de Mogue, et refusa de se rendre justice lui-même par un acte arbitraire et illégal, qui l'exposerait à un procès. En Angleterre, on respecte les lois, parce qu'on leur obéit; en Irlande, on les méprise, parce qu'on les viole tous les jours. Tandis qu'Ellice attendait avec impatience l'arrivée du magistrat, il s'amusait des anecdotes que lui contait son compagnon, qui semblait être une sorte d'encyclopédie locale. Il n'existait personne dans le canton dont il ne connût les défauts, la fortune et l'influence, et il savait quels motifs influaient sur la conduite privée et publique de chacun. Ellice n'ajoutait pas une foi implicite à tout ce

qu'il entendait; mais il fut surpris de le voir posséder des renseignemens si étendus, et il ne put s'empêcher de sourire de ses anecdotes, et de la volubilité avec laquelle il les débitait. Mogue venait de lui donner quelques détails amusans sur la vie de sir Phélim, quand l'entrée du magistrat arrêta un de ses traits les plus mordans.

Sans faire la moindre attention à Ellice, il s'adressa sur-le-champ à Mogue, et lui demanda, d'un ton brusque, s'il venait lui payer l'arriéré des loyers qu'il lui devait, le menaçant, en cas contraire, de faire saisir son mobilier. Mogue prouva que s'il était mauvais payeur, il n'en était ni plus rampant ni plus humble, car, prenant un ton encore plus haut que le magistrat, il répondit à ses menaces par des invectives, et le réduisit à l'alternative de lui faire des excuses, ou de lui demander raison. Sir Phélim préféra le premier parti, et Mogue lui promit alors de le payer dans quelques jours.

Cette affaire terminée, Ellice commença à parler de la sienne; mais dès qu'il l'eut expliquée, sir Phélim lui dit qu'il ne voulait se mêler de rien, attendu qu'il était voisin et ami intime de l'in-

dividu qui avait fait saisir ses bestiaux. Ellice, indigné d'entendre un magistrat faire un refus de justice par des motifs personnels, s'exprima à ce sujet avec tant de chaleur, que sir Phélim changea de note, et lui déclara que la demande qu'on lui avait faite de trente guinées était parfaitement légale. Pour appuyer sa décision sur un témoignage irrécusable, il appela sa fille, qui confirma, sans hésiter, l'opinion de son père. « Telle est la loi, dit le magistrat, et vous pouvez y compter, car ma fille connaît les statuts aussi bien que lord Norbury. » Mogue partit d'un grand éclat de rire, et Ellice, convaincu qu'il n'avait pas de justice à attendre d'un tel magistrat, se retira avec son compagnon.

Mogue Morton était un véritable échantillon du caractère d'un grand nombre de ses concitoyens. Son amitié prenait naissance tout à coup, et, par conséquent, n'étoit pas de longue durée; il ne connaissait d'autre vertu que le courage, d'autre plaisir que la dissipation. Issu d'une famille respectable, il avait hérité de l'orgueil et de l'ostentation de ses ancêtres, sans en avoir la fortune; car, étant le plus jeune d'un grand nombre d'enfans, il n'avait recueilli à la

mort de ses parens qu'un patrimoine fort mince, et que ses extravagances avaient bientôt fait disparaître. Enfin, il avait été obligé de prendre à loyer de sir Phélim une ferme dans laquelle il demeurait alors. Cependant il n'avait rien perdu de son goût pour le plaisir et la dissipation, et il en résultait que, lorsque le jour du paiement arrivait, il n'était jamais prêt à l'effectuer, et qu'il avait recours à tous les stratagêmes possibles, et même à la menace, pour en retarder l'époque. Il tournait en ridicule le luxe qu'il ne pouvait plus se permettre, et ses sarcasmes continuels faisaient qu'on redoutait sa société. Cependant il était reçu partout, car son courage bien connu faisait que personne ne se souciait de provoquer son ressentiment. Ce courage lui donnait même quelquefois l'hùmeur querelleuse, et il avait figuré dans plusieurs duels, dans l'un desquels il avait été blessé au genou ; et, grâce à l'impéritie du chirurgien qui lui avait donné des soins, il en était résulté un raccourcissement de nerfs dont on s'apercevait très-visiblement à sa marche : aussi le désignait-on généralement, en son absence, sous le nom de *Mogue le boiteux.*

Tel était l'homme qui s'était présenté à Ellice avec tant d'aisance et de familiarité qu'une liaison intime en fut la suite immédiate ; car la raison ne préside pas plus souvent au choix d'un ami qu'à celui d'une femme. Ellice consentit à accompagner Mogue à Morton Lawn , où il trouva de la profusion sans ordre, de la vanité sans élégance, une abondance de choses inutiles, et un manque déplorable du nécessaire. Après avoir été reçu avec beaucoup d'hospitalité, Ellice retourna chez lui un peu tard, bien décidé à aller trouver le lendemain un homme de loi pour demander la main-levée de la saisie de ses bestiaux sous cautionnement. Mais en se levant, il apprit, à sa grande surprise, qu'on les avait ramenés dans son enclos. Mogue le Boiteux arriva quelques instans après, et lui dit que c'était à lui qu'il en avait l'obligation, et qu'il avait obtenu la main-levée de la saisie par une voie beaucoup plus prompte et fort usitée en Irlande.

Ellice ne put que savoir gré à son nouvel ami d'une intervention qui lui évitait tout embarras, et il l'invita à dîner avec lui. Mogue n'était pas philosophe ; mais il savait aussi bien que Diogène que le meilleur vin est celui qu'on boit aux dépens

d'un autre, et comme il préférait toujours la maison d'un autre à la sienne, il accepta l'invitation. Ils passèrent la journée fort gaîment, et ils étaient encore à table quand deux baillis arrivèrent pour mettre à exécution un mandat d'arrêt décerné par sir Phélim Brady, contre M. Ellice, pour s'être remis en possession, de vive force, des bestiaux qui étaient en fourrière. Cette circonstance fut doublement désagréable à Mogue le Boiteux, car elle diminuait le prix du service qu'il avait rendu à son nouvel ami, et elle le privait d'une demi-douzaine de verres de punch qu'il se proposait de vider encore. Il se tourna donc vers les officiers de justice, et leur dit en jurant qu'ils se dépêchassent de décamper, s'ils le connaissaient, et, qu'en cas contraire, il ferait connaissance avec eux en leur brisant tous les os du corps. Mogue s'était fait connaître par plus d'une prouesse semblable, et les deux baillis se retirèrent sans hésiter un instant. Le Boiteux se remit à boire avec le plus grand sang-froid, et chercha à distraire son hôte en lui contant quelques nouvelles anecdotes; mais Ellice ne pouvait partager sa tranquillité; et, dans le fait, une heure s'était à peine écoulée qu'on

vint annoncer qu'une force armée venait d'arriver pour mettre à exécution le mandat d'arrêt.

« Qu'ils aillent au diable! s'écria Mogue, en vidant à la hâte un dernier verre de punch; mais n'importe, je vais vous accompagner, et j'arrangerai cette affaire. »

Cependant, en arrivant chez sir Phélim, ils le trouvèrent disposé à la considérer sous un point de vue très-sérieux. Il refusa de laisser Ellice en liberté sur son simple cautionnement, et exigea deux cautions en outre pour garantir sa comparution devant la cour des sessions. Mogue se proposa sur-le-champ pour lui en servir, et alla chercher un voisin qui consentit à être la seconde, ce qui ôta tout prétexte à sir Phélim pour envoyer Ellice en prison.

Ce dernier venu se nommait Boyton; il possédait une petite propriété dans le village, et, comme il était dans les ordres, il desservait une paroisse située à quelques milles, dont le recteur lui accordait un misérable salaire de soixante-dix livres par an pour remplir les devoirs dont il aurait dû s'acquitter lui-même, tandis qu'il s'amusait tantôt à Dublin, tantôt en Angleterre. A l'amabilité d'un homme bien

élevé, à la bonté d'un excellent cœur, il joignait la pure bienveillance du christianisme et les lumières de la philosophie. Il était exempt de préjugés comme de fanatisme, et, quoique ministre de la religion anglicane, il disait qu'il valait mieux être bon catholique que mauvais protestant.

Sachant qu'Ellice était un étranger établi dans ce canton, et voulant tâcher de lui faire oublier l'aventure désagréable qui venait de lui arriver, il l'engagea, avec le ton de l'hospitalité la plus cordiale, à venir souper chez lui, ainsi que Mogue. Celui-ci, qui ne refusait jamais une invitation, joignit ses instances à celles du bon ministre, et Ellice ne put y résister. En entrant chez lui, M. Boyton fut reçu à la porte par sa fille, âgée de dix-sept ans, qui embrassa son père, présenta la main à Mogue, comme à une ancienne connaissance, et salua Ellice de la manière la plus gracieuse. Elle s'occupa avec empressement des préparatifs du souper, et le père et la fille eurent tant d'attentions pour Ellice tant qu'il resta, qu'il se dit, en rentrant chez lui, qu'il n'y avait pas de malheur dans la vie qui n'eût quelque compensation. Cette journée l'avait

entraîné dans cette affaire fâcheuse ; mais il avait acquis un ami dont les conseils pourraient lui être plus utiles que ceux de Mogue le Boiteux.

Cependant sir Phélim, mécontent de la part active que Mogue avait prise dans les affaires d'Ellice, l'en punit par un commandement de payer, portant avertissement qu'à défaut de payer dans les trois jours, il serait procédé à la saisie de son mobilier. Ellice n'en entendit parler que dans la soirée qui précédait le jour où elle devait avoir lieu, et il se hâta de se rendre à Morton Lawn, dans l'intention d'offrir ses services à Mogue, qu'il y trouva fort affairé, mais plein de sang-froid, et donnant des ordres et des instructions avec autant de calme qu'un général d'armée à l'instant d'une bataille. Il lui demanda en quoi il pourrait lui être utile, et Mogue, se levant comme un canard, sur sa bonne jambe, lui répondit qu'il ne manquait jamais d'expédiens, et que, comptant sur son amitié, il avait déjà pris ses mesures pour en profiter sans même lui demander son consentement. En un mot, il lui apprit que son intention était de faire transporter chez lui, pendant la nuit

suivante, tout son mobilier, et qu'ensuite il lui serait fort aisé de transiger avec son créancier. Ellice lui offrit un secours pécuniaire, mais Mogue le refusa; il saurait, disait-il, se tirer d'embarras sans avoir recours à un emprunt.

La ressource d'un Irlandais contre le souci est la bouteille; car, après une libation suffisante en l'honneur de Bacchus, il devient invulnérable aux traits du malheur et du chagrin. Cette source de consolation n'était pas encore épuisée à Morton Lawn; Mogue le Boiteux invita Ellice à s'asseoir, et à attendre, le verre à la main, l'instant fixé pour le commencement des opérations. Mogue but « à la confusion des insolens créanciers; » Ellice « à la réforme des tyrans subalternes; » et, pendant ce tems, un grand nombre de paysans, qui avaient été avertis, arrivèrent pour travailler au transport du mobilier.

Mais en ce moment, Tom Kelly, le bras droit, ou, si on le préfère, l'ame damnée de Mogue le Boiteux, accourut hors d'haleine pour avertir qu'une partie de la compagnie de cavalerie de milice, dont Phélim était capitaine, était répandue dans les environs; et, comme les belles ames se devinent, on ne douta pas que le pro-

priétaire n'eût soupçonné les projets de son fermier, et n'eût pris cette mesure pour s'opposer au déménagement clandestin. Mogue n'eut besoin que d'un moment de réflexion ; il dit quelques mots à voix basse à Tom Kelly, qui disparut à l'instant ; et au bout d'une demi-heure, des flammes qu'on aperçut dans le lointain annoncèrent un incendie dans la direction de la maison de sir Phélim. Elles consumaient en effet deux meules de foin qui en étaient à très-peu de distance ; et comme le feu pouvait se communiquer à la maison, tous les cavaliers se hâtèrent d'y courir pour travailler à l'éteindre. Mogue distribua alors un verre de whiskey à tous ses paysans ; et comme tout avait été préparé d'avance, la ferme fut si bien nettoyée, que, lorsqu'on vint le lendemain pour faire la saisie, il ne se trouva ni meubles dans la maison, ni bestiaux dans les étables, ni paille, ni foin, ni grains, ni pommes de terre dans les granges et dans le celliers.

Mogue ne fit que rire du courroux, de l'indignation et des menaces de sir Phélim, qui, pour ne pas tout perdre, se trouva obligé de lui faire

remise de moitié des loyers qu'il lui devait. Ellice n'était pas satisfait du rôle qu'on lui avait fait jouer dans cette affaire, quoiqu'il se fût borné à donner un consentement passif à ce que sa maison servît de dépôt aux objets frauduleusement enlevés; car il lui semblait que c'était couvrir d'une approbation tacite un acte évidemment illégal. Cependant il se fit moins de reproches, quand il vit M. Boyton déployer le plus grand zèle pour arranger les affaires de Mogue. La famille du Boiteux avait rendu quelques services au digne ministre, qui crut devoir en prouver ainsi sa reconnaissance, et qui espérait d'ailleurs que cet événement serait une leçon qui influerait à l'avenir sur la conduite de Mogue Morton. Celui-ci fit effectivement les plus belles promesses, et invita ses deux amis à dîner le jour où il rentra dans sa ferme, les assurant qu'il suivrait désormais leurs avis en tout.

Hélène Boyton accompagna son père; et en les voyant arriver, Mogue fit à son ami un éloge emphatique des attraits de cette jeune personne, éloge dont il aurait pu se dispenser, car les grâces et l'innocence d'Hélène avaient fait tant

d'impression sur Ellice, qu'il y pensait toute la journée et en rêvait toute la nuit. Elle était placée près de lui à table, et son esprit, sa douceur, sa modestie, et surtout sa tendresse filiale, contribuèrent à river les chaînes dont il était déjà chargé. La présence d'une femme et d'un membre du clergé retinrent Mogue dans les bornes du décorum, et, pour cette fois, il quitta la table sans avoir la tête échauffée. Ses deux amis lui donnèrent force bons conseils; il promit de les suivre, invita même Ellice à venir le lendemain assister à l'essai qu'il ferait d'une nouvelle charrue; mais tout cela fut d'un ton si léger, et entremêlé de tant de plaisanteries et de sarcasmes, que le bon ministre en secoua la tête, et prévit qu'il continuerait à être ce qu'il avait toujours été. Ce présage se réalisa; car lorsque Ellice arriva le lendemain pour voir la charrue à l'ouvrage, il apprit que des chasseurs ayant passé de grand matin devant la porte, Mogue était monté à cheval pour les suivre.

Dans les premiers jours de la semaine suivante, une assemblée des magistrats fut convoquée pour prendre en considération la situation

du comté, et délibérer sur la proposition de présenter au lord lieutenant une pétition pour le faire déclarer en état d'insurrection. Ellice apprit cette manœuvre par hasard, et se rendit à la salle d'assemblée pour faire des remontrances ; mais on lui en refusa l'entrée, attendu qu'il n'était pas magistrat. Il apprit ensuite que la plupart de ceux qui s'y trouvaient s'étaient fortement opposés au projet de faire déclarer le comté en état d'insurrection, et avaient refusé de concourir à cette mesure ; mais sir Phélim se replia, et n'en arriva pas moins à son but. Il peignit en traits de flammes l'incendie de ses deux meules de foin, et dit qu'il avait eu à résister à plusieurs centaines d'incendiaires qui avaient le projet de mettre également le feu à sa maison. Enfin il vint à bout de faire déclarer en état d'insurrection la baronnie dans laquelle il résidait.

Le bonheur de la vie dépend tellement du caprice et de la volonté des autres, qu'on ne doit pas être surpris du grand nombre de ceux qui sont malheureux. Ellice commença à se repentir d'avoir quitté un pays tranquille et paisible pour venir dans une contrée déchirée par mille petites

intrigues, et où l'intérêt personnel était la seule loi. Deux meules de foin brûlées pour éviter une saisie firent supporter un fardeau additionnel de plusieurs milliers de livres au canton dans lequel il demeurait, et il aurait été impossible de prévoir quelles seraient les conséquences de l'oppression d'une part et du mécontentement de l'autre. La cavalerie de sir Phélim parcourait le pays dans tous les sens, la nuit et le jour, et y entretenait un état de fermentation, en se mêlant de tout ce qui s'y passait, et en interdisant les plaisirs les plus innocens, sous prétexte d'empêcher les rassemblemens.

Le hasard rendit Ellice témoin d'une de ces scènes. Les habitans du village était rassemblés en assez grand nombre pour la veillée d'un mort *, occasion solennelle, mais qui ne peut réprimer le penchant des Irlandais à une gaîté bruyante. Une patrouille qui passait leur ordonna de se disperser; ils refusèrent d'obéir; quelques coups furent donnés et rendus, et Ellice, qui passait dans cet endroit en ce moment, vit les

* Je parlerai ci-après de ces veillées.

(*Note de l'Hermite.*)

cavaliers se retirer à quelques pas, coucher en joue les villageois sans armes, et faire feu. Un père de famille fut tué. Ellice aida à arrêter les meurtriers, et fit sa déposition contre eux. Les assises du comté ayant eu lieu huit jours avant l'ouverture de la cour des sessions, Ellice put paraître comme témoin contre les meurtriers avant d'être mis en jugement lui-même. Il parla avec autant d'impartialité que de vérité, convenant qu'il n'avait pas vu le commencement de l'affaire, et qu'il n'était arrivé qu'à l'instant où les coups de feu avaient été tirés. Mais quelle fut sa surprise quand il entendit sir Phélim Brady déclarer que son témoignage n'était pas digne de foi! On ne pouvait douter de la déclaration d'un magistrat; les paysans ne méritaient aucune croyance, et les accusés furent acquittés.

L'homme le plus vil et le plus misérable connaît la valeur d'une bonne réputation, et désire la conserver. A plus forte raison Ellice fut-il transporté d'indignation en s'entendant désigner dans une cour de justice comme un homme qui ne méritait pas d'être cru sur son serment. Il jura que cette calomnie ne resterait pas impunie,

et se promit de prendre tous les moyens possibles pour dévoiler les manœuvres coupables de ceux qui étaient les vrais perturbateurs de la tranquillité publique. Tandis qu'il attendait dans le vestibule du tribunal l'instant où sir Phélim en sortirait, pour lui demander quelle partie de sa conduite justifierait le coup qu'il venait de porter à son honneur, il rencontra son ami Boyton. Il lui fit part de l'insulte qu'il venait de recevoir, et de la résolution qu'il avait prise d'en demander satisfaction.

« Je suis fâché, répondit le ministre, qu'un étranger ait à se plaindre d'avoir été traité ainsi dans mon pays ; mais les Irlandais sont doués de qualités qui les rendent également habiles pour le bien et pour le mal, et justifient le proverbe qui dit que « lorsqu'ils sont bons, il n'existe pas d'hommes meilleurs, et quand ils sont mauvais, on n'en saurait trouver de pires. » Vous avez souffert une trop grande injure pour vous contenter d'une satisfaction personnelle. L'insulte a été publique, il faut que la réparation le soit aussi. La loi anglaise protége la justice en Irlande comme dans la Grande-Bretagne ; et parce que quelques magistrats sont corrompus, il ne faut

pas en conclure que tous les juges le soient. La cour du banc du roi vous est ouverte, c'est à elle que vous devez vous adresser. »

Ellice trouva cet avis fort sensé, et résolut de le suivre ; mais d'autres événemens attirèrent bientôt son attention. La cour des sessions s'ouvrit, et il fut obligé d'y comparaître comme accusé de s'être remis en possession de vive force des bestiaux qui avaient été mis en fourrière. Sir Phélim manœuvra de son mieux pour le faire condamner, et il aurait probablement réussi sans le zèle de son ami Boyton, qui, connaissant quelques magistrats intègres et indépendans, leur fit envisager l'affaire sous son véritable point de vue, et, grâce à leur influence, Ellice fut déchargé d'accusation.

Mogue le Boiteux vint lui faire ses félicitations ; mais Ellice avait reconnu que la plupart des embarras qu'il avait éprouvés, et notamment l'inimitié de sir Phélim, étaient le résultat de ses liaisons avec cet homme, et il avait résolu d'avoir avec lui moins d'intimité à l'avenir. D'ailleurs, bien loin de réformer sa conduite, Mogue faisait tous les jours de nouveaux traits d'extravagance qui lui valaient les applaudisse-

mens de ses compagnons de désordre, et qui le faisaient mépriser de tous les hommes sensés.

Mais ce qui acheva de rompre tout commerce entre eux, ce fut l'impudence avec laquelle il osa se présenter chez M. Boyton pour lui demander la main de son aimable fille; car il savait que l'économie soutenue du respectable ministre l'avait mis en état de faire quelques épargnes qu'il destinait pour la dot d'Hélène. Il ne reçut pour réponse qu'un refus bien prononcé; mais il n'en parut ni mortifié, ni déconcerté, en ayant déjà essuyé plusieurs, car il ne fallait rien moins que le pouvoir suprême du destin pour unir un Vulcain à une Vénus. Il est inutile de dire que cette circonstance augmenta l'éloignement qu'il avait déjà conçu pour Mogue le Boiteux, et comme le prix des choses augmente aux yeux des hommes en proportion du désir qu'ils ont de les posséder, et de la crainte qu'ils conçoivent de les perdre, il trouva plus d'attraits que jamais à Hélène, redoubla d'attentions pour elle, ne passa plus un jour sans la voir, et réussit peu à peu à lui faire partager un amour qu'il n'osait encore déclarer.

Cependant le mécontentement excité par les

taxes imposées sur la baronnie pour l'entretien de la force armée, semblait sur le point d'y produire cette insurrection à laquelle personne ne songeait, quand sir Phélim en avait fait proclamer l'existence. Des associations illégales se formaient, des attroupemens illicites se rassemblaient; tous ceux qui espéraient gagner quelque chose à l'anarchie travaillaient à l'amener, et déjà les dissentions politiques servaient de prétexte à des vengeances particulières.

Alarmé par ces apparences de tempête, Ellice se rendit un jour à la ville la plus voisine pour y acheter des armes à feu, et se procurer une autorisation pour les porter, car, dans un canton déclaré en insurrection, personne ne peut en conserver sans permission. Il lui fallut beaucoup de tems pour obtenir les signatures des magistrats, et la nuit était déjà avancée quand il se mit en chemin pour retourner chez lui. Sachant que les routes n'étaient pas très-sûres à une pareille heure, il chargea ses pistolets, afin d'être prêt à résister si quelqu'un l'attaquait. Il n'était plus qu'à quelques milles de chez lui quand il entendit un cri de détresse qui lui parut poussé par une femme, et un bruit de chevaux

qui s'avançaient au galop de son côté. Il fit arrêter son cheval, arma ses pistolets, et découvrit bientôt, à la faible clarté des étoiles, deux hommes à cheval, dont l'un avait une femme en croupe. Il leur cria de s'arrêter dès qu'ils furent à portée de l'entendre; on ne lui répondit que par un coup de pistolet, et la femme implora du secours à grands cris. Ce n'était pas le moment de délibérer, car les cavaliers continuaient à avancer, et Ellice tira ses deux coups de pistolet. Le premier fit tomber le cheval sur lequel la femme était en croupe, l'autre renversa le second cavalier.

Ellice mit pied à terre sur-le-champ, et ne songea d'abord qu'à donner du secours à la femme, qu'il trouva étourdie de sa chute. Quelle fut sa surprise en reconnaissant en elle Hélène Boyton! Elle n'était pas blessée, et il est permis de douter si elle fut plus charmée de sa délivrance que d'en être redevable à Ellice. L'ayant fait asseoir sur le bord du chemin, il voulut s'assurer de celui des deux brigands, qui faisait de vains efforts pour dégager une de ses jambes, placée sous le corps du cheval mort, et il reconnut Tom Kelly, le factotum de Mogue le

Boiteux. Son compagnon était mort, ayant reçu la balle dans le cœur, et c'était aussi un homme au service de Mogue. Il ne resta donc nul doute à Ellice ni à Hélène que ce ne fût lui qui l'eût fait enlever, tandis qu'elle revenait de rendre une visite charitable à une pauvre veuve qui demeurait à très-peu de distance de la maison de son père; mais ni prières, ni menaces, ni promesses ne purent arracher de Kelly le nom de celui qui les avait mis en œuvre, car ces hommes, à demi-sauvages, ont une fidélité sans égale, et ils souffriraient la mort plutôt que de s'exposer à être cités comme traîtres et délateurs. Kelly dit qu'il savait le sort qui l'attendait si on le livrait à la justice; mais qu'il le préférait à la honte de vivre déshonoré. Hélène elle-même intercéda pour lui, et, quand Ellice lui eut annoncé qu'il lui faisait grâce, il se jeta à ses genoux, prit le ciel à témoin qu'il perdrait la vie plutôt que de prendre part, à l'avenir, à quelque complot contre miss Boyton, et le pria de lui fournir l'occasion de prouver à M. Ellice qu'il savait être aussi reconnaissant que fidèle.

Il est inutile de peindre la joie dont fut pénétré le digne ministre quand sa fille chérie lui

fut rendue. Il la serra tendrement dans ses bras, tomba à genoux pour rendre grâce au ciel qui l'avait si visiblement protégée, et combla de bénédictions son libérateur. En ce moment d'enthousiasme, Ellice lui fit l'aveu de sa tendresse pour Hélène ; Boyton jeta les yeux sur sa fille, et voyant dans les siens que l'attachement était mutuel, il joignit leurs mains, et les unit quelques jours après par des nœuds indissolubles.

Il n'y avait guère qu'un mois qu'ils étaient époux quand, un soir qu'ils retournaient chez eux après avoir dîné chez M. Boyton, Ellice fut attaqué à l'improviste par deux scélérats, dont l'un le renversa d'un coup de bâton, et dont l'autre se disposait à lui briser le crâne, si Hélène ne se fût jetée sur lui avec courage et ne lui eût retenu le bras. Mais, pendant ce tems, le premier aurait exécuté son projet homicide, si un homme, armé d'un gros bâton ferré, n'eût sauté par-dessus une haie, et ne l'eût terrassé à son tour, ce qui détermina son compagnon à prendre la fuite.

Ces deux hommes étaient frères du misérable qu'Ellice avait tué le jour de l'enlèvement d'Hélène. Ils avaient juré de le sacrifier à leur ven-

geance, esprit malheureusement trop commun parmi les paysans irlandais. Ils n'avaient pas caché leur dessein à Tom Kelly, et c'était celui-ci qui venait de prouver sa reconnaissance à Ellice, en le sauvant des coups de ses assassins.

La blessure qu'avait reçue Ellice n'était pas dangereuse. Dès qu'il en fut guéri, il loua sa ferme, et augmentant le nombre des propriétaires qui quittent l'Irlande, il retourna en Angleterre, y emmena sa femme, et détermina son beau-père à les accompagner. Cette émigration est un malheur qui affligera l'Irlande, tant que le gouvernement anglais confiera les fonctions de la magistrature à des sir Phélim, et qu'il ne prendra pas des moyens plus efficaces pour assurer le respect dû aux lois.



— N° VI. —

DISSENTIONS RELIGIEUSES.

La religion catholique a toujours été celle de l'Irlande, et elle est encore aujourd'hui celle des six septièmes de ses habitans, en dépit des efforts que l'Angleterre a faits depuis trois siècles pour l'en extirper. On peut dire, sans exagération, qu'elle y a employé le fer et le feu, les persécutions physiques et morales, et toujours elle a échoué. Elle a fait à l'Irlande des promesses qu'elle n'a pas exécutées; elle a conclu avec elle des traités qu'elle a violés, celui de Limerick entre autres; elle a mainte et mainte fois confisqué les biens des catholiques; elle les a relégués dans les montagnes désertes et sauvages du Connaught; elle les a réduits à la condition des ilotes, en les déclarant incapables

d'occuper aucune place, et en les soumettant aux insultes et aux vexations; et cependant le catholicisme s'est maintenu dans cette île, et le petit nombre de protestans qui s'y trouvent, sont pour la plupart d'origine anglaise ou écossaise.

Le progrès des lumières ne permettant plus les persécutions ouvertes, on y a enfin renoncé; mais on n'a pas pour cela changé de système. On a déclaré les catholiques éligibles à différentes places, mais on a eu soin de ne pas les y nommer; on leur a laissé la liberté de leur culte, mais on a redoublé d'efforts pour en faire embrasser un autre à leurs enfans; on a permis aux protestans de les outrager, de les insulter par de ridicules processions; on les a excités ainsi à des insurrections partielles, et aussitôt la verge de fer a été levée sur eux. On punissait avec sévérité leurs moindres délits, et les attentats des protestans restaient impunis. Les loges d'orangistes se regardèrent comme le véritable gouvernement d'Irlande; il y a quelques années, elles firent insulter le vice-roi au spectacle, parce que son impartialité leur déplaisait; les

coupables furent arrêtés, mis en jugement et absous par un jury protestant. Les orangistes poussèrent même l'audace jusqu'à braver le parlement d'Angleterre, et l'un d'eux, sir Abraham Bradley King, mandé à la barre de la chambre des communes en 1823, refusa de répondre aux questions qui lui furent faites, et retourna en Irlande jouir des honneurs du triomphe.

Pendant le cours de mes voyages, je passai quelques jours chez un riche propriétaire du comté de Limerick, homme respectable d'ailleurs, mais orangiste, c'est-à-dire fougueux protestant, et qui ne parlait jamais des catholiques qu'avec toute la violence de l'animosité personnelle. Ce sont des scélérats hypocrites! s'écriait-il souvent; il ne faut rien leur accorder. Si nous leur permettons d'entrer par une fenêtre, ils nous mettront bientôt à la porte. » Il avait sans cesse à la bouche quelqu'une de ces anecdotes scandaleuses, si rebattues contre les prêtres et les moines, contes qu'il appelait *de bonnes histoires*, et quand il les avait racontées pour la centième fois, il se tenait les côtés

de rire. Je l'entendis un jour prétendre qu'on ne rétablirait la tranquillité en Irlande qu'en en bannissant tous les prêtres et tous les catholiques. « Savez-vous qu'il faudrait répandre bien du sang pour exécuter un tel projet? » lui dis-je. « Sans doute, me répondit-il en se frottant les mains ; mais il y a des maladies qui ne peuvent se guérir que par le secours de la saignée. » Ses sentimens à cet égard étaient universellement connus, car il ne prenait aucune précaution pour les cacher, et ce qui prouve l'esprit pacifique qui anime en général les catholiques, c'est que, quoique sa famille fût la seule protestante dans le canton qu'il habitait, jamais il ne reçut la moindre insulte.

L'instruction publique est encore fort négligée dans la plupart des villages d'Irlande. Quelques seigneurs protestans ont imaginé d'y établir des écoles; mais au lieu d'y enseigner les vertus morales et les vérités fondamentales du christianisme, également reconnues par les catholiques et les protestans, on ne s'y occupe qu'à faire des prosélytes au protestantisme, et ce qui devrait être un bienfait devient une source de

vexations. J'ai connu un de ces seigneurs qui exigeait que tous les enfans du village allassent chaque matin à l'école protestante qu'il avait établie ; il se faisait rendre compte de ceux qui y manquaient, et il en punissait leurs parens en faisant saisir leurs bestiaux ou leur récolte, ce qui lui était d'autant plus facile, que presque tous les paysans irlandais sont toujours plus ou moins en arrière sur le paiement de leurs loyers. L'avantage qui peut résulter de cette éducation forcée peut-il entrer en balance avec les maux que doivent occasioner l'indignation et l'animosité qu'un tel système inspire à toutes les familles ?

Les protestans affectent de mépriser le clergé catholique parce qu'il est pauvre, et que presque tous ses membres sortent des classes inférieures de la société. Le premier reproche ne peut être fait que par l'orgueil, et ne mérite pas de réponse ; et quant au second, quel est l'homme riche qui voudra destiner son fils à un état dans lequel tout ce qu'il peut espérer, c'est de devenir curé de village, et de passer sa vie à exercer des fonctions laborieuses et pénibles,

avec un salaire qui le met à peine à l'abri de l'indigence? Mais ce que le riche dédaigne, devient l'objet de l'ambition du pauvre, et le villageois qui a le moyen de donner quelque éducation à ses enfans, n'a pas de plus grand désir que d'en mettre un en état d'obtenir la prêtrise; et il fait beaucoup de sacrifices pour y réussir.

Les plus grands ennemis du catholicisme en Irlande, ceux qui ne cessent de déblatérer contre ses dogmes qu'ils ne connaissent pas, contre ses principes qu'ils dénaturent, contre ses cérémonies dont ils ne peuvent apprécier ni le but, ni l'esprit, ni l'origine; ceux qui ont toujours à la bouche de vieux sarcasmes, usés jusqu'à la corde, contre les prêtres et les moines, sont pourtant forcés de reconnaître les services que le clergé catholique a rendus et rend encore tous les jours au gouvernement anglais. Dans toutes les insurrections, on a vu les prêtres chercher à calmer l'effervescence populaire, recommander l'obéissance aux lois, prêcher la soumission aux autorités établies. Ce n'est pas en Irlande qu'il faut chercher à la tête des *guérillas* des curés et des capucins abandonnant l'encensoir pour se

charger du mousquet; les prêtres d'un Dieu de paix ne s'y chargent pas d'immoler des victimes humaines sur l'autel de Mars. Apaiser le caractère irritable de leurs concitoyens, leur apprendre la leçon difficile pour eux du pardon des injures, leur donner l'exemple de la patience et de la résignation, voilà leurs occupations journalières; et c'est bien le cas de dire : *Cedant arma togæ.*

Il arrive quelquefois qu'il se trouve dans le même village un curé catholique et un ministre protestant. C'est alors autel contre autel; chacun d'eux veille avec soin sur son troupeau, et prend garde que son rival n'enlève à son bercail quelqu'une de ses brebis. Cet esprit de rivalité inquiète n'est pas un mal, car il en résulte alors que tous deux en sont plus exacts à remplir leurs devoirs; mais ils vivent souvent en bonne intelligence, et j'en vis un trait curieux dans un des comtés du nord de la province d'Ulster. Cela se passa au commencement de mes voyages, c'est-à-dire il y a plus de quarante ans.

Un propriétaire ayant établi une manufacture de toile dans un petit village, cet endroit prit

peu à peu de l'accroissement, et il crut qu'il le rendrait encore plus florissant en y élevant une église protestante. Il la fit construire à ses frais, et il n'avait plus besoin que d'un ministre dont le salaire ne fût pas à sa charge. Le ministre fut accordé sans aucune difficulté; mais avant de prononcer sur le salaire, il fut décidé qu'on enverrait des commissaires sur les lieux pour vérifier à quel nombre se montait la congrégation protestante. Grand embarras, car il n'existait, dans tout le village, que trois protestans. Le ministre alla consulter son ami le curé, et celui-ci le tira d'affaire. Les commissaires avaient eu la maladresse d'annoncer le jour de leur arrivée, qu'ils avaient fixée à un dimanche, afin de pouvoir juger par leurs propres yeux du nombre des ouailles du ministre protestant. Le bon curé avertit ses paroissiens qu'il célébrerait la messe ce jour-là une heure plus tôt que de coutume, et leur dit que son ami le ministre désirant avoir un auditoire nombreux, il les invitait, pour cette fois, à se rendre ensuite à l'église protestante. Soit curiosité, soit soumission, les villageois obéirent; les commissaires furent surpris

de trouver une congrégation si respectable, et le salaire du ministre fut accordé sans difficulté. On m'assure pourtant que le nombre des protestans de ce village n'a pas augmenté depuis ce tems.

On peut en dire autant de toute l'Irlande; le sol n'en est pas favorable à l'apostasie; on prétend même que le nombre des protestans y a diminué depuis trente ans. Cependant on y maintient un ministre dans chaque paroisse, même dans celles où il n'existe pas un seul protestant. Qu'en résulte-t-il? qu'un grand nombre se dispensent d'y résider, et ils en ont plusieurs prétextes. Ici, l'église tombe en ruine; là, il n'y a pas de presbytère; ailleurs, ils ne trouvent personne à qui ils puissent donner les soins de leur ministère, raison si bonne qu'elle vaut seule toutes les autres; et leur exemple est souvent imité par des ministres dans les paroisses desquels on trouve une église, un presbytère et une congrégation protestante. Mais s'ils ont des principes un peu relâchés quant à l'obligation de la résidence, ils en ont de très-sévères relativement aux dîmes, qu'ils se font payer avec

une exactitude rigoureuse. Je regrette d'avoir à ajouter ici que, même au milieu de la famine de 1822, il s'en trouva quelques-uns qui exigèrent, de leurs paroissiens mourant de faim, la dîme sur les pommes de terre, et qui exercèrent des poursuites judiciaires pour se la faire payer.

Cette dîme est un des grands griefs des catholiques d'Irlande, c'est-à-dire des six septièmes des Irlandais. « Pourquoi, disent-ils, nous qui sommes obligés de salarier nos prêtres, nous chargez-vous encore de payer un clergé qui nous est inutile, et qui, dans beaucoup d'endroits, n'est même utile à personne? Pourquoi faut-il que, par orgueil, et uniquement pour nous faire sentir la suprématie de la religion anglicane, vous souteniez à nos dépens des églises désertes et des pasteurs sans troupeaux? Pourquoi souffrez-vous que ceux à qui nous payons cet injuste tribut, aillent dépenser ailleurs le fruit de nos sueurs, au lieu de le reverser, en restant parmi nous, dans la source qui l'a produit. » Mais c'est l'agneau qui demande au loup pourquoi il lui cherche querelle;

et quoique les mots : *plus de dîmes !* aient été le cri de rallîment dans toutes les insurrections qui ont eu lieu en Irlande, la loi du plus fort en a toujours assuré le paiement.

On propose en ce moment de faire payer le clergé catholique d'Irlande par le trésor public. Cette mesure serait bonne, car ce serait le moyen de l'attacher encore davantage au gouvernement, et de le rendre indépendant. Elle trouve pourtant des antagonistes. « Si vous salariez les prêtres catholiques, disent-ils, vous devez salarier aussi les ministres de toutes les sectes protestantes séparées de l'Eglise anglicane. » Or, ces sectes sont si multipliées en Angleterre, elles se subdivisent en tant de ramifications, leur nombre augmente tellement tous les jours, il en est dont les dogmes sont si ridicules, que cette proposition n'est pas soutenable. Mais la cause des catholiques d'Irlande n'est pas la même que celle de ces sectes qu'enfantent successivement l'orgueil et l'ignorance. Tout gouvernement doit soutien et protection à la religion dominante du pays, et tolérance à toutes les autres. En Angleterre, c'est la religion anglicane

qui domine, les autres ne sont que des exceptions à l'opinion générale; en Irlande, c'est le catholicisme qui est dominant, et le protestantisme n'y est que l'exception; car on doit regarder comme dominant dans un pays le culte qui y a le plus de partisans.

Le clergé protestant d'Irlande est le plus riche de l'univers; comparativement, celui d'Angleterre est pauvre. Cette richesse est pourtant fort inégalement répartie ; car tandis que l'état-major, c'est-à-dire les archevêques, les évêques, les doyens et les chapitres ont un revenu colossal, il s'y trouve une foule de ministres qui ont à peine le nécessaire. Pourquoi le gouvernement britannique ne ferait-il pas une répartition plus juste des richesses ecclésiastiques de l'Irlande? Pourquoi ne les emploierait-ils pas à salarier les deux cultes qui se partagent inégalement ce pays? J'entends déjà mille cris s'élever contre cette proposition! Toucher aux biens du clergé protestant! quel sacrilége! Ce respect religieux n'est pourtant qu'hypocrisie ; le vrai sacrilége serait de diminuer la masse des biens destinés à enrichir les cadets des grandes maisons d'An-

gleterre et les protégés qu'on veut favoriser. Mais d'où viennent les biens immenses du clergé protestant d'Irlande? Il faut trancher le mot, de la spoliation du clergé catholique. Or, si un gouvernement a été spoliateur, n'a-t-il pas droit de rendre à ceux qu'il a dépouillés une partie de ce qu'il leur a pris?

En résultat, il y a trois cents ans que les dissentions entre les catholiques et les protestans déchirent l'Irlande, et elles dureront jusqu'à ce que le gouvernement anglais ait mis les deux religions sur le niveau de la plus parfaite égalité. Il annonce depuis quelque tems une tendance à vouloir le faire; mais il est encore bien loin d'être arrivé au but, et s'il trompe les espérances qu'il a données, il s'expose à une explosion qui sera peut-être plus terrible que toutes celles qui ont précédé.



— N° VII. —

LE REBELLE.

Les associations illégales sont une des sources les plus fécondes des troubles et des maux de l'Irlande, parce qu'elles contribuent à y entretenir un esprit de parti, de division et de haine. Elles naissent dans le secret et l'obscurité, et ne se montrent que lorsqu'elles ont acquis une force redoutable. Les désordres qu'elles commettent alors appellent l'intervention de l'autorité publique; elle supprime l'association devenue dangereuse pour la tranquillité du pays; mais les Irlandais sont le peuple le plus ingénieux de l'univers à trouver des moyens pour éluder les lois, et à peine une association illégale a-t-elle été supprimée qu'il en reparaît une autre sous une nouvelle forme que la loi rendue contre la première ne peut atteindre. Les catholiques et les protes-

tans sont également coupables à cet égard, et si les associations des premiers ont été plus nombreuses, c'est parce qu'elles ont été plus fréquemment dissoutes par le gouvernement britannique, tandis qu'il tolérait et même favorisait celles des protestans. L'anecdote qui va suivre prouvera mieux que tout ce que je pourrais dire combien il est facile dans ce malheureux pays d'exalter les esprits et de produire une explosion à l'aide de la plus faible étincelle.

La ferme de Nichoré, dans le comté de Tipperary, était exploitée depuis bien des années par William O'Brien. Le propriétaire, la lui louant un prix raisonnable, O'Brien vivait dans l'aisance, pouvait exercer l'hospitalité, vertu favorite des Irlandais, et se trouvait en état de donner de l'éducation à ses enfans.

J'ai déjà dit que le premier désir de tout cultivateur d'Irlande qui se trouve dans cette situation, est de faire entrer un de ses fils dans l'Église. John O'Brien, fils aîné de William, fut donc destiné dès sa naissance à l'état ecclésiastique et reçut une éducation appropriée à sa destination. Il n'avait pas dix ans que ses parens le nommaient déjà *le petit prêtre*, et ayant un res-

pect anticipé pour les saintes fonctions qu'il devait remplir un jour, ils lui accordaient divers priviléges dont ne jouissaient pas ses frères ; il portait des souliers, tandis qu'ils n'avaient que des sabots ; et il étendait du beurre sur son pain, tandis qu'ils trempaient le leur dans le lait aigre qui l'avait produit. Il passa de l'école au collége, du collége au séminaire, où sa conduite fut exemplaire pendant les deux premières années. Ses parens nageaient dans la joie ; mais la consternation y succéda quand, pendant les vacances qui suivirent la troisième, John leur déclara qu'il ne voulait ni retourner au séminaire, ni prendre les ordres.

Le fait est que l'amour était cause de ce changement de résolution. Il avait sauvé la vie à la fille d'un riche fermier nommé Barker, dont le cheval, s'étant emporté, était prêt à se jeter avec elle dans un précipice, quand John l'avait saisi par la bride avec autant de sang froid que de présence d'esprit, et avait enlevé de la selle l'aimable Julie, plus morte que vive. M. Barker, reconnaissant de ce service, l'avait invité plusieurs fois à venir chez lui, et John n'avait pas tardé à reconnaître qu'il avait plus de voca-

tion pour le sacrement du mariage que pour celui de l'ordre.

Il existe parmi les paysans d'Irlande une idée superstitieuse qui leur fait croire que quiconque renonce à entrer dans la profession sacerdotale après y avoir été destiné par ses parens, devient l'objet du courroux du ciel, et n'éprouve que des revers dans tout le cours de sa vie. La consternation fut donc générale dans tous les environs quand on apprit que John refusait de continuer ses études pour recevoir la prêtrise. On le montrait au doigt comme un apostat; on évitait sa compagnie avec autant de soin que celle d'un pestiféré, et on le citait aux enfans comme un jeune homme abandonné du ciel, qu'ils ne devaient regarder que pour puiser une leçon dans le mauvais exemple qu'il donnait. Mais ni les avis des personnes charitables, ni le mépris des gens superstitieux, ni les menaces des fanatiques, ni les sollicitations de ses parens ne purent faire assez d'impression sur son esprit pour le déterminer à changer de résolution.

Au lieu de chercher à calmer l'effervescence des esprits, et à se les concilier par la douceur et des explications convenables, John O'Brien,

fier de ses connaissances supérieures, les irrita encore davantage par une conduite pleine de hauteur et de mépris; et les visites fréquentes qu'il rendait chez M. Barker achevèrent de les aliéner, car on ne soupçonnait pas le motif qui l'y conduisait; et M. Barker étant protestant, on supposait à John l'intention d'apostasier. Il n'y pensait pourtant pas; mais trouvant en Julie cette douce compassion que les femmes accordent presque toujours à l'infortune, ce n'était que près d'elle qu'il se sentait soulagé du poids dont l'accablaient les reproches et le mépris de toutes ses autres connaissances. On apprend facilement à aimer ceux dont on a pitié; et John étant jeune, bien fait, et ne manquant ni d'esprit ni d'adresse, trouva bientôt le chemin du cœur de Julie.

Avant que John pût aspirer à la main de celle qu'il aimait, il fallait qu'il eût un état. Ses parens étaient trop mécontens de l'avoir vu renoncer à celui qu'ils lui destinaient pour lui faciliter les moyens d'en embrasser un autre; mais tandis qu'il réfléchissait sur le parti qu'il pourrait prendre, une attaque d'apoplexie emporta subitement son père. Comme il n'avait pas eu le tems de

faire de testament, le bail de la ferme appartenait à John, comme fils aîné. Ce fut alors qu'il fut assailli de nouvelles sollicitations de la part de sa mère, de ses parens et des amis de sa famille, pour le déterminer à reprendre les études qui devaient le conduire à la prêtrise, ce qui aurait laissé à ses jeunes frères la ferme de Nichorée, mais John fut inébranlable; il se mit en possession de l'héritage que lui laissait son père; plaça ses frères en apprentissage chez différens marchands; et sa mère, ne pouvant être témoin de ce qu'elle appelait son endurcissement, se retira chez un de ses frères.

Cependant cet événement imprévu lui fit entrevoir la possibilité d'obtenir la main de miss Barker; mais avant de la demander, il voulut tâcher de détruire les mauvaises impressions qu'on avait prises sur son compte, et il y réussit. Quand on vit que, maintenant qu'il était son maître, il continuait à assister régulièrement à tous les offices de l'église catholique, on ne le soupçonna plus d'avoir un secret penchant pour le protestantisme, et sa conduite franche et généreuse contribua à dissiper les préjugés conçus contre lui. Il traitait fréquemment chez lui ses égaux,

et faisait à ses inférieurs des distributions de whiskey, moyens sûrs pour acquérir de la popularité en Irlande. Au lieu de parler de lui avec mépris, on le cita bientôt comme un modèle de libéralité, et si l'on se souvenait encore de la faute qu'il avait commise en renonçant à sa première vocation, on la regardait comme une erreur de jeunesse, et l'on était disposé à l'excuser parce qu'elle était irréparable.

A peu de distance de la ferme de Nichorée demeurait un particulier nommé Lerrett, qu'on désignait généralement sous le nom de *squireen*, c'est-à-dire le petit *esquire*. Les Irlandais ont l'imagination aussi fertile qu'heureuse pour ridiculiser par un sobriquet l'importance et la présomption ; et le diminutif *en*, ajouté au titre d'*esquire* ou *squire* est une ironie satirique pour faire sentir que celui qui se l'arroge n'a aucun droit de le porter, quoiqu'on n'ose le lui refuser. Le peuple donne ce nom de *squireen* à ceux qui, étant trop pauvres pour vivre dans l'oisiveté, sont trop riches pour vouloir travailler. L'émigration de la noblesse et des grands propriétaires d'Irlande fait qu'ils se regardent comme les premiers personnages du pays, et qu'ils se donnent

l'importance qui appartenait autrefois aux propriétaires du sol. Ce sont, pour la plupart, des gens qui ont fait une petite fortune au milieu des troubles, et qui sont devenus ainsi une espèce de noblesse bâtarde. Un grand nombre d'entre eux prennent à loyer les biens des propriétaires absens, et les subdivisent ensuite entre des paysans à un taux beaucoup plus cher que celui qu'ils paient eux-mêmes. Comme ils demeurent sur les lieux, ils ne sont pas exposés à faire de grandes pertes, car ils ont soin de se faire payer dès que l'échéance des loyers est arrivée ; et il en resulte que si le *squireen* devient insolvable, le pauvre paysan se trouve exposé à payer deux fois, le propriétaire exerçant contre eux son recours.

Tel était le rang qu'occupait Lerrett dans la société ; et comme il était protestant, il avait un privilége dont tout le monde ne jouissait pas, celui de pouvoir porter un fusil sans exciter les soupçons des magistrats. D'ailleurs, étant premier constable de la baronnie, et lieutenant d'un corps de milice, il n'avait de taxe à payer ni pour sa maison, ni pour ses armes à feu. Un air de réserve hautaine prouvait son importance,

et il ne descendait jamais jusqu'à la familiarité avec ses voisins.

O'Brien le rencontrait souvent chez M. Barker, et l'éducation qu'il avait reçue, jointe à son esprit naturel, humiliait fréquemment la suffisance du *squireen*, qui se trouvait complètement éclipsé. La table est comme l'amour, elle fait évanouir la distinction des rangs, et tandis que la bouteille circule, ce n'est ni la richesse, ni la noblesse qui brillent le plus aux yeux des convives. O'Brien n'ignorait pas quel était l'aimant qui attirait Lerrett chez Barker; et, connaissant la supériorité qu'il avait sur lui, il ne laissait échapper aucune occasion de faire ressortir la sottise et l'ignorance de son antagoniste. Une femme, sans expérience du monde, préférera toujours l'esprit à la richesse; l'amant qui peut faire l'éloge de ses yeux dans un couplet bien tourné, à celui qui cherche à l'éblouir par l'éclat de quelques bijoux : aussi Julie n'hésita-t-elle pas entre les deux soupirans, et ses yeux trahirent sans le savoir le secret de son cœur.

Lerrett aimait mieux son cheval qu'une maîtresse; mais sa vanité fut piquée, lorsqu'il s'a-

perçut qu'il avait un rival, lui qui regardait comme impossible que quelqu'un osât lui disputer un cœur. Outré qu'un insolent papiste ôsât le supplanter près de julie, il résolut de ne plus garder de mesures avec lui, et de saisir la première occasion pour l'insulter. Il ne fut pas longtems sans en trouver une. Un jour qu'il dînait chez M. Barker avec O'Brien, celui-ci le contrariant sur les circonstances d'un fait qu'il rapportait, il feignit d'entrer dans une grande colère, et le frappa avec violence. On sait que les Irlandais ne manquent pas de courage, et O'Brien lui rendit sur-le-champ le compliment avec usure. Cette querelle ouvrit les yeux de M. Barker; et, comme il favorisait les prétentions de Lerrett, il pria O'Brien de ne plus remettre les pieds chez lui, et défendit à sa fille de le revoir. L'absence est à l'amour ce que le vent est à la flamme : elle éteint une passion faible, et rend plus vive celle qui est déjà ardente. Une correspondance s'établit entre les deux amans, et la contrainte ajouta encore à leur tendresse mutuelle.

O'Brien ne pouvait douter que le seul motif qu'avait M. Barker pour lui préférer Lerrett, était

que celui-ci était plus riche que lui. S'il pouvait acquérir une fortune égale à celle de son rival, il était donc à croire que la balance pencherait en sa faveur. Sa ferme avait suffi pour faire vivre dans l'aisance son père et son aïeul, mais ils ne s'y étaient pas enrichis ; elle ne pouvait devenir pour lui une source de fortune, et surtout de fortune subite ; et il fallait recourir à d'autres moyens.

Il est difficile d'arriver à la richesse en Irlande, et la voie la plus sûre est d'obtenir quelque entreprise du grand jury. Après avoir bien réfléchi, O'Brien songea à une route des environs qui avait besoin de réparations, fit le calcul de ce qu'elles pourraient coûter, et présenta au grand jury un mémoire pour offrir de s'en charger à un prix qui était véritablement raisonnable. Pendant un mois il ne s'occupa qu'à calculer le profit qu'il en retirerait, et la manière la plus avantageuse de l'employer ensuite ; mais ce rêve agréable fut suivi d'un réveil fâcheux, en apprenant que Lerrett avait eu assez de crédit pour obtenir cette entreprise, même à un taux plus élevé que celui qu'il avait proposé.

Ce premier échec l'indisposa contre le gou-

vernement qu'il accusa d'injustice et de partialité, et le détermina à employer un moyen de faire fortune, beaucoup plus simple, mais infiniment plus dangereux, quoiqu'il soit très-commun en Irlande, c'était de distiller en fraude de l'eau-de-vie de grains. Il chercha un endroit retiré où il croyait être à l'abri de toute surprise, acheta des alambics, des grains, du charbon, tout ce qui était nécessaire pour cette opération illégale; mais, à l'instant où il allait allumer ses fourneaux pour la première fois, on l'avertit que Lerrett arrivait avec un détachement de milice et un officier de la douane; tout fut saisi, et il n'eut que le tems de se sauver pour éviter d'être arrêté.

Le second accident augmenta le mécontentement d'O'Brien; il donna mille malédictions aux lois anglaises, qui ne permettaient pas de faire usage des ressources du pays, contre les douaniers et les soldats, qui n'étaient que les vils satellites d'un injuste despotisme, et surtout contre son odieux rival, qui semblait se faire un malin plaisir de le contrarier dans tous ses projets, et dont il jura de se venger. Un troisième

revers, plus fâcheux que les deux autres, l'attendait pourtant encore.

Lerrett, qui ne désirait rien tant que de ruiner complètement son rival, savait que le bail de la ferme de Nichorée était sur le point d'expirer. O'Brien le savait aussi; mais cette ferme était dans sa famille de père en fils depuis près d'un siècle, il ne craignait pas que personne allât sur ses brisées, rien n'étant plus contraire aux mœurs et aux usages d'Irlande, et il ne s'était pas pressé d'en demander le renouvellement. Lerrett profita de cette négligence; il partit pour Londres, où demeurait le propriétaire, lui offrit un loyer plus avantageux que celui que payait O'Brien, et obtint le bail de la ferme.

Il serait difficile de décrire les transports de rage dont O'Brien fut saisi, quand il reçut la signification de ce bail, et sommation de remettre à Lerrett la ferme de Nichorée, à l'expiration de celui qui courait. Tout le sang de son rival n'aurait pas suffi pour assouvir sa soif de vengeance. Il avait vu échouer tous ses projets de fortune, et maintenant il allait se voir privé de ses moyens d'existence. Il fallait donc se frayer

un nouveau chemin à la fortune, n'importe comment, n'importe aux dépens de qui. Il connaissait les dispositions de ses concitoyens, leur caractère entreprenant et inquiet, le mécontentement qui régnait contre le gouvernement, et il résolut de les exciter à la rébellion. Il savait qu'il fallait des talens pour y réussir; mais il se flattait de les posséder.

Quelque tems avant cette époque, il avait fait connaissance avec un maître d'école qui s'était établi dans le voisinage de Nichorée. C'était un homme insinuant, rusé, artificieux, d'une morale plus que douteuse, et qui affichait un zèle outré pour le catholicisme. Il avait acquis l'habitude de la dissimulation dans l'étude d'un procureur de Dublin, d'où il s'était fait chasser pour ses méfaits, et il s'était regardé comme très-heureux d'obtenir dans un village la place qu'il occupait alors. Ce fut à cet homme, nommé Molloy, qu'O'Brien développa peu à peu tous ses plans, et l'enthousiasme avec lequel le maître d'école les adopta, lui en fit paraître l'exécution moins difficile, et le confirma dans sa résolution.

Le plus grand ouvrage que l'homme ait ja-

mais exécuté a commencé par un coup de marteau, et toutes les rébellions qui ont troublé la tranquillité du monde ont pris leur source dans le mécontentement individuel. O'Brien et Molloy réussirent à faire quelques prosélytes, et quand ils eurent mûri leur plan, ils rédigèrent une formule de serment et des règlemens pour l'association. Il s'agissait alors de se procurer des complices; et pour cela ils résolurent de se rendre, un dimanche soir, dans une maison dont le propriétaire vendait de l'eau-de-vie distillée en fraude : ce qui attirait toujours chez lui nombreuse compagnie, car les Irlandais aiment les liqueurs fortes, et ils les aiment doublement quand elles n'ont payé aucun droit au gouvernement.

O'Brien attendit le dimanche soir avec impatience et inquiétude. Ce jour arriva enfin, et dès que l'obscurité, amie des conspirateurs, commença à couvrir la terre, il prit le chemin du rendez-vous. Il y trouva Molloy, dont l'air de détermination intrépide ranima le courage à demi-abattu du jeune Catilina. O'Brien ne manquait pourtant ni de bravoure ni de confiance; mais il s'agissait de passer le Rubicon de la haute

trahison, et l'œil humain ne pouvait apercevoir sur l'autre rive aucun sentier qui offrît une sécurité parfaite. Cependant, de puissans motifs, agissant comme un levier, élevèrent l'esprit d'O'Brien au dessus de toutes les conséquences à craindre, car elles n'étaient que problématiques ; au lieu qu'il était certain que, dans quelques mois, il se trouverait sans asile, et obligé de laisser sa ferme à son plus cruel ennemi. D'ailleurs, quand même l'insurrection qu'il voulait organiser n'aurait pas tout le succès qu'il en attendait, elle pourrait du moins en imposer aux autorités locales, intimider Lerrett et le déterminer à renoncer à la ferme. Mais, d'après ce que Molloy lui disait de la disposition générale des esprits en Irlande, il se flattait que la révolte de la baronnie qu'il habitait serait une traînée de poudre qui occasionerait une explosion dans toute l'île. A force de se nourrir de ces idées absurdes, et espérant que sa démarche inconsidérée produirait de grands résultats, il mêla des motifs de politique à ceux d'intérêt personnel qui l'avaient d'abord fait agir, et condamnà comme contraires aux droits de son pays

des lois dont le tranchant l'avait blessé comme particulier.

Mais, comme le dit Johnson, « tous les hommes craignent l'instant où ils seront livrés à leurs réflexions, et ce n'est que par l'occupation qu'ils peuvent l'éloigner. » O'Brien n'était pas toujours occupé, et, par conséquent, il réfléchissait quelquefois. Son imagination lui peignait alors, sous les couleurs de la probabilité, tous les dangers du pas glissant qu'il allait faire; mais, en se rappelant les injustices qu'il avait éprouvées et le dénument dans lequel il allait se trouver, la colère et le désespoir lui rendaient toute sa résolution. Ce fut dans un de ces paroxysmes qu'il arriva au rendez-vous.

Cette maison était dans une situation qui la rendait parfaitement convenable pour recevoir un rassemblement illégal. Elle était isolée, placée à une distance considérable de toute habitation, entourée de rochers et de montagnes qui la dérobaient à tous les yeux, éloignée de toute grande route, de sorte que son existence ne pouvait être soupçonnée que par ceux qui la connaissaient. C'était là que se rassemblait toute

la jeunesse des villages des environs pour boire de l'ale, du whiskey, du punch et de l'eau-de-vie, qui avaient le mérite de n'avoir payé aucun droit au gouvernement.

On avait déjà vidé et rempli les pots plus d'une fois, quand O'Brien y arriva. On lui offrit sur-le-champ la place d'honneur, à côté du maître d'école, et l'on porta successivement leur santé. Une harpe est l'ancien emblême de l'Irlande, et ses enfans conservent encore le goût de la musique. O'Brien engagea plusieurs paysans à chanter, et aucun ne se fit prier, car le dernier des paysans chante en Irlande. On commença par des couplets bachiques et érotiques; mais à mesure que les têtes s'échauffèrent, les chants prirent un autre caractère, et l'on n'entendit plus que des airs patriotiques, des sons guerriers, des complaintes sur les malheurs de l'Irlande.

O'Brien, qui avait prévu que les choses en viendraient là, avait préparé deux chansons propres à exalter des têtes déjà échauffées; il en avait donné une au maître d'école, qui la chanta d'une voix forte, et en ayant soin d'appuyer sur les

passages qui devaient faire le plus d'impression. C'était une comparaison de l'état ancien de l'Irlande avec sa situation actuelle, de la liberté dont elle jouissait sous ses rois, avec la tyrannie qui l'opprimait sous le joug de l'Angleterre. Elle fut couverte d'applaudissemens ; chacun cita quelque nouveau grief contre le gouvernement ; d'autres chansons animèrent encore davantage les esprits, et enfin un cri général s'éleva pour prier O'Brien de chanter à son tour. Il ne se fit pas presser, et, après avoir chanté les patriotes qui avaient voulu secouer les chaînes dont l'Irlande était chargée, son dernier couplet demandait si ce glorieux exemple ne trouverait plus d'imitateurs, si les Irlandais consentiraient lâchement à rester toujours esclaves. Un tonnerre d'applaudissemens suivit cette chanson ; de grands cris *non ! non !* s'élevèrent de toutes parts, et Molloy, profitant de cette disposition des esprits, demanda le silence, et leur dit que s'ils avaient du courage, s'ils étaient animés par l'amour de la patrie, l'instant de la délivrer était arrivé. Une grande association, la plus redoutable qui eût jamais existé, venait de se

former pour secouer le joug de l'Angleterre ; plus de trois mille patriotes en faisaient déjà partie ; l'insurrection était sur le point d'éclater, et les noms de tous ceux qui prendraient part à cette glorieuse entreprise vivraient à jamais dans les fastes de l'Irlande.

O'Brien reprit alors la parole ; il leur lut le serment que devaient prêter ceux qui voulaient se joindre aux trois mille confédérés qui existaient déjà, suivant le calcul de Molloy, calcul qui n'avait rien de trop exagéré, puisqu'il n'y avait guère que trois zéros à en déduire, et il ne lui fut pas difficile d'amener à ses fins des hommes dont le cerveau était échauffé et dont les passions étaient excitées. Ce serment imposait à tous ceux qui le prêtaient un secret inviolable sur toutes les opérations passées et futures ; ce qu'on ne manque jamais d'exiger de tous ceux qui prennent part à une insurrection en Irlande, de sorte que les malheureux paysans, avant de savoir ce qu'on exigera d'eux, se trouvent liés par un serment qu'ils regardent comme aussi sacré que ceux qu'on prête devant une cour de justice, et qu'ils croient ne pouvoir violer sans compromettre leur salut éternel. C'est une déplorable

ignorance ; mais il a été impossible de les éclairer à cet égard jusqu'à présent, et, d'année en année, ils sont victimes des manœuvres des intrigans et des malveillans.

Avant de se séparer, il fut convenu qu'on se réunirait tous les soirs dans le même lieu, et le noyau de rébellion ainsi formé ne tarda pas à se grossir. Les promesses attiraient les uns, la crainte faisait venir les autres; celui-ci arrivait conduit par un patriotisme aveugle; celui-là, par un esprit de vengeance, un autre par l'espoir du pillage. La maison devint bientôt trop petite pour servir de rendez-vous, et le lieu du rassemblement fut fixé dans une petite vallée, à peu de distance, resserrée entre de hautes montagnes. De là partaient toutes les nuits des détachemens armés qui allaient lever des contributions dans tous les environs, et qui s'emparaient de vive force des armes et des munitions qui pouvaient se trouver dans les maisons de ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis. On en faisait ensuite un dépôt général dans une caverne située près de leur rendez-vous, et qui leur servait d'arsenal.

Cependant, au milieu de tous ces soins,

O'Brien n'oubliait pas Julie. Il parvint même à la voir, par l'entremise d'une servante qui facilitait leur correspondance épistolaire. C'était à minuit, sous une fenêtre donnant sur le jardin, que ces entrevues avaient lieu. Ce fut là qu'il apprit un jour que M. Barker avait positivement ordonné à sa fille de se disposer à épouser Lerrett, et que le jour du mariage était même déjà fixé. Il n'existait qu'un seul moyen pour prévenir leur séparation éternelle, et ce moyen fut adopté sur-le champ. Julie abandonna la maison paternelle pour suivre son amant, qui la conduisit dans celle qui avait servi de berceau à l'insurrection. Un prêtre, que des mécontentemens particuliers avaient uni aux conspirateurs, les unit sur-le-champ; et Julie se trouva mariée, sans trop savoir si elle devait s'en réjouir ou s'en affliger. Elle avait satisfait sa passion, mais oublié ses devoirs; obtenu un mari, mais perdu un père; renoncé à la richesse, et embrassé volontairement la pauvreté; enfin elle avait pour époux un homme contre lequel les lois qu'il avait outragées pouvaient sévir à chaque instant. Mais elle était épouse, et l'oubli de

tout ce qui pouvait tendre à diminuer l'affection conjugale était devenu un devoir pour elle.

O'Brien reconnut bientôt combien il était difficile de diriger vers un but commun des hommes que l'intérêt personnel et des motifs différens avaient réunis. L'un voulut intimider le propriétaire qui lui demandait le paiement de loyers arriérés; l'autre voulait punir le collecteur des dîmes de la dureté avec laquelle il les avait exigées après la récolte dernière; un troisième ne songeait qu'à tirer vengeance des insultes faites à sa religion par un orangiste. Au milieu de gens qui n'étaient animés que du désir de satisfaire leur animosité personnelle, et qui étaient trop ignorans pour comprendre le danger auquel ils s'exposaient en ne pensant qu'à leurs intérêts privés, il ne restait à O'Brien que bien peu d'espoir de réussir dans son grand projet; mais la retraite lui était devenue impossible; il avait bravé les lois; ces lois le poursuivaient; et ce n'était qu'en les bravant encore qu'il pouvait éviter d'en être atteint.

Une nuit que les insurgés étaient assemblés dans la petite vallée qui était leur rendez-vous

ordinaire, O'Brien fut surpris de ne pas voir le maître d'école, qui n'avait manqué jusqu'alors à aucune de leurs réunions. Molloy avait trahi ses compagnons; il les avait dénoncés aux autorités constituées; avait fait connaître le lieu de leur rassemblement, et ils virent en ce moment la force militaire descendre des montagnes qui les entouraient. Le désordre et la consternation s'emparèrent alors des conspirateurs; les uns prirent la fuite, les autres cherchèrent à se cacher; un petit nombre voulurent résister, mais ils virent bientôt quel avantage des troupes disciplinées ont toujours sur des rebelles, et quelques minutes suffirent pour les mettre en déroute.

O'Brien, à la tête des plus braves de ses compagnons, réussit à se réfugier dans la maison où était sa femme; ils y furent poursuivis, et résolurent de se défendre. Le commandant du détachement, voulant épargner leur vie, les somma de se rendre; ils s'y refusèrent, et l'ordre de faire feu fut donné. La malheureuse Julie, éveillée en sursaut, se leva à la hâte, courut à son mari, reçut une balle dans le cœur, et

tomba morte sur le plancher. O'Brien, au désespoir, se défendit en homme qui ne cherchait que la mort, et il ne tarda pas à la trouver; il tomba sur le corps inanimé de son épouse, de celle qu'il avait tant aimée, et dont il avait causé la perte.

Ainsi se termina cette rébellion avortée, mais la mort du chef ne rétablit pas la tranquillité dans la baronie. D'autres rassemblemens illégaux se formèrent; des déprédations nocturnes continuèrent à avoir lieu; des maisons furent brûlées; des assassinats furent commis; il fallut maintenir pendant un an une force-armée considérable dans les environs, et le peuple ne gagna aux excès dans lesquels il s'était laissé entraîner qu'une taxe additionnelle qu'il fut obligé de payer pour l'entretien des troupes nécessaires pour les réprimer.



— N° VIII. —

LA SORCIÈRE

DE SCOLLOUGH'S-GAP.

L'anecdote qui précède démontre avec quelle facilité un seul mécontent peut organiser une insurrection en Irlande ; celle qui va suivre prouvera que les femmes mêmes sont quelquefois des agens actifs dans les troubles qui ne cessent d'agiter ce pays.

Dans la fertile vallée, formée par les montagnes de Leinster, dans le comté de Wexford, demeurait, à l'époque où Bonaparte menaçait l'Angleterre d'une invasion, un homme issu d'une bonne et ancienne famille d'Irlande, fermier d'un domaine qui avait été la propriété de ses ancêtres, mais dont la confiscation avait été prononcée par suite de leur attachement à la

religion catholique. On ne peut voir de bon œil un autre posséder les biens dont on se dit qu'on serait le propriétaire légitime si la force n'avait triomphé de la justice. Aussi Alexandre Dickson ne regardait-il la dépossession de sa famille que comme un vol politique ; les lois qui l'avaient consacrée, comme un code promulgué par des brigands, et les monarques anglais qui avaient successivement régné sur l'Irdande, comme d'heureux usurpateurs.

Nourri dans de pareilles idées, et sachant qu'elles étaient partagées par un grand nombre de ses concitoyens, Alexandre Dickson comptait fermement sur l'exécution des promesses que faisaient à leurs prosélytes *les Irlandais unis*, nom que prenaient alors les rebelles. Il voyait déjà les Anglais chassés du pays qu'ils avaient si long-tems opprimé ; l'Irlande formant une république, et les biens confisqués sur les catholiques rendus enfin à leurs propriétaires légitimes. Il avait été le premier à se déclarer pour les insurgés dans le comté de Wexford ; il avait dévoué à leur cause tous ses moyens, et personne n'avait plus contribué que lui à en propager tous les principes, parce que personne n'a-

vait plus de facilité pour le faire. Il était veuf et avait huit enfans; six fils, tous parvenus à l'âge viril, pleins de courage, de zèle et d'enthousiasme, partageant toutes les opinions de leur père, et lui servant d'autant de canaux pour les disséminer; et deux filles âgées l'une de vingt et un ans, l'autre de dix-sept, élevées dans les mêmès principes que leur père, aspirant à voir arriver le moment où leur famille serait rétablie dans ses biens et dans ses honneurs.

Quoique unies par les mêmes sentimens, les deux sœurs différaient complètement l'une de l'autre au moral comme au physique. L'aînée, miss Magg Dickson, était un de ces phénomènes de la nature, qui en général étonnent plus qu'ils ne plaisent. Elle était d'une taille à laquelle peu de femmes arrivent jamais; mais tous ses membres étaient si bien proportionnés, qu'on ne pouvait regarder sa grandeur comme un défaut : ses traits étaient réguliers; mais, de même que son ame, ils avaient quelque chose de masculin. Ses yeux avaient plus d'éclat que de douceur; sa voix, forte et sonore, n'était pourtant pas sans agrément; et son imagination vive et ardente ne connaissait ni diffi-

cultés, ni obstacles, ni dangers. Sa sœur Amélie, qui était un peu au dessous de la taille ordinaire, avait des traits dont aucun, pris séparément, n'aurait frappé, mais dont l'ensemble était gracieux; ses grands yeux bleus respiraient une tendre mélancolie, et le son de sa voix semblait fait pour exprimer l'amour et l'affliction. Toutes deux faisaient des vœux pour le succès de la rébellion, car elles avaient été habituées à la regarder comme un acte de justice et de nécessité; mais Magg voyait avec transport arriver l'instant où le glaive allait rendre à sa famille et à sa patrie des droits usurpés par la violence, et comptait sur un triomphe assuré; tandis qu'Amélie, timide et craintive, entrevoyait la possibilité que la victoire, qui avait si long-tems favorisé les tyrans de l'Irlande, se déclarât encore pour eux. Elle se gardait bien d'exprimer ses craintes, de peur de refroidir l'ardeur de ceux qui se dévouaient à la cause de la patrie; mais elle n'osait engager personne à l'embrasser, de peur d'avoir à se reprocher sa perte. Magg, au contraire, communiquait son enthousiasme et sa confiance à tout ce qui l'approchait, et ne songeait qu'à enrôler de nou-

veaux soldats sous les drapeaux de la rébellion, employant tour à tour la voix de l'intérêt, celle de la vengeance et même les ressources de la coquetterie.

Parmi les prosélytes qu'elle avait faits, était un jeune homme nommé Fitzpatrick, issu d'une famille respectable, possédant une grande influence dans tout le comté, et ayant acquis des connaissances militaires sur le continent, où il avait passé plusieurs années au service de l'Autriche, circonstance qui rendait doublement désirable de l'attirer dans le parti des révoltés. Il ne s'était pas encore déclaré, quand il fit la connaissance de miss Dickson. Après quelques entrevues, ses manières franches et décidées, son ton presque militaire, son air de dignité imposante lui avaient plu, et il lui avait fait l'offre de sa main. Magg ne l'avait ni refusée ni acceptée; elle lui avait répondu que, dans la situation précaire et incertaine où se trouvait l'Irlande, elle ne pouvait songer au mariage; mais qu'elle ne prendrait jamais pour époux qu'un homme qui se serait distingué par ses efforts pour rendre la liberté à son pays. Fitzpatrick, étant catholique, avait déjà nécessairement dans le cœur

un levain de mécontentement; et, sans hésiter davantage, il se mit à organiser des compagnies d'Irlandais unis.

Son exemple décida la plupart de ceux qui chancelaient encore dans toute l'étendue du comté, et la maison de Dickson devint le rendez-vous où se tenaient les conciliabules des chefs de la rébellion sur le point d'éclater. Mais comme chacun d'eux avait des opinions différentes et des vues opposées, Magg, douée d'une pénétration supérieure à son sexe, vit le danger de laisser raisonner sur ce qui était déraisonnable en soi. Elle prit ce ton dictatorial, auquel obéissent toujours ceux qui sont encore dans le doute, et elle donna des ordres avec une fermeté qui n'éprouva pas de résistance. Sa force d'esprit et sa grandeur d'ame remplirent Fitzpatrick d'une nouvelle admiration. Il sentit que son génie était inférieur à celui d'une jeune fille, et quoique chef reconnu des conspirateurs du comté de Wexford, il se borna, dans le fait, à une situation secondaire, ne faisant rien sans avoir consulté sa maîtresse, qui donnait chaque jour de nouvelles preuves qu'elle était douée d'une intelligence peu commune.

Alexandre est le seul conquérant qui ait regretté que la victoire ne lui ait laissé rien à conquérir. Tous les autres, anciens et modernes, ont été moissonnés par la mort avant d'avoir accompli tous leurs projets. Miss Dickson, quoique environnée de milliers d'hommes qui lui obéissaient, désirait s'assurer encore un partisan. C'était le quatrième fils d'un gentilhomme campagnard des environs, nommé Williams, qui, ayant accordé à ses trois fils aînés toute l'affection dont il était susceptible, n'avait que de l'indifférence pour le plus jeune. Jamais il ne demandait Joseph quand il était absent; jamais il ne s'informait des causes de son absence; rarement il lui adressait la parole quand il le voyait, à moins que ce ne fût pour le brusquer, et il lui avait même refusé la permission d'aller servir en pays étranger comme ses trois frères. La maison paternelle n'offrant donc aucun agrément à Joseph, dont la mère était morte depuis long-tems, il en résultait qu'il partageait son tems entre la chasse, la pêche, la promenade et la lecture; mélancolique, mais sans impatience; malheureux, mais sans se plaindre.

Souffrant lui-même sous l'autorité arbitraire

d'un père injuste, Joseph avait appris à compatir aux souffrances des autres. Il voyait de ses propres yeux toutes celles dont les paysans étaient accablés; mais il n'avait jamais songé à recourir, pour les soulager, aux grands moyens qu'on se proposait d'employer alors, et il se contentait d'améliorer leur sort par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Il distribuait aux plus pauvres le gibier qu'il tuait à la chasse, et l'argent que son père lui accordait pour ses menus plaisirs, et donnait aux autres des conseils et des consolations. Aussi était-il devenu l'idole de tous les paysans des environs, et il ne passait jamais devant une chaumière sans qu'il en sortît mille bénédictions.

Pendant qu'il faisait une de ses excursions ordinaires sur le mont Leinster, il fut aperçu par miss Dickson, qui se promenait à cheval avec son père, deux de ses frères et Fitzpatrick. Magg n'ignorait pas que la galanterie naturelle à l'homme le porte à secourir une femme en danger, soit que le péril soit réel ou simulé, et qu'un service de cette nature fait souvent naître tout à coup une liaison plus intime que plusieurs années de connaissance. Jugeant donc l'occasion

trop favorable pour la laisser échapper, elle mit son cheval au grand galop, en le dirigeant vers la rampe de la montagne que Joseph finissait de gravir, laissa échapper la bride, sachant qu'il était assez docile pour s'arrêter au premier mot qu'elle prononcerait, et feignit d'être emportée par son coursier. Ce qu'elle avait prévu arriva ; Joseph accourut à son secours, saisit le cheval par la bride, aida miss Dickson à descendre, et chercha à dissiper une frayeur qu'elle n'éprouvait pas. M. Dickson et ses deux fils arrivèrent presque au même instant, firent leurs remerciemens à Joseph, et l'invitèrent avec tant de cordialité à venir dîner à la ferme de Fair-Prospect, qu'il lui fut impossible de s'y refuser.

Joseph y arriva en chasseur à l'heure du dîner, et offrit à miss Dickson le contenu de sa gibecière. Après lui avoir fait de nouveaux remerciemens pour l'aventure du matin, le dîner n'étant pas encore prêt, on proposa une promenade dans les prairies voisines, et Joseph eut l'honneur de donner le bras à la belle qu'il avait si galamment secourue. La femme, à ses autres attributs angéliques, joint la grâce séductrice de la conversation, et c'est un charme contre

lequel on oppose en vain toute la force et tout l'orgueil de l'intellect ; la voix d'une femme exerce sur le cœur de l'homme le même pouvoir que la ceinture de Vénus. Magg avait l'esprit cultivé, et son entretien charma tellement le jeune novice qui n'était nullement habitué à se voir l'objet des attentions et des prévenances du beau sexe, que, lorsqu'il s'agit de se mettre à table, il était décidément amoureux.

Le dîner ne fut pas très-long ; le punch au whiskey y succéda, boisson favorite des Irlandais ; et la soirée se passa à la grande satisfaction de Joseph, qui était assis près de miss Dickson, à peu de distance d'Amélie, dont il remarqua plusieurs fois les beaux yeux bleus fixés sur lui avec une expression pensive et mélancolique qui le toucha vivement. Elle parlait peu, mais tout ce qu'elle disait était toujours à propos. Elle avait une douceur enchanteresse, mais il lui manquait le brillant de sa sœur. Elle aurait pu faire une excellente femme, mais Magg en serait une qui serait universellement admirée. Et cependant il sentait qu'il aurait pu aimer Amélie s'il avait encore eu un cœur à lui donner.

Telles étaient les pensées qui flottaient dans

l'esprit de Joseph, tandis qu'il retournait chez son père. Il avait promis de faire le surlendemain une seconde visite à Fair-Prospect; mais que cet intervalle lui semblait long! de même que le héros d'Islande, ayant goûté des douceurs qui lui étaient inconnues jusqu'alors, il lui semblait que l'instant qui devait l'en faire jouir de nouveau n'arriverait jamais.

D'après son usage, il passa le jour suivant à la chasse; mais il ne fut pas redoutable au gibier; il ne pouvait songer qu'à miss Dickson, et ses distractions l'entraînèrent au delà des limites dans lesquelles il se renfermait ordinairement. Comme il approchait de Scollough's-Gap, étroit défilé qui sépare le comté de Wexford de celui de Carlow, il aperçut un de ces châteaux ruinés qui semblent autant de monumens du caractère belliqueux de nos ancêtres. La situation en était parfaitement choisie, car elle commandait le défilé; et le château, bâti sur un rocher presque inaccessible, pouvait aisément se défendre contre des ennemis nombreux. Le paysage qui l'entourait était de la plus grande beauté. Au nord était une longue chaîne de hautes montagnes qui se terminait à l'ouest; et, du côté du

levant et du midi, on voyait de magnifiques vallées arrosées par plusieurs ruisseaux, et dans lesquelles étaient dispersées les demeures orgueilleuses des riches et les humbles chaumières des pauvres. Du côté de l'est, la vue s'étendait jusqu'au canal de Saint-Georges, la vallée suivant une pente non interrompue pendant un espace de plus de quarante milles.

Joseph se souvint en ce moment qu'il avait entendu dire que les ruines de ce château étaient habitées par une sorcière dont l'art infernal causait des maladies aux hommes et aux bestiaux, afin de gagner quelque chose à leur guérison, qu'elle ne manquait jamais d'effectuer quand elle était convenablement payée. Joseph ne croyait pas un seul mot de ces contes, et supposait que cette femme était plus versée dans les fourberies de l'astuce que dans les secrets de la magie. Il n'hésita donc pas à continuer sa marche ; mais, comme il approchait des ruines, il fut alarmé en entendant la voix d'une femme qui poussait des cris perçans. Sa première idée fut que cette misérable sorcière assassinait ou maltraitait quelque jeune et innocente créature qu'elle avait attirée dans son repaire. Guidé par le bruit, il

courut rapidement pour lui porter du secours, et entra dans une chambre au rez-de-chaussée, qui était restée debout au milieu des ruines. Mais quelle fut sa surprise en voyant, non l'innocence, la jeunesse et la beauté menacées par une infernale sorcière, mais la sorcière elle-même à genoux devant un assassin qui lui appuyait un pistolet sur la poitrine. Dès que le brigand entendit quelqu'un, il se retourna, et, voyant un homme armé d'un fusil et d'un couteau de chasse, il tira sur lui son coup de pistolet. Joseph chancela de surprise et d'effroi; mais, ne se sentant pas blessé, il s'élança sur ce misérable, le terrassa d'un coup de crosse de fusil, et, lui ayant lié les mains, l'interrogea sur les causes de sa conduite. C'était un paysan des environs, qui avoua que son but était de forcer la sorcière à lui découvrir quelque trésor caché. Joseph lui dit qu'il lui faisait grâce; mais que s'il lui arrivait jamais de faire le moindre mal ou une seule menace à cette pauvre femme, il le dénoncerait aux magistrats comme ayant attenté à sa vie. Lui ayant ensuite rendu la liberté, il s'assit près de la sorcière pour lui faire quelques questions.

Bridjet Kinsellah, plus connu sous le nom de la sorcière de Scollough's-Gap, ne cherchait pas à cacher son pouvoir mystérieux, et se déclarait ouvertement comme capable de faire le bien et le mal. Il est certain qu'elle avait opéré des cures merveilleuses par le moyen de certaines herbes, soit qu'elle en connût la vertu, soit qu'elle fût aidée par l'imagination du malade, qui a souvent une puissante force curative. Quoi qu'il en soit, les succès qu'elle avait obtenus lui donnèrent la réputation d'avoir des rapports avec les esprits infernaux, ce qu'elle ne niait ni n'avouait jamais; et, de plusieurs milles à la ronde, on venait la consulter en lui apportant des présens; car elle ne prenait aucun paiement. Ses vêtemens ne différaient en rien de ceux des paysannes du pays. Elle portait une longue robe d'étoffe de laine, retroussée par derrière, et qui laissait voir des bas bleus et un jupon rouge piqué. Quand elle allait faire une visite à un malade, ce qui était assez rare, ou qu'elle sortait pendant la nuit pour cueillir des simples, sous certaines phases de la lune, elle se couvrait la tête d'un mouchoir de couleur qui lui servait aussi de cravate, en faisant passer les deux coins sous son

menton pour les nouer ensuite derrière son cou, et elle jetait sur ses épaules un petit manteau écarlate, attaché sur sa poitrine par une agrafe d'argent.

Au milieu des questions frivoles que Joseph adressait à la vieille pour se divertir, elle l'interrompit en prenant une attitude d'inspiration, et levant un bras en fixant sur lui ses yeux rouges et étincelans : « Joseph Williams, lui dit-elle d'une voix lente et solennelle, il ne faut qu'une brebis galeuse pour infecter tout un troupeau ; que deviendra donc la brebis saine si elle entre dans la bergerie où tout le troupeau est infecté ? Le moment approche où la soif des méchans ne pourra s'étancher qu'avec le sang, et si vous ne voulez pas boire dans leur coupe, fuyez vos nouvelles connaissances. On admire la beauté de la robe du serpent ; mais il faut redouter son astuce. Méfiez-vous de Magg Dickson. Mais je vous avertis en vain ; vôtre destin l'emporte ; vous courez de grands dangers, tandis que vous ne songez qu'au plaisir. »

Ce discours surprit Joseph ; il ne concevait pas comment Bridget connaissait si bien sa liaison récente avec la famille Dickson ; il lui de-

manda des explications; mais elle ne lui répondit que par un jargon mystique et incompréhensible. Il la quitta enfin; et, comme il n'était pas superstitieux, il attribua la découverte qu'elle avait faite au hasard, et ses prédictions au désir qu'elle avait de s'attribuer des connaissances surnaturelles.

Ce que lui avait dit la sorcière ne l'empêcha pas d'aller dîner le lendemain à la ferme de Fair-Prospect, où il reçut encore l'accueil le plus cordial et le plus flatteur. Miss Dickson eut pour lui des attentions marquées, et Amélie, quoique avec plus de retenue et de timidité, en fit autant que sa sœur. Une heure de promenade avant le dîner fournit à Magg l'occasion de faire valoir ses charmes et toutes les ressources de son esprit; et Joseph fut entièrement subjugué par l'influence de cette femme extraordinaire.

Le dîner se passa suivant l'usage; le whiskey y succéda. Joseph n'était pas accoutumé à boire, et sa tête commença à s'échauffer. La politique était alors presque le seul sujet de conversation en Irlande, et le vieux Dickson entama une dissertation sur l'état des affaires publiques, fit un tableau effrayant de la situation du pays, dé-

clama sur la dégradation à laquelle on avait réduit les catholiques, invectiva contre l'insolence des protestans, et peignit sous les plus vives couleurs les maux et les souffrances des pauvres paysans, trait qui fit le plus d'impression sur l'esprit de Joseph, parce qu'il en était lui-même témoin tous les jours. Miss Dickson fit avertir que le thé était prêt. La même conversation continua, et elle y prit part avec avantage. On servit du punch; Joseph parla avec chaleur en faveur de la liberté; et quand Magg lui demanda s'il voulait être un des *Irlandais unis*, il y répondit affirmativement et avec enthousiasme.

Ce ne fut que le lendemain matin que Joseph se rappela les avis de Bridget; et qu'il commença à réfléchir sur la conduite qu'il avait tenue la veille. La prudence lui dit qu'il s'était laissé entraîner trop loin; mais l'amour ne lui permettait pas de rétracter la promesse qu'il avait faite à l'héroïne qui l'avait enrôlé sous les bannières du républicanisme et de la rébellion. Il continua donc à se rendre tous les soirs chez Dickson, dont la maison était comme le quartier-général des insurgens du comté de Wexford, et où un comité d'insurrection s'occupait à organiser la révolte; et reçut enfin une commission

de capitaine dans les voltigeurs de Leinster, signée par le colonel Fitz-Patrick. Cette nouvelle place lui imposait de nouveaux devoirs dont il fallait s'acquitter dans le silence et le secret, pendant que la nature semble couvrir d'un voile sombre les projets de la trahison. On avait choisi, pour le lieu des rassemblemens nocturnes, le sommet du mont Leinster, et l'on n'aurait pu en trouver un plus favorable; car il se termine par un plateau de plusieurs milles carrés, dont on ne pouvait approcher sans être aperçu par ceux qui l'occupaient, et il était également à portée des rebelles du comté de Carlow et de ceux du comté de Wexford. C'était là que les paysans se réunissaient toutes les nuits pour apprendre l'exercice et la discipline militaire, sous les ordres du colonel Fitz-Patrick et de quelques autres individus qui avaient déjà porté les armes. Joseph prit peu à peu l'esprit de ses nouveaux compagnons, partagea leur enthousiasme, et attendit avec la même impatience le moment de la crise qui se préparait.

Une nuit, qu'il revenait de ce rendez-vous avec Fitz-Patrick et les fils de Dickson, ils furent surpris de voir paraître tout à coup devant eux la sorcière de Scollough's Gap.

« Jeunes insensés, leur dit-elle, vous êtes joyeux maintenant ; mais l'affliction ne tardera pas à vous atteindre. La *Benshee* * de Bantry a déjà chanté votre *keenaan* **, et le corbeau se prépare pour votre *birn* ***. Mais la faucille ne fait pas tomber tous les épis, et les *Sassanaghs* **** ne vous moissonneront pas tous. — Vous, Joseph Williams.....

» — Paix, sorcière infernale ! s'écria Fitz-Patrick, en prenant un pistolet à sa ceinture, ou j'envoie votre ame à son maître. Croyez-vous que des hommes qui ont entrepris de rendre la liberté à leur pays, se laissent intimider par le radotage d'une vieille femme ?

» — Fitz-Patrick d'Eldergrove, dit Bridjet d'un ton solennel, ce n'est pas pour toi que je me trouve sur cette montagne à une pareille heure de la nuit ; c'est pour les fils de Dickson, que je voulais avertir qu'ils courent à leur perte. »

Et à ces mots elle disparut dans l'obscurité en descendant rapidement la montagne, laissant

* Esprit du genre féminin, dont je parlerai plus tard.

** Chant funèbre.

*** Funérailles.

**** Les Anglais

les conspirateurs aussi étonnés de sa brusque retraite, qu'ils l'avaient été de son apparition. Fitz-Patrick la tourna en ridicule, en contrefaisant son ton prophétique; mais sa gaîté ne se communiqua pas à ses compagnons, qui continuèrent leur route en silence. En arrivant à Fair-Prospect, où un souper les attendait, ils racontèrent leur aventure. Amélie soupira; Magg éclata de rire, et employa, contre les prédictions de la sorcière, tous les raisonnemens par lesquels on peut combattre une croyance superstitieuse.

Les préparatifs de l'insurrection durèrent encore deux mois, et l'enthousiasme de Joseph monta au plus haut point. Son amour pour miss Dickson ne diminuait pas, quoiqu'il reconnût que les manières d'Amélie étaient plus convenables à son sexe, et qu'elle lui inspirât un tendre intérêt qu'il avait peine à s'expliquer. Fitz-Patrick voyait sans jalousie les soins assidus que Joseph Williams rendait à celle qui l'avait entraîné lui-même dans la rébellion, parce qu'il avait trop d'amour-propre pour croire qu'il dût craindre un rival.

Jamais conspirateur ne pense aux conséquences de la rébellion, sans quoi peu de personnes

s'embarqueraient sur cet océan d'anarchie, où il arrive si souvent qu'on ne trouve ni port, ni encrage. Intrépides, gais et déterminés, les jeunes rebelles du mont Leinster maudissaient les considérations de prudence qui retardaient l'explosion; car tous n'envisageaient alors que gloire et triomphe. Dans les premiers jours de mai, Magg, montée sur un palefroi blanc, se rendit à minuit au lieu du rendez-vous ordinaire, présenta aux cohortes républicaines leurs drapeaux, et, suivant l'exemple de quelques héroïnes de l'antiquité, prononça une harangue. Ce n'était pas un chef-d'œuvre oratoire, mais un tonnerre d'applaudissemens unanimes annonça l'intention des rebelles de défendre jusqu'à la mort les étendards qui venaient de leur être remis. Tous les chefs la reconduisirent chez elle, et y restèrent à souper. Pendant qu'ils étaient à s'entretenir de leurs prouesses futures, Bridget parut tout à coup au milieu d'eux, et resta immobile, les regardant tour à tour, ses yeux semblant la seule partie de son corps qui fût douée de mouvement.

« Femme insensée, lui dit Magg, quel motif vous amène ici, à une pareille heure?

» — Il n'est jamais trop tard, répondit Brid-

get, pour avertir le brave du danger qu'il court, et je viens.....

» — Le brave ne connaît pas le danger, s'écria Magg; retourne dans ton antre, trompe l'ignorance et la crédulité, mais ne compte pas nous en imposer. » Et, appelant un domestique, elle lui donna ordre de la chasser de la maison.

Chacun applaudit à la conduite de Magg, dont le principal motif pour parler et agir ainsi, avait été la crainte que les prédictions de la vieille sybille ne portassent le découragement dans quelques esprits. On but encore quelques verres de punch, après quoi on se sépara, et chacun reprit le chemin de chez soi. On venait de proclamer la loi martiale dans le comté, et des patrouilles d'infanterie parcouraient de tems en tems les routes. Craignant d'en rencontrer quelqu'une, Joseph retourna chez lui à travers champs. Quand on éprouve quelques alarmes, on fait attention à tout. La rougeur inusitée des nuages frappa les yeux de Joseph; on aurait dit qu'il allait en tomber une pluie de sang. Il faisait un rapprochement entre ce phénomène et la rébellion qui allait éclater, quand une femme se présenta devant lui; c'était Bridget.

« Joseph Williams, lui dit-elle, en allongeant un doigt vers lui, ne retournez pas chez vous cette nuit. »

Joseph la repoussa sans lui répondre, et continua son chemin sans réfléchir un instant sur cet avis. Il eut pourtant le tems de se repentir de ne pas l'avoir suivi; car, en arrivant chez lui, il y trouva une escouade de soldats dont le chef était porteur d'un mandat d'arrêt décerné contre lui comme prévenu de crime de haute trahison. On l'emmena à Enniscorthy, où il eut pour prison le château situé à l'extrémité de Market-Street. Il y retrouva plusieurs de ses compagnons, fut traduit avec eux devant un conseil de guerre, et tous éprouvèrent combien l'action des loïs est douce quand elles sont administrées par des juges militaires. Ils furent tous condamnés à être fusillés.

Une heure restait à peine à s'écouler jusqu'au moment fixé pour leur exécution, quand les portes de leur prison furent forcées; ils furent remis en liberté au milieu des acclamations tumultueuses, et le premier objet qui s'offrit aux regards de Joseph quand il sortit de prison, fut Magg Dickson, montée sur son palefroi blanc: L'insurrection avait éclaté dès le lendemain de

son arrestation, et avait été générale dans les comtés de Wexford et de Carlow. L'impétuosité des rebelles avait repoussé de toutes parts les troupes régulières, et ils s'étaient emparés d'Enniscorthy, après une courte résistance. Magg avait suivi les rebelles, ou, pour mieux dire, les avait conduits. Quelques soldats, surpris dans la ville, furent massacrés sous ses yeux; et, bien loin de détourner la tête à ce spectacle horrible, elle avait l'air d'en jouir. Une conduite si repoussante dans une femme ne rehaussa pas ses charmes dans l'imagination de Joseph, qui ne put s'empêcher de penser qu'Amélie consultait mieux ce qui était dû à son sexe, et il ne put excuser la soif de vengeance dont elle semblait altérée, qu'en l'attribuant à la perte qu'elle venait de faire de deux de ses frères qui avaient été tués à l'attaque de la ville.

Joseph commença alors sa carrière militaire, et suivit Fitz-Patrick aux trois Rochers, près de Wexford, où les rebelles eurent encore l'avantage sur un détachement de troupes de ligne; mais après cette victoire, la division s'introduisit parmi les chefs, l'insubordination se déclara parmi les soldats, et l'armée se débanda. Fitz-Patrick retourna chez lui, et Joseph

Williams suivit Magg à Castle-Dickson, château jadis confisqué sur les ancêtres de M. Dickson, et dont il s'était remis en possession sans cérémonie, comme en étant le propriétaire légitime.

Les troupes royales ayant évacué les deux comtés, on ne songea d'abord qu'à se réjouir, et une quinzaine de jours se passèrent dans les fêtes et dans la joie ; mais bientôt la trompette de la guerre sonna de nouveau, les rebelles reprirent les armes, et un combat sérieux eut lieu à Castle-Comer. Cette affaire anéantit toutes les espérances des révoltés, qui furent mis en déroute complète, et coûta la vie aux quatre derniers fils de M. Dickson.

Joseph parvint à s'échapper et à regagner ses montagnes, mais il se trouva exposé à de nouveaux dangers. L'insurrection était étouffée, mais les lois outragées demandaient des victimes ; la tête de tous les chefs était mise à prix ; il n'osait donc se montrer, passait la journée dans les bois et sur les montagnes, et entrait le soir avec précaution dans quelque chaumière pour s'y procurer de la nourriture. Une nuit il rencontra la sorcière de Scollough's-Gap ; elle l'emmena dans le château ruiné qu'elle habitait,

et l'y cacha dans un caveau souterrain, où il passa plusieurs mois.

Un matin que Bridget était avec lui dans son caveau, il entendit marcher dans la pièce qui était au dessus. La sorcière le quitta sur-le-champ; mais sachant d'avance quelle était cette visite, elle ne pensa pas à refermer la trappe, et il reconnut une voix de femme qui prononça son nom avec l'accent de la plus tendre compassion. Il ne put entendre le reste de la conversation, qui ne dura que quelques instans; mais Bridget étant venue le retrouver pour lui apporter à déjeuner, il lui demanda qui était la personne qui venait de sortir.

« — Votre épouse future, lui répondit la sorcière.

» — Mon épouse future! répéta Joseph, avec étonnement.

» — Sans doute, continua Bridget; celle qui a fourni à tous vos besoins depuis quatre mois que vous êtes ici. Où croyez-vous donc que j'ai pris la crême, le beurre, les œufs, les fruits et la volaille que je vous donne tous les jours? C'est elle qui les apporte elle-même tous les matins, et elle n'aurait pas plus d'inquiétude pour vous, si vous étiez déjà son mari.

» — Et qui est cette femme compatissante? s'écria Joseph.

» — Amélie Dickson. »

L'amour que Joseph avait conçu pour Magg s'était dissipé depuis long-tems, ou, pour mieux dire, le siége en avait toujours existé dans sa tête plutôt que dans son cœur. Il sentit renaître le tendre intérêt qu'Amélie lui avait inspiré; la reconnaissance y ajouta quelque chose de plus vif, et il se promit, s'il échappait aux dangers dont il était encore menacé, de lui consacrer toute sa vie. Elle avait alors elle-même besoin de protecteur, car tous ses frères avaient péri les armes à la main; son père, sa sœur et Fitz-Patrick s'étaient enfuis en France, et elle était restée seule à la ferme de Fair-Prospect.

Cependant la condamnation et l'exécution de quelques-uns des chefs des rebelles ayant paru suffisante pour servir d'exemple, et nulle trace de révolte n'existant plus, une amnistie générale fut proclamée, et Joseph retourna chez son père, qui le revit avec des transports de joie, et des démonstrations de tendresse qui l'étonnèrent d'autant plus, qu'il n'en avait jamais été l'objet. Mais la guerre avait aussi ravi à M. Williams ses trois fils aînés, qui avaient péri en

Egypte le même jour dans un combat contre l'armée française.

Ce fut trois ans après cet événement que mes voyages me conduisirent dans le comté de Wexford, où le hasard me fit faire la connaissance de Joseph Williams, dont le père était mort depuis un an. Il avait épousé Amélie, qui l'avait déjà rendu père de deux enfans. Le vieux Dickson, profitant de l'amnistie, était revenu en Irlande, demeurait avec son gendre; et, s'il faisait encore des vœux pour une insurrection, il était devenu assez sage pour les renfermer dans son cœur. Fitz-Patrick avait épousé Magg, et avait pris du service dans l'armée française.

J'étais curieux de voir la sorcière de Scollough's-Gap qui, malgré les instances de Joseph et d'Amélie, avait persisté à rester dans son château ruiné, où ils avaient soin qu'elle ne manquât de rien. Nous prîmes jour pour aller lui rendre visite. Une tempête effrayante gronda sur les montagnes; mais la matinée étant belle, nous n'en exécutâmes pas moins notre projet. Hélas! la pauvre femme n'existait plus. L'ouragan ou le tonnerre avait renversé la partie du bâtiment qui subsistait encore, et elle avait été écrasée sous les ruines.

Les paysans n'osent pas encore s'approcher de Scollough's-Gap, pendant les ténèbres, et ils prétendent que toutes les nuits on voit l'ombre de la sorcière sur les ruines, faisant des gestes effrayans qui semblent menacer quiconque oserait empiéter sur ses domaines.



— N° IX. —

LA CONTREBANDE.

On se plaint depuis bien long-tems de ce que les lois sont méprisées en Irlande; c'est une vérité dont il n'est pas permis de douter, et dont j'ai eu beaucoup d'occasions de me convaincre pendant le cours de mes voyages. Mais faut-il en accuser le caractère irlandais? je ne le crois pas. Il me semble plus juste d'en rejeter la faute sur le système de gouvernement suivi dans ce pays depuis qu'il appartient à l'Angleterre. Pour que les lois soient respectées, il faut qu'elles soient justes et bien administrées; or, elles n'ont jamais eu ce double caractère en Irlande. Cette île a été traitée par l'Angleterre, je ne dirai pas comme une colonie, mais comme un pays conquis, et peut-être même faudrait-il dire comme un pays ennemi. Elle y a mis littéralement en

partique l'axiôme *et reges eos in virgâ ferreâ ;* et plus les lois sont dures, moins on est disposé à se courber sous leur joug.

Il est des maladies qui se transmettent avec le sang du père aux enfans. Il en est de même des opinions ; elles sont héréditaires, et il faut bien des générations pour extirper celles qui se sont une fois profondément enracinées dans les esprits. Quoique l'Angleterre, au moment où j'écris, montre des dispositions à gouverner l'Irlande d'une manière plus équitable et plus impartiale, on n'y oubliera pas facilement le système d'oppression qu'elle y a suivi si long-tems et avec tant de constance. On lui reprochera encore bien des années l'injustice des confiscations qui ont fait changer de main aux trois quarts des propriétés territoriales du pays ; l'esprit d'intolérance qui a fait chasser les catholiques comme des bêtes sauvages dans les montagnes incultes du Connaught ; les prohibitions et les restrictions qui ont détruit le commerce et paralysé l'industrie ; enfin l'avilissement auquel on a réduit les habitans originaires du pays.

Un des plus célèbres magistrats qui aient jamais été envoyés d'Angleterre en Irlande, a dit

avec raison qu'il y existait deux codes de lois, l'un pour le riche, l'autre pour le pauvre; en d'autres termes, l'un pour le protestant, l'autre pour le catholique; car tous les pauvres sont catholiques sans exception, et la plupart des riches sont protestans. Le riche s'élève au dessus des lois et les foule aux pieds avec impunité; le pauvre, ne pouvant y atteindre, les regarde comme des instrumens d'oppression, et cherche à les éluder. Malheur au pauvre qui a une difficulté avec un riche voisin, car il ne peut espérer de trouver une protection dans les lois; il le sait si bien qu'il n'essaie pas même d'y avoir recours; il ne songe qu'à se rendre justice lui-même, et, s'il n'y peut réussir, à se venger du tort qui lui a été fait.

La violation d'une loi mène à l'oubli de toutes les autres, et il n'est pas étonnant que le paysan, qui sait qu'il ne peut obtenir justice, perde lui-même de vue les principes naturels de l'équité. Quand il voit l'homme puissant ou protégé se permettre impunément des actes arbitraires contre les personnes et les propriétés, comment s'abstiendrait-il d'une foule de petites déprédations qui ne lui semblent que des représailles?

J'en citerai un exemple, parce qu'il me paraît assez plaisant.

La culture des navets était encore presque inconnue dans l'ouest de l'Irlande il y a vingt ans, et cependant ce légume était très-recherché par les paysans, parce qu'il offrait pour leur table le mets le plus friand qu'ils connussent, et qu'ils nommaient *colquit*. Ce n'était pourtant qu'un mélange de pommes de terre et de navets cuits dans l'eau et écrasés ensemble de manière à former une purée. Rien ne les arrêtait pour se procurer cette friandise, et il était rare qu'une planche de navets dans un enclos fut récoltée en entier par celui qui les avait ensemencés. Un propriétaire qui en avait semé une pièce de terre assez considérable en plein champ, imagina, quand ils approchèrent de la maturité, de les faire garder nuit et jour par des paysans qu'il payait, et qui se relevaient. Tout alla bien pendant quelque tems, pas un navet ne disparut de son champ; il s'applaudit de la précaution qu'il avait prise, et comme il n'avait pas lu Juvénal, le *quis custodiet ipsos custodes* ne se présenta pas à son imagination. Un beau matin pourtant, à l'instant même où il pensait à en faire la récolte, on vint

l'avertir que la besogne était faite, et qu'il ne lui restait pas un navet. Cinq cents personnes étaient arrivées, la nuit précédente, de tous les environs, armées de pioches, de bêches et de pelles, avec des charriots, des brouettes, des paniers; et, avant le lever du soleil, la récolte de navets de plus d'un acre de terre * avait été enlevée. Il ne peut douter que ses gardiens n'eussent été complices de ce vol, il en eut même la preuve, et cependant il n'osa entreprendre de les faire punir; il savait qu'ils étaient protégés par le juge de paix, auquel il aurait été obligé de s'adresser; on aurait trouvé des moyens pour leur assurer l'impunité, et il n'aurait gagné à une poursuite judiciaire que la nécessité d'en payer les frais.

Lorsque le paysan irlandais agit en contravention aux lois, il ne faut pas croire qu'il pêche par ignorance; il les connaît fort bien, mais sachant par expérience que leur protection ne s'étend pas sur lui, les regardant comme n'étant faites que contre lui, il les enfreint sans scrupule, après avoir calculé le danger et le profit, les chances de la découverte et de la réussite, et les moyens

* Environ quatre arpens, mesure de Paris.

de les éluder, qu'il sait découvrir et employer avec beaucoup d'adresse.

Mais parmi toutes les lois, il n'en est aucune qui soit plus volontiers et plus fréquemment enfreinte que celles sur les douanes, et quoique la contrebande ne soit pas rare en Angleterre, elle trouve sur presque toutes les côtes de l'Irlande, mais principalement sur celles de l'ouest, des secours qu'elle ne pourrait espérer sur presque aucun point de celles de la Grande-Bretagne.

Je me rappelle qu'il y a quelques années, un bâtiment contrebandier parut à la hauteur de Sline Head, comté de Golloway, et passa plusieurs jours à courir des bordées entre ce point et Achill, désirant débarquer sa cargaison sur ces côtes, parce qu'il ne s'y trouvait pas alors de gardes marines, et n'attendant qu'un signal de terre pour y envoyer ses barques. Le signal n'eut pas lieu, parce que l'inspecteur des douanes ayant été averti, envoya un fort détachement de soldats pour saisir les marchandises si l'on entreprenait de les débarquer; mais tant que le navire fut en vue, ce qui dura sept à huit jours, un rassemblement de deux à trois cents hommes resta constamment sur les côtes pour

aider le débarquement, s'il se trouvait un moment favorable pour l'effectuer; et ce qui prouvait le concert général des habitans, c'est que ces hommes étaient relevés aussi régulièrement que des sentinelles, d'autres venant prendre leur place à une heure convenue, et se trouvant ensuite remplacés à leur tour. Tout cela se passait en vue des soldats envoyés pour saisir la contrebande et des commis des douanes; ils savaient quel était l'objet de ce rassemblement, mais ils ne pouvaient y mettre obstacle, puisque ceux qui le composaient ne commettaient aucune infraction aux lois, et se conduisaient paisiblement. Enfin le bâtiment disparut en se dirigeant vers le sud; mais dès qu'on l'eût perdu de vue, il changea de course, remonta au nord, passa devant les îles d'Innis, s'approcha des Killeries, fit ses signaux, et, dans le cours d'une nuit, toute sa cargaison fut débarquée, et mise en sûreté dans les montagnes.

Dès que les marchandises de contrebande sont arrivées sur le rivage, elles sont déposées provisoirement dans des magasins souterrains, d'où on les transporte ensuite dans l'intérieur à mesure qu'on en trouve le débit, et quand on peut

le faire sans danger. Ces caveaux sont construits avec tant de soin, qu'il est sans exemple qu'on en ait jamais découvert un seul, à moins que la trahison d'un complice n'en eût appris aux officiers des douanes la situation précise, chose infiniment rare, car la délation est en horreur dans toute l'Irlande. Ils sont en forme d'entonnoir renversé, ou de cône tronqué, et garnis tout autour intérieurement de planches épaisses. L'ouverture supérieure se ferme par une trappe, et n'est que de largeur suffisante pour y faire entrer une balle de tabac ou un tonneau d'eau-de-vie. Cette trappe est à deux ou trois pieds sous terre, et, quand elle est fermée, on la couvre d'abord de grosses pierres, ensuite d'un lit de sable, et enfin d'une couche de terre bien battue, parfaitement semblable à celle qui se trouve à côté, de sorte que, quand même on aurait quelque soupçon, les coups qu'on pourrait frapper sur le terrain ne rendraient pas un son creux. C'est ainsi qu'en quelques heures de la nuit une cargaison considérable est mise à l'abri des yeux de lynx des douaniers.

Ce ne sont pas seulement les paysans qui s'occupent de la contrebande, et qui en font, pour

ainsi dire, métier. C'est un mal si généralement répandu sur toutes nos côtes, que je pourrais citer des membres du clergé catholique et protestant qui la favorisent, et qui suppléent ainsi au revenu trop exigu qui leur est attribué. Un grand nombre de gentilshommes campagnards s'enrichissent à ce trafic illicite, et j'ai été témoin d'un tour assez plaisant que joua l'un d'eux aux officiers des douanes. Il était seigneur d'un village dont le territoire formait une lisière étendue le long de la mer, et il était notoire que la contrebande s'y faisait presque journellement. L'inspecteur des douanes lui ayant enfin fait des plaintes, il lui dit que s'il voulait venir chez lui avec ses principaux officiers dans le cours de la soirée, il les rendrait témoins de ses efforts pour réprimer cet esprit de contravention. Ils y consentirent, et arrivèrent, un peu avant la fin du jour, à son château, qui était situé à quelques milles de la mer. Il les fit entrer, leur offrit du punch, fait avec de l'eau-de-vie de contrebande, et leur dit qu'il avait donné ordre à tous les paysans de se réunir sur la pelouse qui était devant sa porte dès qu'ils auraient terminé leurs travaux de la journée. En effet, au bout d'une

heure on vint les avertir que les paysans étaient arrivés, et le seigneur, se transportant au milieu d'eux, suivi du cortége des officiers douaniers, leur débita une longue et belle harangue sur le crime dont se rendaient coupables ceux qui favorisaient directement ou indirectement un trafic condamné par les lois; leur représenta les dangers auxquels ils s'exposaient, menaça de priver de leurs terres et de leurs chaumières ceux qui s'en rendraient coupables; en un mot, montra un zèle qui enchanta les douaniers; mais ils ne savaient pas que, pendant qu'ils s'amusaient à écouter ce beau discours, qui avait du moins pour eux le charme de la nouveauté, les fils et les frères de ceux que le seigneur haranguait avec tant de force s'occupaient activement, et par ses ordres, à décharger un bâtiment contrebandier qui était à la côte.

Je ne demande pas qu'on regarde cette manœuvre comme honorable, mais personne ne peut disconvenir qu'elle ne soit adroite; et, dans le fait, l'adresse est un des traits caractéristiques des Irlandais, et, quoiqu'elle ne leur réussisse pas toujours, ils ne se lassent pas d'y

avoir recours. Un employé des douanes avait appris qu'il se trouvait des marchandises de contrebande dans une cabane qu'on lui indiqua. Faites sentir au chien les traces du lièvre, et il en suivra bientôt la piste : l'officier ne perdit pas un instant, se transporta dans la chaumière, visita la première chambre, et n'y trouva rien ; il demanda à entrer dans la seconde. « Votre honneur ne voudrait pas y entrer, dit le paysan, ma pauvre femme est accouchée ce matin. — N'importe, répondit l'officier ; je suis père de famille, et il n'y a rien au monde que j'aime autant que les enfans. » Le paysan chercha d'autres excuses. Sa femme était bien mal, la chambre n'était pas rangée, la clé en était perdue. L'officier abrégea la discussion en enfonçant la porte, et donna un embrassement paternel, non à un nouveau né, mais à trois balles de tabac.

Mais il arrive bien plus souvent que l'astuce du paysan triomphe de celle du douanier. Un bâtiment contrebandier avait débarqué sa cargaison, pendant la nuit, près du village de Streamstown. Un cutter, qui croisait dans ces parages, le vit s'éloigner au point du jour ; mais,

au lieu de donner la chasse au navire, le capitaine crut plus à propos de se mettre à la poursuite de la cargaison, croyant en trouver encore la plus grande partie dans le village. Etant débarqué à la tête de quelques marins, il s'y rendit sans perdre de tems. A la porte d'une chaumière, qui en était en quelque sorte le faubourg, il trouva une femme qui pleurait à chaudes larmes, et qui poussait de tems en tems ce cri, ou plutôt ce hurlement, qui est d'usage en Irlande après la mort d'un parent ou d'un ami. Il lui demanda ce qui lui était arrivé, et elle lui répondit en sanglotant et en lui montrant sa cabane, que son mari venait de mourir de la fièvre. Le mot *fièvre* inspire la terreur dans ce pays, parce qu'il en règne souvent de contagieuses. Le capitaine jeta une pièce d'argent à la femme éplorée, et s'éloigna au plus vite d'un endroit qui lui paraissait dangereux. Ayant fait une perquisition aussi exacte qu'inutile dans toutes les maisons du village, il regagnait les bords de la mer, assez mécontent de sa course, quand, en repassant devant la première cabane, il ne vit plus la femme dont les cris l'avaient arrêté; la porte en

était ouverte ; le plus profond silence y régnait. Toutes ces circonstances lui inspirant des soupçons, il se détermina à y entrer : elle était vide ; mais une fenêtre démontée du côté du jardin, une planche qui y était appuyée pour faciliter la descente des balles ou des tonneaux, et une large brèche dans la haie, lui apprirent que c'était là qu'étaient placées les marchandises qu'il cherchait, et qu'on avait transportées ailleurs pendant sa visite à Streamstown.

Depuis quelques années les croiseurs ont été multipliés sur les côtes d'Irlande ; la contrebande y est devenue plus difficile, des saisies plus nombreuses ont été faites ; mais l'esprit des habitans des côtes n'a pas changé, et les capitaines contrebandiers trouvent toujours en eux des auxiliaires sur qui ils peuvent compter.



— N° X. —

LE PROPRIÉTAIRE.

Rien ne tend plus à perpétuer en Irlande cet esprit d'insubordination, qui est un fléau pour ce malheureux pays, que l'esprit de cupidité de ces propriétaires qui louent, pour ainsi dire, leurs terres au plus offrant, sans s'inquiéter si le fermier, qui est obligé de les prendre à un taux exorbitant pour ne pas se trouver dépossédé, pourra s'y procurer les moyens de payer ses loyers, les taxes, les dîmes, fournir à ses premiers besoins, et élever sa famille. Cet usage peu judicieux, dans un pays où l'exploitation des terres est subdivisée preque à l'infini, et où les baux sont de courte durée, entraîne les plus fâcheuses conséquences. Il invite le cultivateur qui est plus riche et plus ambitieux que ses voisins à spéculer à leurs dépens, et engage ceux-ci

à recourir à des moyens illégaux pour se maintenir en possession de leurs terres ; à intimider par des menaces ceux qui voudraient leur en ravir la jouissance en offrant un loyer plus élevé, et à se venger, par le pillage, le meurtre et l'incendie, de ceux qui réussissent à les expulser : scènes horribles dont l'Irlande n'est que trop souvent le théâtre. Il ne faut pourtant pas croire que tous les propriétaires soient animés de cet esprit d'égoïsme et d'avarice ; il est des exceptions brillantes, et je me félicite de pouvoir en citer une.

Le domaine étendu de Charlaville, situé dans le comté de Cavan, et composé d'un grand nombre de fermes, appartenait à M. Richardson, qui, demeurant en Angleterre, comme presque tous les grands propriétaires d'Irlande, en laissait l'administration à son agent, nommé Dempsey, procureur obscur, ayant toute la bassesse et toute l'astuce ordinaire à sa profession. Il paraissait infatigable à s'acquitter de ses devoirs, et il trouvait toujours quelque prétexte pour rendre de fréquentes visites aux fermiers dont le bail approchait de sa fin. Dans ces visites, il ne manquait jamais de faire valoir l'influence

qu'il avait sur M. Richardson, lisait quelques passages des lettres qu'il en recevait, et les falsifiait même de manière à donner une plus haute idée de son importance. Les pauvres fermiers, pour qui le moment du renouvellement d'un bail était une crise importante, l'accablaient de politesses et de présens, lui envoyaient du beurre, des œufs, des volailles, des pommes de terre s'ils n'avaient pas autre chose. Il recevait tout, et prenait de toutes mains. Il arrivait même qu'après avoir emprunté à un pauvre diable une couple de guinées qu'il était venu à bout d'épargner, il allait chez son plus riche voisin, lui parlait de l'avantage qu'il aurait à réunir à sa ferme les terres de celui qu'il venait de quitter, lui promettait son crédit sous la foi du secret, et se retirait après lui avoir aussi emprunté quelques livres, emprunts qu'il ne songeait jamais à rendre.

Parmi les personnes que le digne procureur honora ainsi de sa présence, était une veuve dont le mari était mort deux ans auparavant, lui laissant pour tout bien cinq filles, et la jouissance d'une petite ferme consistant en vingt acres de terres médiocres, dont elle payait un

loyer assez cher. Sa fille aînée avait dix-huit ans, était jolie, laborieuse, d'une conduite irréprochable, et plusieurs rivaux se disputaient ses bonnes grâces. De ce nombre était le fils d'un fermier voisin, nommé Jackson, homme riche, faisant valoir la ferme de Ballimurin, la plus belle de toutes celles qui composaient le domaine de Charlaville. Il passait pour être l'amant favorisé de Marie Tobin; mais on ne croyait pas que leur mariage s'accomplît, parce qu'il était fils unique, que son père était intéressé, et qu'il pouvait aisément trouver pour son fils une femme plus riche. Dans le fait, John Jackson avait souvent témoigné de l'humeur à son fils des soins qu'il rendait à Marie, et lui avait même formellement déclaré qu'il ne consentirait jamais à la recevoir pour sa bru. Cependant Patrice n'en continuait pas moins ses visites chez la veuve Tobin; la beauté et les qualités estimables de sa fille aînée ayant acquis un empire absolu sur son cœur, il lui avoua bientôt la passion qu'elle lui avait inspirée, et elle n'était pas assez coquette pour lui cacher qu'elle la partageait.

Cependant le bail de la veuve Tobin tirait à

sa fin. Elle avait eu soin de faire part à Dempsey des produits de sa basse-cour ; elle ne manquait pas, quand il venait chez elle, de lui offrir tout ce qu'elle pouvait avoir de meilleur dans sa maison ; mais quand il vint lui demander dix guinées à emprunter, il lui fut impossible de le satisfaire, les besoins de sa famille ne lui ayant pas permis de faire aucune épargne. Mécontent d'avoir échoué dans son projet d'extorsion, il se rendit chez Jackson, lui promit un renouvellement de bail sans augmentation de loyer ; lui dit qu'il était probable que sa voisine ne conserverait pas ses terres, et lui demanda s'il ne serait pas charmé de les ajouter à sa ferme. Cette proposition fut acceptée sur-le-champ ; le riche fermier ne se fit pas tirer l'oreille pour prêter vingt guinées au procureur, et ils se séparèrent également satisfaits l'un de l'autre.

Le vieux Jackson avait plus d'une raison pour s'applaudir du marché qu'il venait de conclure ; car il se regardait déjà comme en possession des terres de sa voisine. D'abord elles étaient contiguës à celles qu'il occupait déjà ; ensuite il s'y trouvait une marnière qui lui fournirait des en-

grais; enfin elles étaient traversées par une rivière dont les bords offraient d'excellens pâturages, et il ferait de la ferme de grandes étables pour les bestiaux qu'il engraisserait. Mais ce qui lui souriait encore davantage, c'était l'idée que la pauvre veuve serait forcée de quitter le pays avec toute sa famille; tout commerce entre Patrice et Marie deviendrait impossible; il serait délivré de toute crainte à cet égard. Il ne s'inquiétait nullement de la ruine de cette malheureuse famille : il lui suffisait qu'elle servît à l'agrandissement de la sienne. Il avait trop de confiance dans le zèle intéressé de Dempsey pour douter un instant de la réussite; mais il ne dit rien à son fils de ses projets, de peur qu'il ne cherchât à les faire échouer.

Vers la fin de l'été, M. Richardson, qui n'était pas venu en Irlande depuis bien des années, y arriva tout à coup. Voulant inspecter lui-même ses propriétés, il avait choisi l'époque du renouvellement des baux, afin de s'attacher davantage ses fermiers, en contribuant personnellement et sans intermédiaire à leur bien-être. Le vieux Jackson fut le premier qui vint le féli-

citer sur son arrivée, et Dempsey le lui présenta comme le plus industrieux de tous ses fermiers. M. Richardson lui fit plusieurs questions, et fut si satisfait des réponses de Jackson, qui lui rendit compte des améliorations qu'il avait faites sur ses terres, et de celles qu'il se proposait d'y faire encore si son honneur daignait les lui laisser, qu'il dit au procureur de lui présenter sur-le-champ le nouveau bail, voulant le signer à l'instant même, pour engager les autres fermiers, dit-il, à imiter cette conduite, en leur prouvant qu'ils avaient un propriétaire en état de l'apprécier, et disposé à la récompenser.

Jackon fut très-flatté de l'empressement de M. Richardson; mais il le pria d'ajourner la signature attendu qu'il avait une offre à lui faire pour la petite ferme de la veuve Tobin, et que si son honneur l'acceptait on pourrait ne faire qu'un seul bail pour le tout, car le vieux fermier savait calculer, et il n'ignorait pas qu'un bail général serait moins coûteux que deux baux séparés.

« Et qui est cette veuve Tobin? demanda M. Richardson, en feuilletant son terrier, qui était sur une table devant lui.

» — La veuve de Bill Tobin, votre honneur; celle qui tient à loyer vingt acres de terres, qui ne sont séparées des miennes que par le *boughemen* * qui conduit à la marnière.

» — Et vous croyez pouvoir exploiter cette ferme avec la vôtre?

» — Oh! bien certainement, votre honneur.

» — Mais cette pauvre veuve n'est-elle donc pas en état de la faire valoir davantage? Je viens de trouver son article, et je vois qu'elle a toujours payé ses loyers très-régulièrement. Comment savez-vous si elle n'est pas en état de continuer à en faire autant?

» — Je ne dis pas cela, votre honneur; il est possible que..... qu'elle vous paie bien. Mais comme ses terres sont à ma convenance, j'ai cru que vous aimeriez autant me les louer qu'à elle. D'ailleurs elle ne pourrait vous offrir une augmentation de loyer.

» — Oh! et vous avez donc dessein de m'en proposer une?

» — Oui, votre honneur, deux schellings par

* Le sentier.

acre, répondit Jackson, qui crut, à cette question, avoir affaire à une ame aussi intéressée que la sienne.

» — Suffit, dit M. Richardson, je réfléchirai à votre offre, et je vous informerai de ma détermination. »

M. Richardson fut révolté de la proposition que Jackson venait de lui faire; mais ne voulant pas le juger trop précipitamment, il envoya chercher la veuve, afin de la questionner à son tour, et de voir, d'après ses réponses, si le vieux fermier pouvait avoir quelque excuse pour chercher à la supplanter. Elle arriva sur-le-champ, et lui dit qu'elle espérait d'autant plus qu'il consentirait à lui faire un nouveau bail, que si elle ne l'obtenait pas, ce serait une ruine complète pour elle et pour ses enfans; elle ajouta qu'elle avait toujours bien payé ses loyers, et qu'elle espérait continuer à en faire autant, et finit par dire que ce serait pour elle comme le coup de la mort que de se trouver obligée à quitter une ferme où elle avait élevé ses enfans, et où elle avait été élevée elle-même. M. Richardson lui fit quelques questions sur le nom-

bre, l'âge et le sexe de ses enfans. Elle lui répondit brièvement en insistant sur les services que lui rendait sa fille aînée, Marie, et en regrettant qu'elle se fût attachée à Patrice Jackson dont elle était sûre que le père ne consentirait jamais à leur mariage.

« Ce Patrice Jackson est-il le fils du fermier de Ballimurin? demanda M. Richardson.

» — Oui, votre honneur, son fils unique.

» — Et est-il lui-même attaché à votre fille?

» — Oh! bien certainement, votre honneur, et quoique je lui aie dit qu'il ferait mieux d'oublier ma fille, et de chercher une femme plus riche, comme son père le désire, il ne cesse de venir à la maison; j'aurais peut-être dû le lui défendre; mais je n'ai pas eu le courage de séparer deux jeunes gens qui s'aiment si tendrement.

» — Vous pouvez compter sur le renouvellement de votre bail, mistress Tobin; revenez demain à la même heure, et amenez-moi votre fille aînée. »

La veuve se retira la joie dans le cœur, et M. Richardson fit avertir Jackson de se trouver

le lendemain chez lui à l'heure qu'il avait indiquée à mistress Tobin. Toutes les parties arrivèrent au rendez-vous avec la plus grande exactitude ; mais on les introduisit dans des appartemens séparés, et la première audience fut pour le fermier et son fils.

« Voilà un beau jeune homme, dit M. Richardson, en regardant Patrice ; je suppose qu'il songe à prendre une femme, et qu'il cherche une bonne dot.

» — Il a encore le tems d'y songer, votre honneur, répondit le père.

» — Mais je crois qu'il est d'usage, dans ce pays, que les propriétaires arrangent les mariages des enfans de leurs fermiers ?

» — Assez souvent, votre honneur. Je serais bien flatté si votre honneur voulait donner une femme à mon fils.

» — Et en ce cas lui céderiez-vous votre ferme ? je sais que vous êtes assez riche pour vous reposer.

» — De tout mon cœur, votre honneur.

» — Eh bien ! je vous prends au mot. Il se trouve en ce moment chez moi une jeune per-

sonne aussi belle que sage, à qui je prends intérêt, et si votre fils y consent, je la lui donnerai pour épouse.

» — Il ferait beau voir, dit le fermier, qu'il refusât de consentir à ce que votre honneur... » Il n'acheva pas la phrase, car il vit en ce moment deux femmes qui lui parurent deux spectres entrer par une porte qui communiquait à un appartement voisin, et que M. Richardson avait ouvert en finissant de parler. C'étaient la veuve et sa fille.

« Est-il possible que ce soit Marie que votre honneur me destine! s'écria Patrice.

» — Elle-même, répondit M. Richardson, » et Patrice, prenant la main de Marie, se serait jeté avec elle à ses pieds, s'il ne les en avait empêchés.

Le père, interdit et confondu, feignit d'abord de croire que M. Richardson voulait plaisanter; mais voyant bientôt que celui-ci n'était pas dupe de ce subterfuge, il commença à lui faire des remontrances et des représentations. M. Richardson y coupa court, en faisant venir le procureur et en lui donnant ordre de préparer le bail de la ferme de Ballimurin, au nom de Pa-

trice Jackson. S'adressant ensuite au vieux fermier, il lui dit d'un ton sévère : « Je ne puis vous laisser ma ferme plus long-tems, après la manière dont vous avez voulu supplanter une pauvre veuve. Elle conservera sa ferme, et j'accorderai le bail de la vôtre à votre fils, si vous consentez à son mariage avec Marie Tobin. Dans le cas contraire, c'est elle qui sera locataire de la ferme de Ballimurin ; et comme sa pauvreté est la seule objection que vous ayez à faire contre elle, peut-être, quand elle sera riche, serez-vous le premier à solliciter sa main pour votre fils. »

Le vieux Jackson, voyant que tous ses projets étaient complètement renversés, eut l'air de prendre son parti de bonne grâce, et, comme on lui laissait l'alternative, il demanda que le bail fût fait au nom de son fils.

« J'y consens, dit M. Richardson ; mais il faut auparavant que j'assiste à la célébration du mariage de ces jeunes gens, et comme je vois dans leurs yeux qu'ils en attendent le moment avec impatience, je veux qu'il ait lieu dès aujourd'hui. Ce soir à dix heures, je me rendrai

chez la veuve Tobin pour servir de père à la mariée, et, après la cérémonie, nous reviendrons ici signer le bail. »

La condescendance d'un grand, comme la possession de la sagesse, peut quelquefois faire le bonheur de ceux qu'elle ne peut toujours rendre riches. Le sombre mécontentement, qui, en dépit de tous ses efforts, ombrageait le front du vieux fermier, fit place à un sourire de satisfaction; car la promesse que venait de faire M. Richardson était une marque honorable d'estime et de considération qui compensait le manque de fortune de sa belle-fille, et qui ne pouvait manquer de le faire regarder lui et son fils par tous ses voisins avec plus de respect que jamais. Il fit donc ses excuses d'avoir hésité un instant à céder au désir de M. Richardson, et, prenant les mains des deux jeunes gens, il les joignit en leur donnant sa bénédiction. La veuve qui, pendant tout ce tems, était restée interdite, muette et immobile, en fit autant, et ce ne fut que par ses larmes qu'elle put faire ses remercîmens à l'auteur de son bonheur. Enfin ils se retirèrent tous pour aller se préparer pour

cette cérémonie, de laquelle chacun attend son bonheur, et où chacun le trouve en général, du moins pour quelque tems.

L'Irlande devrait certainement être le séjour favori de l'hymen, car ses adorateurs y trouvent toutes les facilités possibles pour arriver à son temple. Le mariage n'y est pas retardé par une foule de formalités importunes. Chaque village est un Gretna-Green *; chaque chaumière est un temple où les rites nuptiaux se célèbrent légalement en un instant. Le prêtre ne se fait jamais attendre, car trois motifs se réunissent pour le faire arriver promptement. D'abord son devoir lui prescrit de serrer le nœud conjugal; ensuite c'est, de toutes les fonctions de son ministère, celle qui est payée le plus généreusement et le plus volontiers; enfin il est toujours sûr d'être invité au festin nuptial, circonstance qui, en général, ne déplaît à aucun membre du clergé catholique ou protestant, car il règne dans tous les repas de noce une abondance proportionnée aux moyens de la famille qui le

* Village sur les frontières d'Ecosse où vont se marier les amans anglais qui ne peuvent obtenir le consentement de leurs parens à leur mariage.

donne, et si le prêtre qui vient prononcer la bénédiction nuptiale n'occupait pas ensuite la première place à table, le paysan en tirerait un augure défavorable.

Le curé de Charlaville reçut donc trois messages pour l'avertir de la cérémonie qui devait avoir lieu dans la soirée, l'un de M. Richardson, l'autre de la veuve Tobin, et le troisième du vieux Jackson. Patrice, de son côté, fit chercher de toutes parts un de ces orphées ambulans qui parcourent l'Irlande, mais dont le nombre, hélas! diminue dans la même proportion que les talens. La harpe, jadis emblême de mon pays, est maintenant presque inconnue dans nos campagnes, et dans toute l'étendue de la baronnie de Charlaville, il ne se trouvait qu'un seul ménestrel, nommé Murtha Macmurragh, qui jouait d'un instrument auquel on donne le nom expressif de *cuislean* *, quand des libations trop nombreuses de *potteen* ne l'en avaient pas mis hors d'état. On le trouva cherchant à adoucir le chagrin par des sons harmonieux dans une maison de deuil; mais il ne fut pas difficile de le décider

* Instrument qui est une espèce de cornemuse, et dont le nom signifie littéralement *musique du coude*.

à quitter la veillée des morts, pour une assemblée de joyeux vivans, car, comme il en fit l'observation, « quoiqu'il régnât toujours une certaine libéralité dans les funérailles, on était, en général, encore plus *fronghoolough* * lors d'un mariage. »

Dès cinq heures du soir, la ferme de la veuve de Tobin commença à offrir des visages rayonnant de plaisir et de joie. Les compagnes de la mariée l'entouraient en souriant; mais Marie restait les yeux baissés au milieu d'elles, et ne les levait de tems en tems que lorsque la porte s'ouvrait pour voir si c'était Patrice qui entrait. Il arriva avec son père long-tems avant le moment qui avait été fixé, et ils furent bientôt suivis par M. Richardson, accompagné du curé. Le vieux Jackson était le seul individu de la compagnie qui ne jouît pas d'un plaisir sans mélange, car il avait toujours calculé que sa bru apporterait une bonne dot à son fils, et il

* Aucune langue n'offre de terme qui puisse traduire littéralement cette expression : elle signifie cette hospitalité sans bornes, qui reçoit un hôte avec une bonté, une affection et une libéralité qui vont jusqu'à l'excès. (*Note de l'Hermite.*)

comptait pour rien la ferme de Ballimurin, parce qu'il en regardait le bail comme une sorte de propriété dont il n'aurait pu être dépouillé sans injustice; mais sa gaîté monta au niveau de celle des autres, quand il entendit M. Richardson annoncer qu'en considération de ce mariage il faisait présent à Marie de deux cents guinées.

Tous les préliminaires étant réglés, la cérémonie du mariage eut lieu sur-le-champ, après quoi M. Richardson, heureux du bonheur dont il faisait jouir les autres, conduisit toute la société au château, où il avait fait préparer le repas de noce. Le son du *cuisleon* de Murtha fut le signal de quitter la table, car, s'il n'avait pas le pouvoir de faire mouvoir en cadence les arbres et les rochers, il était doué de celui de dégourdir les jambes des jeunes gens. On se rendit sur la pelouse, et l'on y dansa des reels irlandais, dans lesquels les nouveaux mariés se distinguèrent par leur légèreté. Ce fut une soirée de véritable bonheur, et, comme le dit Murtha le lendemain : « Ceux qui n'étaient pas ivres de joie, l'étaient certainement de whiskey. »

On verrait moins de désordres en Irlande, si tous les riches propriétaires de ce pays imitaient

la conduite de M. Richardson. La preuve en résulte d'un fait bien connu, c'est que le comté de Tipperary ayant été déclaré quelque tems après en état d'insurrection, la baronnie de Charlaville en fut exceptée, parce que la tranquillité publique n'y avait jamais été troublée par un seul outrage.



— N° XI. —

DISTILLATION FRAUDULEUSE.

Tout hermite que je suis, il m'arrive assez fréquemment, comme je l'ai déjà dit, de recevoir des visites, dont je suis redevable quelquefois à l'amitié, et plus souvent à la curiosité. Quand il me vient des amis, ma bibliothèque est une ressource inépuisable contre l'ennui; mais quand ce sont des curieux qui m'arrivent, cette race étant ennemie jurée des livres, je ne puis guère leur prouver mon hospitalité qu'en leur faisant voir les beautés pittoresques des environs.

Il y a quelques années, trois ou quatre personnes, appartenant à cette dernière classe, se trouvant dans mon hermitage, je leur proposai, après le déjeuner, une excursion sur le beau lac de Corrib, dont j'ai déjà fait la description, et

qui n'est qu'à quelques milles de mon habitation solitaire. Nous prîmes des chevaux pour nous y rendre, et, étant arrivés près de l'embouchure de la rivière, ou, pour mieux dire, du ruisseau de Bealnabrack, nous prîmes une grande barque avec six bons rameurs, et nous commençâmes notre promenade aquatique.

En passant d'une île à l'autre, le maître de la barque nous faisait remarquer les endroits qui, pendant la rébellion de 1798, avaient servi de retraite à ceux des insurgés qui avaient alors de bonnes raisons pour se cacher. C'était un répertoire vivant d'histoires et d'anecdotes, car il avait lui-même porté les armes à cette époque, et il nous amusa beaucoup en nous les racontant. Quoique Irlandais et catholique, il avait servi sous les drapeaux du gouvernement; mais ce n'était pas par esprit de loyauté. Le principal propriétaire de son canton avait embrassé ce parti, et son exemple avait décidé la plupart des paysans des environs, car c'est toujours sur les domaines des propriétaires absens ou mécontens que se trouvent les pépinières de rébellion.

Deux ou trois petites barques naviguaient au milieu de cet archipel. Nous passâmes par ha-

sard entre l'une d'elles et l'île, vers laquelle il était évident qu'elle se dirigeait, et nous vîmes les deux rameurs qui s'y trouvaient, changer de course tout à coup, et chercher à s'éloigner de nous pour en gagner une autre. Notre batelier, nous voyant surpris de cette manœuvre, nous dit que nous leur avions donné l'alarme; que c'étaient des gens qui distillaient de l'eau-de-vie en fraude dans une de ces îles, et qu'ils nous avaient pris pour une barque de l'excise, qui voulait leur couper le passage. Il nous proposa même de leur donner la chasse pour nous divertir de leur frayeur; mais nous ne crûmes pas que la terreur dont nous frappions ces pauvres créatures pût nous offrir un sujet d'amusement légitime, et nous continuâmes notre course.

Peu de situations sont plus favorables que ces petites îles pour fabriquer *la rosée des montagnes*, comme mes citoyens appellent le whiskey distillé en fraude. L'eau dont ils sont entourés leur fournit les moyens d'apercevoir l'ennemi à quelque distance, et de lui échapper en fuyant d'île en île avant qu'il puisse arriver. Le *potteen* qui y est fabriqué est ensuite porté pendant la nuit dans les plaines voisines, dont les habitans n'ont

pas les mêmes facilités pour une distillation frauduleuse et illégale, et c'est ainsi que nos paysans se trouvent assaillis par des tentations auxquelles il est au dessus de leurs forces de résister, car cette liqueur prohibée est à si bon marché, qu'elle est à portée de presque toutes les bourses. Et comment le pauvre se la refuserait-il, quand on la voit servir sur toutes les tables des riches, et même sur celle du grand jury ?

Les lois contre la distillation frauduleuse sont très-sévères ; mais il est bien difficile de les mettre à exécution. C'est en vain que les officiers de l'excise ouvrent leurs cent yeux d'Argus, ils ont bien de la peine à découvrir ce que le concert unanime du peuple le plus ingénieux de l'univers conspire à leur cacher. Ils n'y réussissent guère que par le moyen des délateurs, et la délation est infiniment rare en Irlande. On s'y reprocherait de trahir un criminel ; celui qui découvrirait sa retraite, serait un objet de mépris pour ses concitoyens ; on est donc encore bien plus éloigné de vouloir dénoncer des gens qu'on regarde comme travaillant *pro bono publico*, quoique en contravention aux lois. Pen-

dant que nous voguions sur la surface du lac, nous vîmes une fumée légère et bleuâtre s'élever au fond d'une gorge de petites montagnes dans l'île où avait abordé la barque que nous avions effrayée. « Pauvres créatures! s'écria notre batelier en chef, comme nous leur avons fait peur. »

Ces entreprises de distillation illicite ne se font pas sur une grande échelle; chacun de ceux qui s'en occupent n'a guère qu'un alambic et un fourneau; mais elles sont si multipliées et si fréquemment en œuvre qu'elles suffisent pour fournir du whiskey à toute l'Irlande. On prend toutes les précautions possibles pour cacher aux yeux profanes cette fabrication illégale. On place l'appareil nécessaire dans des lieux retirés et déserts, au milieu des rochers, dans un bouquet de bois, dans une chaumière isolée. On surveille avec soin tous les environs, et, si des commis de l'excise se montrent à quelque distance, un affidé va en donner avis aux travailleurs, et tout disparaît en quelques instans. S'il arrive qu'on soit surpris, on calcule ses forces; ne se croit-on pas en état de résister? on prend la fuite, et l'on abandonne l'alambic, le four-

neau et le récipient, car on a soin d'emporter le *potteen*, la liqueur précieuse, à mesure qu'elle est distillée. Se croit-on en force suffisante pour en disputer la possession? on se bat avec acharnement, et il en résulte quelquefois des combats à mort.

Je me rappelle qu'étant un jour à déjeuner dans une ferme du comté de Mago, je fus surpris de voir une petite troupe d'hommes armés traverser la basse-cour, entrer dans le verger, et en sortir par la barrière qui le fermait, pour prendre un sentier qui conduisait dans les montagnes, quoiqu'on pût y aller par un chemin plus direct. J'appris que c'étaient des employés de l'excise, qui, ayant appris qu'un fourneau était allumé dans une petite vallée qu'on leur avait indiquée, s'y rendaient par cette voie détournée, pour mieux cacher leur marche. Ils réussirent dans leur expédition, car une heure après je les vis revenir chargés de dépouilles opimes, qui consistaient en un alambic et un grand pot de fer. Il n'avaient éprouvé aucune résistance, car, malgré leurs précautions, leur arrivée avait été découverte, et les travailleurs avaient eu le tems de prendre la fuite. Cepen-

dant on voyait à leur pas précipité qu'ils n'étaient pas sans inquiétude, et qu'il leur tardait de regagner la ville voisine, d'où ils étaient partis, et ce n'était pas sans raison, car on voyait se former de tous côtés de petits groupes, dont les intentions ne paraissaient pas très-pacifiques. J'appris ensuite qu'à environ trois milles de la ferme, ils avaient été attaqués par un rassemblement nombreux d'hommes, de femmes et d'enfans, formant presque toute la population des villages circonvoisins. Entourés de toutes parts, et assaillis d'une grêle de pierres, ils furent obligés de faire feu pour s'ouvrir un passage. Un paysan fut tué à la première décharge, ce qui redoubla la fureur des autres. Les commis réussirent pourtant à s'échapper, en abandonnant leur butin, et le résultat de cette expédition fut un homme tué et une douzaine de blessés de part et d'autre.

Rien ne contribue plus à démoraliser le peuple que cette distillation frauduleuse, qui est générale dans toute l'Irlande, et qui est favorisée, soutenue et protégée par bien des gens pour qui ce serait, au contraire, un devoir de chercher à l'anéantir. D'abord elle contribue à disséminer

le mépris pour les lois, car quiconque en a une fois enfreint une seule, ne se fera pas scrupule de contrevenir aux autres, s'il y trouve quelque avantage personnel; et ensuite la facilité de se procurer à vil prix une liqueur spiritueuse, répand dans toutes les classes le vice détestable de l'ivrognerie. Je dis dans toutes les classes, car si les riches en sont en général moins infectés que les pauvres, il ne faut pas en conclure qu'ils en soient exempts. J'ai eu mainte occasion de m'en convaincre dans mes voyages; mais je me bornerai à en citer deux exemples.

J'étais un jour à dîner chez un homme bien né, jouissant d'une fortune de près de dix mille livres. A peine le repas était-il fini, qu'à ma grande surprise, au lieu d'offrir, suivant l'usage, à ses convives du vin et du whiskey, il nous invita à quitter la table. Nous n'y perdîmes pourtant rien; car il nous conduisit dans un autre appartement où des liqueurs de toute espèce nous furent servies avec profusion. La séance fut longue; notre hôte ne cessait de nous presser de boire, et il prêcha si bien d'exemple qu'il finit par tomber ivre mort sous la table. Un de mes voisins me dit alors qu'il en arrivait autant tous les soirs,

et que ce défaut était tellement enraciné en lui qu'il ne pouvait s'en corriger, malgré la ferme résolution qu'il en prenait souvent. Un jour, il avait fait serment de ne plus boire après qu'on aurait retiré la nappe; mais il trouva le moyen de continuer à boire, sans fausser son serment, en défendant qu'on enlevât la nappe après le dîner. Il jura ensuite de ne plus boire dans sa salle à manger, et c'était pour accomplir la lettre de ce nouveau serment qu'il nous avait fait passer dans un autre appartement. Quelque tems après, j'appris que, de serment en serment, il avait porté la scène de ses orgies dans toutes les chambres de sa maison, et que, n'y trouvant plus un seul coin où il pût boire en sûreté de conscience, il avait loué celle d'un de ses voisins, et y avait fait percer une porte de communication pour aller s'y enivrer après avoir dîné.

Le second trait n'est pas moins caractéristique. Un navire chargé d'eau-de-vie avait fait naufrage sur les côtes du comté de Sligo. Un de ces hommes, qu'on désigne sous le nom de *squireen*, comme je l'ai déjà dit, avait pris pour sa part un gros tonneau qu'il roula, à l'aide de son domestique, jusqu'à sa porte. Malheureu-

sement elle était trop étroite, et le tonneau ne put entrer ; il aurait fallu démonter les jambages, et la nuit était trop avancée pour qu'il pût se procurer un ouvrier. A force d'efforts, le tonneau était si bien engagé dans la porte, qu'il se trouvait comme enchâssé, et qu'il était impossible de le faire avancer ou reculer. Il fallut donc le laisser en cet état jusqu'au lendemain ; mais il ne voulut pas attendre si long-tems pour profiter du présent que la Providence venait de lui faire, et, perçant le tonneau à l'intérieur, lui, sa femme, son domestique et sa servante burent au point de tomber étendus dans le vestibule, où ils passèrent le reste de la nuit. En s'éveillant le lendemain, il voulut, avant d'aller chercher un ouvrier, reprendre du poil du chien qui l'avait mordu ; mais quelle fut sa surprise ! on avait fait à l'extérieur une saignée si complète au tonneau pendant la nuit, qu'il n'y restait plus rien.

— N° XII. —

LES MARÉCAGES.

—

Quiconque ne connaît que de nom les marécages d'Irlande, est tenté de les regarder comme des bourbiers infects, couverts de brouillards, exhalant des vapeurs pestilentielles, et qu'on ne pourrait traverser sans danger. Il est très-vrai que dans la saison des pluies et de l'humidité, on ne peut espérer d'y avoir le pied sûr, mais pendant l'été, le terrain en est sec et couvert de bruyères, d'herbes de toute espèce, de différentes fleurs, et notamment d'osphodèles jaunes, tandis qu'on trouve sous la surface du sol ce combustible si précieux pour le pauvre, la tourbe en grande abondance.

Ces lits de tourbe s'étendent quelquefois jusqu'à une profondeur de dix à douze pieds, et il arrive fréquemment qu'on trouve par dessous

des troncs de chênes et de sapins parfaitement conservés, et dont on se sert pour couvrir les chaumières, et pour faire du feu et des torches, comme celles dont se servit Allan, dans l'*Officier de fortune*, pour gagner la gageure de l'Anglais. La vue d'une foule de jeunes filles en jupons rouges, occupées à recueillir la tourbe et à la faire sécher, donne à ces marécages tout le charme du pittoresque.

Il faut pourtant convenir que, pour y marcher avec sûreté, il est à propos de connaître le local. Comme ils ont en général une grande étendue, et qu'ils sont, pour la plupart, une propriété commune, chacun y coupe la tourbe dont il a besoin dans tel endroit que bon lui semble, et, au lieu de creuser bien avant dans une tourbière, on préfère en ouvrir une autre, parce que plus la tourbe est voisine de la superficie, moins il faut de travail et de peine pour la recueillir. Il en résulte que ces marécages sont coupés par une foule d'excavations de toute grandeur, qui se remplissent d'eau, et cette eau s'épaississant avec le tems, prend, à la longue, la consistance de la tourbe, et en forme enfin de nouvelle. Il faut bien des années pour cette mé-

tamorphose, et, jusqu'à ce qu'elle soit complètement effectuée, ces endroits sont dangereux pour les chasseurs, les voyageurs, les chevaux et les bestiaux, qui courent le risque de s'y embourber. Les grandes excavations se distinguent aisément à l'œil; mais il est très-difficile d'apercevoir les petites, parce qu'elles se recouvrent plus promptement d'une espèce de croûte qui fait qu'on les confond avec le terrain environnant, et qui cède à la moindre pression. Ce sont celles dont il est le moins facile de se garantir, et il m'est arrivé plus d'une fois de tomber dans ce piége.

J'ai souvent examiné ces excavations, et la matière dont elles sont remplies. Dans les premiers tems, et avant que l'eau ait perdu sa fluidité, on y remarque une foule de petits insectes vermiformes, qui s'y construisent de petites cellules cylindriques dont la partie supérieure s'élève jusqu'à la surface de l'eau quand elle n'est pas trop profonde, car elles n'ont guère plus de quatre pouces de hauteur, et leur diamètre est à peine égal à celui d'une plume à écrire. Elles sont composées d'une matière ressemblant beaucoup à la tourbe, et l'on en voit

quelquefois un certain nombre qui sont rassemblées de manière à former un faisceau; mais les plus petites sont toujours isolées. Les insectes qui les habitent semblent du genre des confervés; leur corps est transparent, et d'un beau rouge. Quand la chaleur du soleil fait évaporer l'eau, ils se retirent dans la partie la plus basse de leurs cellules; mais les petits cylindres restent debout, et offrent un spectacle frappant aux yeux de l'observateur. On dirait une forêt de mâts d'une marine lilliputienne enfoncée sous les eaux.

Je n'oserai décider si ces petits animaux sont la cause première de la formation des tourbières, mais je ne puis m'empêcher de comparer leurs travaux à ceux des insectes qui forment le corail. Si ces derniers ont pu donner naissance à des îles, pourquoi mes petits amis ne pourraient-ils produire des tourbières? Je suis pourtant forcé de convenir que la tourbe paraît nécessaire à leurs premières opérations, car ce n'est que dans les marécages où il s'en trouve qu'on les rencontre. Forment-ils une espèce séparée, ou ne sont-ils que les larves de quelque insecte? c'est une question que quelque naturaliste déci-

dera peut-être un jour, mais dont je ne suis pas en état de donner la solution.

Ces marécages, comme je le disais tout-à-l'heure, sont quelquefois la propriété commune d'un ou même de plusieurs villages, et leur proximité augmente la valeur locative des terres situées dans les environs, attendu la facilité qu'ils donnent de se procurer de la tourbe, et de l'herbe pour servir de nourriture et de litière aux bestiaux. Ils prennent alors le nom de *communes;* il s'y trouve quelquefois de petites portions de terrain susceptibles de produire des pommes de terre, et on laisse aux pauvres la faculté de les cultiver.

Telle était, il y a quelques années, et telle est probablement encore aujourd'hui la commune de Ballybog, située dans la partie sud-ouest du comté de Waterford. Il s'y trouvait beaucoup de ces portions de terrain susceptibles de culture, et dont des pauvres s'emparaient sans que personne y trouvât à redire. De ce nombre était Paddy Kekoe, dont le souvenir vivra long-tems dans ce canton. Dès sa jeunesse il s'était distingué par mille tours malicieux,

sans être méchant, car il avait un caractère plus bizarre que malfaisant. Il avait passé six mois à l'école sans pouvoir apprendre l'alphabeth, et ayant été placé en apprentissage chez un cordonnier, il l'avait quitté au bout de six semaines. Il passa toute sa jeunesse dans l'oisiveté, et elle était devenue pour lui une habitude quand il arriva à l'âge viril. Sans avoir l'humeur querelleuse, il se mêlait de toutes les querelles; aussi fut-il bien souvent puni par les magistrats, mais jamais pour aucun acte qui fût contraire à la probité. D'après l'extravagance de sa conduite, personne n'aurait voulu lui louer une verge de terre; il se retira donc sur une des portions cultivables de la commune, s'y bâtit une petite chaumière en boue, où sa femme, ses deux enfans, deux chèvres, un cochon et lui habitaient ensemble l'unique appartement qui la composait, et quelques verges de terre tout autour, plantées en pommes de terre, fournissaient la nourriture de toute la famille. Ni le receveur des taxes, ni le collecteur des dîmes n'approchaient de sa demeure; il n'avait aucun loyer à payer, et il n'aurait changé cette situation pour celle de personne.

Aux deux extrémités du marécage ou de la

commune de Ballybog, demeuraient deux hommes, dont les principes et les sentimens formaient un contraste parfait. L'un était protestant, par conséquent loyal et attaché au gouvernement; l'autre catholique, et partant mécontent et favorisant sous main toutes les insurrections partielles qui avaient lieu dans les environs. Ce dernier, nommé Sutton, se faisait honneur d'avoir conservé la foi de ses ancêtres; il avait perdu son fils dans un duel, suite d'une querelle occasionée par l'esprit de parti; sa fortune avait considérablement souffert de mauvaises spéculations de commerce, et il vivait avec sa fille Henriette sur un petit domaine qui lui restait, et qui touchait à Ballybog. Étant catholique, il ne pouvait occuper aucun emploi public, et l'exclusion dont il était frappé lui faisait prendre d'autant plus d'intérêt à ses pauvres voisins, qui, de leur côté, lui étaient attachés, parce qu'il professait la même religion qu'eux, quoiqu'ils remarquassent quelquefois qu'il louait ses terres tout aussi cher qu'un autre, et qu'il en exigeait le loyer quand il était dû avec autant de ponctualité.

Le domaine situé à l'autre extrémité était beaucoup plus considérable. Il avait appartenu à

un vieillard, qui l'avait légué en mourant à deux frères nommés Burke, ses neveux, mais en le partageant fort inégalement, n'ayant laissé au plus jeune que ce qui était indispensable pour qu'il pût vivre, avec économie, dans un état de médiocrité. Rien n'était plus opposé que le caractère de ces deux jeunes gens. L'aîné était impérieux, le cadet la douceur même; le premier était ignorant, le second avait l'esprit cultivé; celui-là passait son tems dans son château à boire, à chasser et à jurer; celui-ci étudiait dans un collége, et ne connaissait d'autres délassemens que la lecture et la promenade.

Frank, c'était le nom du cadet, avait une petite maison sur le peu de terres que lui avait laissées son oncle, et c'était là qu'il allait passer les vacances de Noël, de Pâques et de l'automne, car on juge bien qu'il y avait peu de liaisons entre deux frères dont les goûts étaient si différens. Cette maison était à peu de distance de celle de M. Sutton, Frank y faisait de fréquentes visites. Un attachement mutuel s'établit entre lui et Henriette, avant même qu'ils en soupçonnassent la nature, et ils s'étonnaient même, chacun de leur côté, de trouver si long

l'intervalle qui séparait une vacance de l'autre.

L'aîné, William Burke, qui ne songeait qu'à l'argent, et qui ne voyait d'utile dans une femme que la dot qu'elle apportait à son mari, avait jeté depuis quelque tems un œil d'envie sur le domaine de M. Sutton, dont Henriette était unique héritière. Ce domaine, par sa situation, lui convenait parfaitement, et, comme il était inséparable d'Henriette, Henriette lui convenait aussi. Avant de prendre une détermination fixe, il passa pourtant en revue dans son imagination toutes les jeunes personnes des environs auxquelles il aurait pu prétendre, et aucune ne lui paraissant avoir des charmes comparables à ceux qu'il trouvait dans le domaine de M. Sutton, il n'hésita plus à accorder la préférence à sa fille.

L'idée qu'il pût essuyer un refus ne se présenta pas un seul instant à son esprit. Il croyait que M. Sutton se trouverait fort honoré de cette alliance, et, quant à Henriette, il ne pensait même pas qu'elle dût être consultée. Cependant, à sa grande surprise, quand il alla faire sa demande dans toutes les formes à M. Sutton, celui-ci le renvoya à sa fille, et, à son grand étonne-

ment encore, Henriette lui fit un refus poli, mais positif.

Ce refus courrouça William autant qu'il le surprit, et le dépit qu'il en conçut ne fit que le confirmer encore davantage dans son projet. Il n'était pas dans son caractère de chercher à gagner les bonnes grâces d'une femme par des soins et des attentions; il conçut un projet plus digne de lui, c'était de susciter à son voisin quelque procès qui menaçât de le ruiner, et de faire, de la main d'Henriette, la condition d'une transaction.

Une matinée d'été, dès le lever du soleil, il envoya sur la commune un grand nombre d'ouvriers pour y tracer un large fossé qui semblait devoir en enclore une grande partie, et ils commencèrent même à le creuser. Cette usurpation d'un terrain appartenant au public, alarma tous les voisins, et notamment les locataires de M. Sutton, car la partie de la commune que le fossé allait enceindre était précisément celle qui était contiguë aux terres qu'ils exploitaient. Un rassemblement se forma sur-le-champ, on menaça les ouvriers, enfin M. Sutton et William Burke arrivèrent chacun de leur côté pour sou-

tenir leurs prétentions respectives ; mais pendant qu'ils étaient à discuter avec chaleur, survint un troisième personnage, Paddy Kekoe, dont la cabane allait se trouver enfermée dans la nouvelle enceinte. Il jura qu'il ne se laisserait pas troubler ainsi dans une possession dont il jouissait depuis bien des années, et que quiconque donnerait un coup de pioche pour creuser le fossé, serait cause qu'il serait pendu, parce qu'il l'assommerait bien certainement.

Le parti de l'opposition étant le plus nombreux, William se retira avec ses ouvriers ; mais le lendemain il les remit à l'ouvrage sous la protection d'un détachement de milice, commandé par un sergent. Paddy ameuta tous les environs, et, arrivant à la tête d'une troupe formidable de paysans, commença les hostilités. Le sergent, ne se trouvant pas en force pour résister, battit en retraite ; mais William courut à la ville, s'adressa aux magistrats, leur dit que les paysans des environs de Ballybog étaient insurgés, menaçaient ses propriétés et sa vie, et obtint, pour le lendemain, le secours d'une compagnie de troupes régulières, que le shérif accompagna sur les lieux.

Paddy, informé de l'approche de ce détachement, fit ses dispositions en conséquence, ameuta un attroupement encore plus considérable que la veille, s'en mit à la tête, et, s'avançant vers le shérif, lui dit, avec un air d'importance, que la question dont il s'agissait devait être décidée par les lois et non par la force militaire. Le shérif, pour toute réponse, donna ordre aux soldats de l'arrêter; mais quand ils voulurent l'exécuter, ils furent assaillis par une telle grêle de pierres qu'ils furent obligés de faire feu pour se défendre. Ce combat inégal ne dura pas longtems. Les paysans furent mis en déroute, laissèrent quelques morts sur le champ de bataille, et Paddy, après avoir inutilement cherché à les rallier, fut le dernier à battre en retraite.

Cette affaire fut représentée à Dublin comme une rébellion ouverte; on nomma une commission pour faire une enquête à ce sujet; on mit en activité toutes les milices des environs, et l'on offrit une récompense de cinq cents livres pour l'arrestation de Paddy Kekoe, dont le portrait fut fait pour la première fois sous la forme de signalement. Mais Paddy connaissait parfaitement le pays; tous les paysans des environs

croyaient leur honneur intéressé à le cacher et à le protéger, et toutes les recherches qu'on fit pour l'arrêter furent inutiles.

Ce fut précisément à cette époque que Frank quitta tout-à-fait le collége, et revint habiter sa maison. Il apprit avec peine que la conduite de son frère avait semé le trouble et le désordre dans un canton jusqu'alors si paisible. Il fut pareillement informé de la demande que William avait faite de la main d'Henriette, et, quoiqu'il eût été refusé, il était possible qu'il se présentât d'autres rivaux; qu'un de ses rivaux ne parvînt à le supplanter dans le cœur de sa maîtresse, et pour y maintenir son terrain, il redoubla d'assiduités auprès d'elle. Son frère en fut instruit, il soupçonna le motif qui lui avait fait subir la honte d'un refus, et, étant allé trouver Frank, il lui défendit, du ton le plus impérieux, de jamais remettre les pieds chez M. Sutton. Frank lui répondit qu'il ne lui reconnaissait pas le droit de lui donner de pareils ordres, continua ses visites journalières, et son frère, outré de rage, ne songea plus qu'à la vengeance, dût-il l'acheter par un crime.

Un soir que Frank était resté plus tard que

de coutume près d'Henriette, comme il suivait la lisière du marécage pour retourner chez lui, une balle lui siffla aux oreilles, et il entendit au même instant le bruit d'un coup de pistolet. Il était seul, sans armes, et voyant l'assassin le poursuivre, il n'eut d'autre parti à prendre que de courir de toutes ses forces pour tâcher de le gagner de vitesse. Tandis qu'il courait ainsi, il entendit un bruit sourd, comme d'un corps pesant tombant sur la terre, et reconnut une voix qui l'appelait par son nom, en lui criant de s'arrêter. Il ne pouvait s'y méprendre, c'était bien celle de Paddy Kekoe; il n'ignorait pas qu'il était errant, proscrit, sans ressources; mais il savait aussi qu'au milieu de son inconduite, on n'avait jamais eu à lui reprocher rien de contraire à la probité. Il résolut donc de se fier à lui, s'arrêta, se retourna, et le vit à quelques pas, debout, un pied appuyé sur la poitrine de l'assassin, qu'il avait renversé d'un coup de son redoutable *shillelah* *. Paddy, qui changeait souvent de retraite, sortait d'une chaumière où il avait passé quelques jours, pour aller se réfu-

* Gros bâton, arme ordinaire des paysans irlandais.

gier dans une autre, et le hasard avait voulu qu'il se trouvât à point nommé en cet endroit pour sauver les jours de Frank Burke.

L'assassin, qui n'avait été qu'étourdi, reprit bientôt connaissance, et fit un mouvement pour se lever; mais Paddy, lui brandissant sur la tête son shillelah, le menaça de l'assommer s'il essayait seulement de changer de position. Frank lui ayant promis la vie et la liberté s'il avouait le motif qu'il avait eu pour attenter à ses jours, le misérable lui dit que c'était son frère qui l'avait payé pour l'assassiner. Paddy, qui, comme la plupart de ses concitoyens, se chargeait volontiers de rendre la justice par ses propres mains, lui reprocha alors d'être un traître aussi bien qu'un assassin, et ne le quitta qu'après lui avoir laissé quelques nouvelles raisons pour se souvenir de leur rencontre.

Profondément affligé de la scélératesse de son frère, Frank continua son chemin en se livrant aux plus sombres réflexions. Il fallait, pour arriver chez lui, qu'il passât devant le château de William. Quelle fut sa surprise quand il en fut près, en en voyant la porte s'ouvrir pour y faire entrer un cadavre que quelques paysans rappor-

taient. C'était celui de William, que la justice divine venait de frapper du même genre de mort qu'il avait voulu faire subir à son frère. Il avait été le matin à la cour d'assises déposer contre un paysan qui avait été fait prisonnier le jour du combat dont j'ai parlé ci-dessus, et qui, d'après sa déposition, avait été condamné à mort. Le fils de ce malheureux, désespéré et ne respirant que vengeance, l'avait attendu à son retour, et l'avait tué d'un coup de fusil.

William, ne pensant guère à la mort, n'avait pas fait de testament, et, par conséquent, Frank hérita de tous ses biens. Son premier soin, après en avoir pris possession, fut de faire combler le fossé qui avait donné lieu à tous les troubles. La paix se rétablit dans le canton; une amnistie fut proclamée, et le feu de joie qu'allumèrent les paysans le jour de cette proclamation, qui eut lieu environ sept mois après la mort de William, éclaira la soirée des noces de Frank et d'Henriette.

Paddy Kekoe, pouvant se montrer sans crainte, reprit son ancien genre de vie, et continua à être ce qu'il avait toujours été, honnête,

mais brouillon; fidèle, mais paresseux. Frank fit des efforts inutiles pour lui inspirer un esprit d'industrie, et voyant qu'il ne pouvait y réussir, il se chargea de l'éducation et de l'établissement de ses enfans.

Paddy est mort depuis quelques années, mais sa mémoire vivra long-tems dans tous les environs de Ballybog, et le voyageur ne peut y passer, sans entendre raconter quelqu'une de ses prouesses.



— N° XIII. —

LES BONNES GENS.

La superstition des paysans d'Irlande peuple cette île d'un nombre infini d'êtres imaginaires, doués d'un pouvoir surnaturel, quelquefois amis des hommes, mais plus souvent malfaisans. Leur nom général est *Fairies*, c'est-à-dire fées; mais ils prétendent que ce nom leur déplaît, qu'il excite leur colère, et ils les désignent par une dénomination assez singulière, *Les bonnes gens*. Ces bonnes gens sont d'humeur très-joyeuse, car on les représente comme n'étant occupés qu'à danser, à chanter et à se réjouir. Ils sont d'une taille plus que lilliputienne, et on les a vus souvent danser en rond autour d'un champignon, tandis que quelques-uns d'entre eux

montent sur le chapiteau et y font des cabrioles; mais ils ont le don des métamorphoses et peuvent prendre telle forme que bon leur semble. Ils peuvent aussi se rendre invisibles à volonté, et parcourir en un clin d'œil des distances immenses. En général personne aujourd'hui ne prétend les avoir vus, mais il existe à peine un paysan dont le père, la grand'mère ou le bisaïeul n'aient eu quelque commerce avec eux. Cependant les preuves de leur existence actuelle ne manquent pas encore : si la pluie a abattu l'herbe dans un vallon pendant la nuit, c'est que les bonnes gens en ont fait le théâtre de leurs danses; si le vent élève un tourbillon de poussière à quelque distante dans la soirée, ce sont les bonnes gens qui sont en marche vers leur rendez-vous nocturne, et l'on salue la poussière avec autant de respect que si le vice-roi passait à la tête d'un cortége imposant. C'est encore aux bonnes gens qu'on attribue les maladies dont on ne connaît pas la cause, et qui attaquent les hommes et les bestiaux, et plus d'un ivrogne est assez injuste pour les accuser de l'ivresse occasionée par le whiskey qu'il a bu. Les traditions sur les bonnes

gens sont innombrables, et, si l'on voulait les recueillir toutes, on en formerait des volumes; mais ce serait une lecture très-fastidieuse, car toutes ces traditions, quoique variant en quelques circonstances, sont les mêmes, quant au fond, d'un bout de l'Irlande à l'autre.

Les bonnes gens se subdivisent en différentes classes. La première, à laquelle il faut principalement appliquer ce que je viens de dire, se distingue des autres par le nom de *shefro*. On les accuse d'enlever les enfans des paysans pour les élever parmi eux, attendu qu'ils ont besoin du secours des hommes pour réussir dans quelques-unes de leurs opérations qu'on ne désigne pas, et ils substituent un de leurs enfans en place de celui qu'ils enlèvent. Mais la substitution se reconnaît aisément, parce qu'ils prennent toujours des enfans beaux et bien portant, et qu'ils laissent en place des êtres laids, contrefaits et maladifs. Le remède à ce mal est bien simple : il ne s'agit que de maltraiter l'enfant qu'on trouve en place du sien, de le pincer, de le mal nourrir, d'avoir l'air de vouloir l'exposer sur l'eau ou le jeter dans le feu, alors le shefro vient le re-

prendre, et laisse en place l'enfant qu'il avait enlevé. Voici une des légendes que la tradition a conservées sur cette classe des bonnes gens.

Il y avait une fois un pauvre homme qui demeurait dans la fertile vallée d'Aherlon, aux pieds des monts Galties, et qui était tellement contrefait que sa bosse s'élevait au dessus de sa tête, qui semblait enfoncée dans son estomac. Il se nommait Lusmore, et gagnait sa vie en faisant des chapeaux de paille et des paniers de joncs, qu'il allait vendre dans la petite ville de Cahir. Un soir qu'il en revenait, il se trouva surpris par la nuit, et, étant fatigué, il s'assit pour se reposer sur le bord du marécage de Knockgrafton.

A peine y était-il depuis quelques minutes, que ses oreilles furent frappées par les sons mélodieux d'une musique céleste, vocale et instrumentale, tels qu'il n'en avait entendus de sa vie, et, jetant les yeux du côté d'où ils partaient, il vit une partie du marécage qui était illuminée par une clarté qui ne ressemblait ni à celle du soleil, ni à celle de la lune, sans qu'on pût voir ce qui la produisait. C'était la réunion des bonnes

gens qui y étaient rassemblés en nombre prodigieux. Les uns chantaient et jouaient de divers instrumens dont la forme ne ressemblait à aucun de ceux qui sont connus; les autres dansaient si légèrement que les gouttes de rosée dont l'herbe était chargée ne s'en détachaient pas; d'autres étaient assis devant une table richement servie et couverte de mets dont il aurait été impossible d'expliquer la nature.

Après avoir regardé ce spectacle et écouté ce concert pendant quelque tems, Lusmore remarqua qu'il y avait dans la musique des momens de pause qui revenaient à intervalle fixe, et comme il avait de l'oreille, du goût et une voix agréable, il imagina de les remplir en chantant lui-même. Cette nouvelle harmonie plut aux bonnes gens; ils voulurent l'entendre de plus près, et Lusmore, se sentant enlevé tout à coup comme par un tourbillon, se trouva en un instant au milieu d'eux. On le plaça parmi les musiciens, on lui dit de continuer à chanter comme il l'avait déjà fait, et la danse recommença et dura une grande partie de la nuit.

Les divertissemens des bonnes gens cessent

avant le premier rayon de l'aurore ; mais à l'instant où ils allaient disparaître, un d'eux s'approcha de Lusmore, lui toucha le dos, et lui dit : « Lusmore, reçois le prix de ta musique ; regarde par terre derrière toi. » Pendant que le *skefro* prononçait ces paroles, Lusmore se sentit les épaules déchargées d'un grand poids ; son corps se redressa ; sa tête reprit sa position naturelle, et, se retournant, il vit sa bosse par terre. Tout disparut en même tems, et il se retrouva seul, et dans l'obscurité, sur le bord du marécage, à l'endroit où il s'était assis. Le pauvre Lusmore était si joyeux qu'il aurait été en état de sauter par dessus la lune, comme la vache, dans l'histoire *du Chat et du Violon*, et, ce qui ajouta encore à son ravissement, fut de voir qu'il avait un habit neuf; les bonnes gens ayant probablement prévu que ses anciens vêtemens ne pourraient plus aller à sa nouvelle taille.

Il retourna dans son village, et ce ne fut pas sans peine qu'il convainquit ses connaissances qu'il était véritablement Lusmore, tant il était changé. Cependant, comme on connaissait le

pouvoir des bonnes gens, on ne refusa plus de le croire, dès qu'il eut raconté ce qui lui était arrivé.

La Renommée se chargea de répandre partout le bruit de cette histoire, et la femme d'un bossu, qui demeurait dans un canton fort éloigné, amena son mari chez Lusmore pour apprendre de lui, de la manière la plus sûre, comment il avait été débarrassé de sa bosse, dans l'espoir qu'en employant les mêmes moyens, elle verrait disparaître de même celle de Jack Madden.

Après avoir écouté bien attentivement le récit du ci-devant bossu, elle conduisit son mari sur le bord du marécage de Knockgrafton, où elle le laissa après lui avoir fait sa leçon. Madden exécuta ses instructions de point en point; mais il avait la voix rauque, il chantait faux, et sa musique déplut tellement aux bonnes gens, qu'ils le firent venir au milieu d'eux, l'accablèrent de reproches, et l'un d'eux, ramassant la bosse de Lusmore, la lui plaça sur les épaules, où elle resta si fortement attachée, qu'elle semblait y être enracinée. Au même instant tout disparut.

Chargé de ce nouveau fardeau, le pauvre Madden se trouva hors d'état de retourner au village. Le jour vint, et sa femme, inquiète de ne pas le voir revenir, alla le chercher à l'endroit où elle l'avait laissé, et où elle le trouva étendu par terre et orné d'une double bosse qu'il conserva toute sa vie ; ce qui prouve que ce qui est un remède utile pour l'un, peut quelquefois être un poison pour l'autre ; car il y a peu de contes dont on ne puisse tirer une leçon morale.



— N° XIV. —

LES CLURICAUNES.

Les *Cluricaunes* forment une autre classe des bonnes gens; on les nomme *Leprechans*, dans le nord de l'Irlande, et ces deux noms sont, l'un comme l'autre, une corruption d'un mot irlandais, qui signifie Pygmée. Ce qui les distingue des *shefros*, c'est que ceux-ci sont toujours en grandes troupes, au lieu que les *cluricaunes* vivent solitairement. Les *cluricaunes* paraissent être les cordonniers des bonnes gens, car on les voit souvent occupés à faire des souliers. Ils aiment à boire et à fumer, et s'installent quelquefois dans une famille qu'ils ne veulent plus quitter. Ils connaissent les trésors cachés, et ils ont une bourse de peau, qui a la même vertu que celle de Fortunatus, car il s'y trouve un schelling qui n'est pas plutôt dépensé qu'il est remplacé par

un autre. Leur visage offre les traits d'un vieillard ridé.

Les traditions sur les *cluricaunes* sont aussi nombreuses que celles sur les *shefros*. J'en citerai deux parce qu'elles ont rapport à deux attributs différens de ces êtres imaginaires. La première m'a été racontée par ma vieille servante, un jour que je m'amusais à la railler sur la croyance aux bonnes gens.

« Riez tant que vous voudrez, monsieur, me dit-elle ; mais aussi sûr que je vois votre honneur, mon grand-père a vu un *cluricaune*, et l'á même pris.

» — L'a pris, Molly!

» — Oui, monsieur, l'a pris. Mon grand-père avait passé toute la journée à couper de la tourbe dans le marécage, et, après l'avoir transportée à la maison pour sa provision d'hiver, il reconduisit son vieux cheval à l'écurie. Pendant qu'il lui donnait sa provende, il entendit un petit bruit, comme si un cordonnier avait frappé sur un soulier avec son marteau. Oh, oh! pensa mon grand-père, il faut que ce soit un *cluricaune*, et, si je puis l'attraper, je serai riche pour toute ma vie. Il regarda de tous

cotés sans pouvoir l'apercevoir; mais enfin il remarqua que le bruit partait de dessous le coffre à avoine, et, se couchant par terre, il alongea le bras et saisit le *cluricaune* dans sa main par le milieu du corps.

« Eh bien! eh bien! s'écria le *cluricaune;* que me voulez-vous donc?

» — Je ne veux que votre bourse, répondit mon grand-père.

» — Je n'en ai pas, dit le *cluricaune*.

» — Tant pis pour vous, dit mon grand-père, en prenant d'une main un couteau dans sa poche, tandis qu'il tenait le *cluricaune* dans l'autre; car si vous ne me donnez pas votre bourse, j'ai résolu de vous couper le nez.

» — N'en faites rien, s'écria le *cluricaune;* je vous dis que je n'ai pas de bourse; mais si vous voulez venir avec moi, je vous montrerai un trésor caché. »

» La proposition plut à mon grand-père. Il sortit, en tenant toujours le *cluricaune* bien serré dans sa main, et celui-ci, lui indiquant le chemin qu'il devait suivre, le conduisit précisément dans le marécage où il avait travaillé toute la journée. Après qu'il y eut marché quelque tems, le *clu-*

ricaune lui dit de s'arrêter, et, lui montrant une touffe de bruyère, il lui dit qu'il n'avait qu'à la déraciner, et qu'il trouverait par dessous un grand pot de fer rempli de pièces d'or. Mon grand-père lâcha le *cluricaune* pour employer ses deux mains à arracher la bruyère; mais il ne put en venir à bout, et, pendant ce tems, le *cluricaune* avait disparu.

» La nuit était fort obscure; mon grand-père ne savait pas dans quelle partie du marécage il se trouvait; cependant il ne perdit pas la tête, et, prenant une de ses jarretières, il l'attacha à la tige de bruyère, et retourna chez lui. Mais quand il revint au point du jour avec une bêche, quelle fut sa surprise de voir une jarretière semblable à la sienne attachée à chaque tige de bruyère! Il y en avait des milliers et des milliers, et il était impossible de songer à les déraciner toutes. Il retourna donc chez lui fort mécontent, et, comme il ne vit plus de *cluricaune*, il reconnut qu'une occasion perdue ne se retrouve jamais. »

Passons à la seconde tradition que j'ai promise.

Justin Mac-Carthy de Ballinacarthy était renommé dans tout le sud de l'Irlande par son

hospitalité. Il tenait en quelque sorte maison et table ouverte, et sa cave était toujours remplie de tonneaux de la meilleure ale, d'excellent whiskey, et de vins de première qualité. Tous ses domestiques avaient vieilli à son service, à l'exception du sommelier, car aucun de ceux qui avaient successivement exercé chez lui cette fonction n'avait voulu y rester plus de huit jours, parce qu'ils prétendaient qu'un *cluricaune* s'était installé dans la cave, et leur jouait toutes sortes de mauvais tours. Cependant, quoique M. Mac-Carthy fût obligé de descendre souvent lui-même à la cave, faute de sommelier, il ne l'avait jamais aperçu.

Un jeune homme, nommé Jack Leary, qui servait depuis quelque tems chez lui en qualité de garçon d'écurie, ne se laissant pas intimider par les bruits qui s'étaient répandus, lui demanda un jour la place de sommelier, si souvent vacante, et M. Mac-Carthy, qui était fréquemment réduit à accepter le premier venu qui se présentait, la lui accorda sans difficulté.

Comme le *cluricaune*, que tous les sommeliers de M. Mac-Carthy prétendaient habiter la cave, ne se montrait jamais que pendant la nuit, on

avait soin d'y prendre, dès le matin, la provision de bière, de vin et de whiskey, qu'on jugeait nécessaire pour la journée. Mais il arrivait quelquefois au château des convives plus nombreux qu'on ne s'y attendait, ou des buveurs plus déterminés, et alors un supplément devenait indispensable dans le cours de la soirée.

Cette circonstance se présenta le jour même où Leary entra en fonctions. Une troupe de gentillâtres, toujours altérés, mais qui l'étaient doublement parce qu'ils avaient chassé toute la matinée, étaient venus dîner au château, et, vers dix heures du soir, pots et bouteilles, tout était à sec. Jack reçut donc l'ordre de descendre à la cave, et d'en rapporter de nouvelles provisions.

Jack obéit sans hésiter, mais non sans que le cœur lui battît un peu. Il prit la clé de la cave, une lanterne, un panier assez grand pour ne pas avoir à craindre d'être obligé de faire un second voyage, et descendit l'escalier. A peine avait-il placé la clé dans la serrure, qu'il crut entendre rire dans la cave d'une manière fort étrange, et remuer des bouteilles. Sa palpitation de cœur redoubla; cependant il ouvrit la

porte avec une violence qui tenait du désespoir; mais à peine l'avait-il ouverte qu'il tomba par terre en poussant un cri effrayant. On l'entendit de la cuisine, et personne n'osa aller à son secours. Il se releva pourtant, remonta l'escalier; mais il ne rentra dans la salle à manger que lorsque son maître l'eut fait demander.

« Eh bien! le vin? dit M. Mac-Carthy, où est le vin?

» — Dans la cave, votre honneur, répondit Leary; du moins j'espère qu'il en reste encore.

» — Qu'il en reste encore! s'écria son maître; qu'est-il donc arrivé?

» — J'ai vu tous les tonneaux et toutes les bouteilles danser dans la cave, dit Leary, et j'y ai entendu des mugissemens comme d'un taureau enragé.

» Messieurs, dit Mac-Carthy, en s'adressant à ses convives, depuis bien des années, je n'ai pas eu un seul sommelier qui ne m'ait raconté des histoires semblables. Cette maison n'est plus tenable, et je la quitterai dès demain; mais en attendant vous ne manquerez pas de vin, car j'en irai chercher moi-même. »

A ces mots il se leva de table, prit la clé de

la cave, le panier et la lanterne, et descendit lui-même pour faire sa provision. En arrivant à la cave, dont la porte était entr'ouverte, il n'entendit qu'un léger bruit qu'il crut occasioné par un rat; mais en y entrant, il vit, à califourchon sur un tonneau de son meilleur vin de Porto, un homme dont la taille n'excédait pas six pouces, et qui portait sur son épaule un fausset, et il leva sa lanterne pour mieux examiner ce pygmée. Il avait un bonnet rouge sur sa tête, un tablier de cuir à sa ceinture, des bas bleus et des souliers avec de grandes boucles d'argent. Il avait le visage ridé comme une pomme gardée d'une année à l'autre, le ventre en citrouille, le nez rouge comme une écrevisse, et la bouche fendue jusqu'aux oreilles.

« Ah, ah, mon petit ami! dit M. Mac-Carthy; c'est donc vous qui troublez le repos de ma maison! Et que faites-vous ici, s'il vous plaît?

» — Je n'y resterai pas long-tems, répondit le nain, en souriant d'un air malin; je sais que vous déménagez demain, et vous devez bien croire que votre petit *cluricaune* vous est trop attaché pour ne pas vous suivre.

» — Oui dà ! pensa M. Mac-Carthy ; en ce cas ce n'est pas la peine de quitter Ballinacarthy. » Et, mettant quelques bouteilles dans son panier, il sortit de la cave, en ferma la porte, et alla rejoindre ses convives, auxquels il raconta ce qui venait de lui arriver. Depuis ce tems, il se chargea lui-même de remplir les fonctions de sommelier ; il revoyait le *cluricaune* toutes les fois qu'il allait à la cave pendant la nuit ; mais ce petit être semblait avoir du respect pour le maître de la maison, et il ne lui joua aucun mauvais tour, si ce n'est qu'il buvait autant que le chasseur le plus altéré, et qu'il savait choisir le meilleur vin.

M. Mac-Carthy alla enfin rejoindre ses ancêtres. Un neveu, qui hérita de ses biens, n'avait pas les mêmes goûts hospitaliers ; la cave se vida, et le *cluricaune* en disparut, sans doute pour aller chercher quelque autre cellier mieux garni.

On admet encore l'existence d'autres esprits en Irlande ; mais comme ils n'appartiennent pas à la classe lilliputienne des bonnes gens, je leur destine un article séparé.

— N° XV. —

LA PÊCHE.

—

Par une belle matinée du mois de juin, c'est-à-dire à cette époque de l'année où le jour ne laisse presque pas de place à la nuit, mon fidèle Patrice vint m'éveiller presque au lever de l'aurore pour m'avertir que, du bord de la baie de Roundstone, on voyait en mer plusieurs baleines.

Comme c'est un événement infiniment rare sur les côtes du Cunnemarra, je me levai à la hâte, et, cette baie n'étant pas très-loin de mon hermitage, je fus bientôt arrivé sur le bord de la mer, où un grand nombre de spectateurs étaient déjà rassemblés, et je vis effectivement deux ou trois de ces monstres marins qui s'élevaient de tems en tems sur la surface des eaux comme autant de montagnes noires, s'enfonçaient ensuite dans les abîmes de la mer, et se remontraient

encore quelques momens après. Deux ou trois barques, sorties des îles voisines, s'étaient approchées des cétacées ; mais ceux qui les montaient n'étant pas habitués à cette sorte de pêche, se tenaient à une distance respectueuse, et n'osaient rien entreprendre contre eux.

J'essayai de faire sentir aux pêcheurs dont j'étais entouré l'avantage qu'ils retireraient de la prise d'une de ces baleines; mais toute mon éloquence échoua, et je ne pus, malgré l'espoir du profit que je faisais briller à leurs yeux, les déterminer à mettre leurs barques en mer pour aller attaquer un de ces monstres.

Le hasard les servit mieux que leur courage. Le vent soufflait vers la terre ; la marée se retirait ; une des baleines s'approcha imprudemment trop près des côtes avec une forte vague, et ne put la suivre quand elle se retira ; celle qui vint ensuite ne put la remettre à flot, et la troisième prouva évidemment qu'elle était échouée sur le sable. Des cris de joie partirent de toutes parts en ce moment, et cependant pas un pêcheur n'osa mettre sa barque en mer, tant les bonds et les redoutables coups de queue du monstre inspiraient l'épouvante. Ce ne fut qu'au bout

d'une heure, et quand la mer eut laissé la victime presque à sec, qu'ils eurent enfin assez de courage pour s'en approcher, et il s'en passa encore plus de quatre avant qu'ils eussent réussi à la mettre à mort. C'était une grande baleine de l'espèce dite *spermaceti*, ayant soixante-douze pieds de longueur sur seize d'épaisseur; mais plus de la moitié de l'huile qu'elle aurait dû produire fut perdue par suite de leur ignorance des procédés à employer pour l'extraire. Les pauvres coupèrent une partie de la chair pour la manger, et on la trouva semblable à du bœuf de qualité inférieure.

La pusillanimité que montrèrent en cette occasion nos pêcheurs, m'étonna d'autant plus que je les avais vus souvent se mettre en mer par les plus mauvais tems pour aller retirer leurs filets quand ils les croyaient en danger. Mais telle est la force de l'habitude; ces mêmes gens, qui n'hésitaient pas à braver le courroux des vents et la fureur des vagues, parce qu'ils s'y trouvent presque journellement exposés, ne voulaient pas affronter un danger moins considérable, mais inconnu, quoiqu'ils dussent en retirer un bien plus grand profit.

La pêche des harengs est celle dont ils s'occupent principalement et avec le plus de succès; mais quoi qu'on dise de la régularité avec laquelle ces poissons arrivent tous les ans dans les mêmes parages, un fait certain est qu'il en parut très-peu sur les côtes septentrionales d'Irlande, depuis 1810 jusqu'en 1822. Je demandai aux plus vieux pêcheurs s'ils savaient à quelle cause on pouvait attribuer la nouvelle route que suivaient les bancs des harengs, car il avait été reconnu qu'ils passaient tous les ans à l'époque ordinaire de leur émigration; mais, à une distance beaucoup plus considérable, et dans des endroits qui n'offraient pas les mêmes facilités pour la pêche. Ils me répondirent unanimement que la cause en était bien connue; en 1810, une tempête aussi furieuse que subite s'était déclarée pendant la nuit, tandis que toutes les barques de pêcheurs étaient en mer pour retirer les filets; un grand nombre avaient été submergées; plus de cent personnes avaient été noyées, et l'on savait que, lorsqu'il arrivait un pareil malheur, il se passait toujours dix à douze ans avant que les harengs reparussent le long des côtes.

Cette explication ne me parut pas plus satis-

faisante, qu'elle ne le paraîtra probablement à mes lecteurs ; mais nos pêcheurs seront maintenant d'autant plus fermes dans leur opinion à ce sujet, qu'ils pourront appuyer leur théorie sur l'expérience. En 1822, les bancs de harengs reprirent leur ancienne route, et s'approchèrent des côtes comme par le passé, à la grande joie de tous nos pêcheurs, que je vis se mettre en mer avec empressement, dès que l'arrivée de ces poissons leur fut annoncée.

C'est un spectacle infiniment intéressant que de voir, un peu avant le coucher du soleil, une foule de petites barques, dont chacune porte trois ou quatre pêcheurs partir du rivage pour aller jeter les filets, ce qu'il n'est permis de faire qu'à l'instant où le soleil disparaît sous l'horizon. La rapidité des mouvemens des rameurs, l'empressement que ceux qui sont sur chaque barque mettent à s'emparer les premiers de la situation qu'ils croient la plus favorable à la pêche, la joie que montrent ceux qui y ont réussi, tout contribue à donner un air de vie à cette scène, et à y attacher un intérêt profond. Dès que les filets sont tendus, les barques reviennent à la côte, et l'on ne peut aller les lever

que le lendemain matin, un peu avant le lever du soleil, règlement d'autant plus sage que l'expérience a fait reconnaître que vingt-quatre heures consécutives de pêche jettent l'alarme dans un banc de harengs, et leur fait prendre une autre direction.

Lorsque les pêcheurs regagnent le rivage avec leurs barques chargées du produit de leur pêche, ils trouvent au lieu ordinaire du débarquement une foule de marchands arrivés avec leurs petits chevaux et leurs grands paniers pour acheter les harengs. Le prix en varie considérablemeut; un jour c'est trois schellings le cent, le lendemain ce ne sera que trois pences. On serait tenté d'attribuer cette différence de prix à celle qui peut exister dans la quantité de poisson qu'on rapporte; elle vient pourtant d'une tout autre cause, du plus ou moins de sel qui se trouve dans les environs. Les droits excessifs dont le gouvernement anglais charge cette denrée, fait qu'on n'en achète qu'une quantité médiocre; et quand elle est employée, que la pêche soit bonne ou mauvaise, c'est le plus ou moins de facilité qu'on peut avoir pour se procurer du sel, qui règle le prix du poisson. Sans le droit exorbitant

imposé sur le sel, il ne vaudrait qu'environ dix schellings le baril, ce qui suffit pour saler trois mille harengs. Le pauvre pêcheur, moyennant une avance de dix schellings, pouvait donc préparer une quantité de poisson considérable; rentrer dans ses fonds en en vendant une partie; et garder le surplus pour la nourriture de sa famille; au lieu que, dans l'état actuel des choses, il est souvent obligé de laisser pourrir sur le rivage des milliers de harengs, parce que personne ne veut les acheter faute de sel pour les saler.

Chaque barque destinée à la pêche appartient ordinairement à quatre pêcheurs qui en font les frais en commun; le coût en varie de huit à dix livres, y compris les rames et les cordages. Chacun d'eux fournit également sa part des filets, dont la longueur et la largeur sont déterminées d'après l'endroit où l'on se propose de pêcher. Car ceux dont on se sert à la hauteur de l'île de Boffin, par exemple, ne pourraient convenir pour les environs des Killeries. La valeur de ces filets excède presque toujours celle de la barque, et il est rare qu'une saison de pêche se passe sans qu'il s'en perde quelqu'un, et sans que plusieurs soient endommagés. Par exemple,

quand il survient un ouragan pendant la nuit, il arrive souvent que les filets d'une centaine de barques et plus se trouvent mêlés ensemble, et pris les uns dans les autres. Les pêcheurs qui arrivent les premiers, craignant la continuation du mauvais tems, ne songent qu'à sauver les leurs, et coupent ceux qui y sont attachés, ce qui les met hors d'état de servir, quelquefois pour tout le reste de la saison, et ce qui occasione des querelles fréquentes. Mais c'est un mal qu'il est presque impossible de prévenir, d'après l'organisation actuelle de nos pêcheries, car chaque inspecteur des pêches a, sous sa surveillance, une étendue de côtes considérable, et il ne peut être partout en même tems.



— N° XVI. —

LE DERNIER DES CHEFS

DE LA VERTE ERIN.

Dans aucun pays du monde le système féodal ne poussa de plus profondes racines qu'en Irlande. Chacun des petits rois, ou pour mieux dire des chefs qui se partageaient autrefois cette île, jouissait d'un pouvoir sans bornes sur ses vassaux, et ce pouvoir était d'autant plus fort qu'il était fondé sur l'affection autant que sur un respect héréditaire. A la fin du siècle dernier, les O'Roure, les O'Cory et beaucoup d'autres exerçaient encore un empire presque absolu dans leurs domaines, et ce n'est que depuis peu d'années que les descendans de ces petits souverains ont perdu leur inflence dans le nord-ouest de notre île, où elle s'est perpétuée le plus long-tems.

Le dernier de ces chefs fut Cormac O'Connor, dont un des ancêtres avait livré la fameuse bataille d'Athenree. Sa grande taille, son corps nerveux, son courage à toute épreuve, qualités physiques et morales que l'Irlande aima toujours trouver dans ses chefs, annonçaient en lui le descendant d'un héros. Son château de Ballintobber s'élevait avec une dignité sombre sur les bords du lac de Kéromor, à l'extrémité occidentale du Connaught. Il conservait encore toute l'apparence d'une forteresse, si ce n'est que d'anciennes hostilités en avaient détruit les ouvrages extérieurs, et en avaient renversé une des quatre tours situées à chaque angle. Mais c'étaient autant de marques honorables qui le rendaient plus cher aux yeux de celui qui en était le maître, et cependant il fallait qu'il l'abandonnât, qu'il le cédât à un étranger; car ses domaines, comme ceux de tant d'autres, venaient d'être confisqués, et un officier du shérif était arrivé pour lui signifier l'ordre d'en déguerpir, affront que ses vassaux n'auraient pas laissé impuni, si une longue vie, passée dans l'adversité, n'avait donné des leçons à Cormac, et ne lui avait appris qu'il faut savoir se soumettre

quand la résistance ne peut être suivie que de nouveaux malheurs.

Il avait près de soixante-dix ans, quand il fut ainsi banni d'un château qui, pendant des siècles, avait été le séjour de l'hospitalité. Son barde fidèle, sa harpe sur l'épaule, et ses cheveux blancs flottant au gré du vent, avait résolu de partager la fortune de son ancien maître, et son fidèle chapelain le suivait aussi pour lui donner de pieuses consolations. Tous les paysans des environs, pleins d'une vénération héréditaire pour leur chef, s'étaient rassemblés pour le voir partir; les vieillards pleuraient de chagrin, les jeunes gens frémissaient d'indignation et de rage, et il n'aurait fallu qu'un mot pour exciter un soulèvement général dans ce canton. Mais bien loin de le prononcer, Cormac les exhorta à montrer de la patience et de la résignation, jusqu'à ce que la fortune, plus favorable, le ramenât au milieu de ses fidèles vassaux; car il ne perdait pas encore l'espoir de voir un jour chasser de l'Irlande les étrangers; c'était sous ce nom qu'il désignait toujours les Anglais.

« Je vais me rendre dans mon royaume d'Inniskea, leur dit-il, puisque l'étranger ne m'en

a pas encore dépouillé. Peut-être, comme l'a fait mon père avant moi, en reviendrai-je un jour pour punir les oppresseurs de mon peuple. Si la mort m'en empêche, j'ai un fils à qui je laisserai pour dernière injonction de venger les injures de son père et de rendre justice à mes sujets. Adieu, mes fidèles vassaux; je vous regarderai toujours comme mes enfans; songez aussi à votre chef, et n'oubliez pas son fils, le jeune prince de Ballintobber.

» — Jamais! jamais! » s'écrièrent mille voix, et toute cette multitude assemblée, hommes, femmes et enfans le conduisit jusqu'au bord de la mer, où il monta sur une grande barque pour se rendre dans l'île d'Inniskea.

Ce fut ainsi que ce chef jadis puissant, qui avait eu sous ses bannières plus d'un millier de soldats et de nombreux domestiques à ses ordres, partit de ses domaines avec trois compagnons, son barde, son chapelain et un fidèle serviteur nommé Cornélius Mac-Carthy, qui devait avoir la surintendance de sa maison. Le lieu de sa résidence dans l'île d'Inniskea était un vieil édifice tombant en ruines, que la vanité de Cormac O'Connor décora du nom de châ-

teau. Il était placé à l'extrémité méridionale de l'île, sur le haut d'un rocher dont la base avait repoussé depuis des siècles les vagues de l'Océan-Atlantique. Là, Cormac fut encore honoré du titre de prince, et reçut les hommages volontaires des insulaires ignorans et grossiers qu'il appelait ses sujets, et dont le respect l'indemnisait en partie de la grandeur éclipsée de Ballintobber; la harpe fit encore résonner les louanges d'Erin et des O'Connor; en un mot, la joie qu'on peut goûter dans le chagrin embellit cette habitation solitaire.

La cupidité anglaise n'attachant encore aucun prix au sol montagneux et presque stérile d'Inniskea, on n'avait pas songé à comprendre cette petite île dans la sentence de confiscation; et le vieux chef espéra y vivre en paix jusqu'à ce que son fils unique, Fedlim O'Connor, revînt dans le pays de ses ancêtres pour arborer de nouveau la bannière verte sur le château de Ballintobber. C'était tout son espoir, et il aimait à s'y livrer, quoique ce fût plutôt une illusion qu'une attente raisonnable. Il voyait dans le passé la longue ligne de ses ancêtres jusqu'au point où elle se perdait dans l'obscurité, et il ne pouvait croire

que la dernière branche d'un trône si illustre fût destinée à se dessécher sur les rochers d'Inniskea. Il y avait sept ans que son fils servait sur le continent comme soldat de fortune, et il s'en était écoulé cinq depuis la dernière fois qu'il avait reçu de ses nouvelles. Il était alors au service de l'Autriche, et, comme beaucoup de ses concitoyens, il portait les armes contre la puissance qu'il aurait dû naturellement soutenir, si la mauvaise politique de l'Angleterre n'avait offert à l'Autriche, à la France et à l'Espagne, une foule de recrus parmi les Irlandais mécontens.

Les nouveaux habitans d'Inniskea continuèrent à mener, pendant quelque tems, une vie aussi tranquille que monotone, et qu'aucun nouveau malheur ne vint troubler. Cornélius montait trois fois par jour sur le promontoire le plus élevé pour voir s'il ne découvrirait pas, sur le sein des mers, quelque voile étrangère, dans l'espoir qu'elle ramènerait son frère de lait, le jeune prince de Ballintobber.

Il était à ce poste par une belle matinée du mois de mai, quand il vit un schooner français s'approcher d'Inniskea, et se diriger vers le ro-

cher sur lequel s'élevait le vieux château. Son imagination active l'avait trompé bien des fois, lui avait fait prendre une troupe de mouettes volant dans le lointain pour un navire étranger, et la croix rouge du pavillon anglais pour l'aigle impérial d'Autriche; mais pour cette fois, il était bien sûr de son fait; l'hésitation qu'on avait montrée avant de jeter l'ancre annonçait qu'on avait des précautions à prendre, et tous les agrès du schooner étaient en trop bon ordre pour que ce pût être un bâtiment contrebandier. Il en conclut donc sur-le-champ que le prince héréditaire devait être à bord, et descendant du rocher presque perpendiculaire avec l'agilité d'un singe, il monta sur sa barque, qui était amarrée dans une petite crique, et fut bientôt près du schooner. Il demanda, en mauvais français, si le prince de Ballintobber était à bord, et les marins répétaient cette demande avec un ton de surprise et d'ironie, quand un jeune homme, enveloppé d'un manteau d'uniforme, qui examinait le rivage à l'aide d'un télescope, jeta les yeux sur lui, et s'écria : « Cornélius! est-il possible que ce soit Cornélius! »

C'en fut assez pour Cornélius. Il sauta sur-

le-champ par-dessus le plat bord du schooner, et se mit à danser sur le pont, en criant : « Le prince! le prince! » Les matelots, étonnés, s'attroupaient autour de lui, et ce ne fut pas sans peine que Fedlim parvint à calmer l'effervescence de sa joie. Cornélius informa alors son jeune maître des malheurs arrivés à sa famille pendant son absence, et, comme il lui apprit cette nouvelle en irlandais, la dignité du prince n'en souffrit pas aux yeux des officiers français. Le major O'Connor, titre que lui donnait l'équipage du schooner, fit alors ses adieux au capitaine et aux officiers, distribua quelque argent aux matelots, et partit avec Cornélius.

La plus grande consolation d'un vieillard, c'est de se voir revivre dans un fils qui rappelle ses traits, comme il doit perpétuer sa race. Tel parut Fedlim aux yeux de Cormac quand il s'approcha de son père, qui, levant les mains vers le ciel, en appelait la bénédiction sur le fils qui s'agenouillait pour recevoir la sienne. Le major O'Connor était alors dans sa vingt-sixième année; il avait la taille élevée de son père, une tournure pleine de grâces, l'air de dignité qui

convient à un chef, et une expression de douceur enchanteresse.

Après que les premiers transports de joie se furent calmés, que le chapelain eut rendu de solennelles actions de grâces au ciel pour le retour du jeune prince, et que le barde l'eut célébré par une cantate impromptu, Fedlim rendit compte brièvement à son père des motifs qui le ramenaient dans son pays natal. Il avait quitté le service de l'Autriche pour entrer à celui de la France, y avait obtenu le grade de major, et le gouvernement français méditant une descente en Irlande, le général Hoche, à qui cette entreprise devait être confiée, l'avait recommandé comme propre à lui préparer les voies et à faciliter l'invasion, en fomentant les dispositions à la révolte qui existaient déjà dans le pays. En conséquence un schooner, excellent voilier, avait été chargé de le conduire dans une des îles voisines de l'Irlande, et il avait choisi celle d'Inniskea, parce que, appartenant à son père, qu'il ne s'attendait pas à y voir, il savait qu'il y trouverait plus de moyens que dans toute autre pour passer dans le Connaught.

On avait vu se passer des choses si extraordinaires, que rien ne paraissait impossible à ceux qui professaient les principes révolutionnaires. Fedlim, jeune et ardent, partageait jusqu'à un certain point la frénésie du moment; et il ne désesperait pas que, avec l'aide de la France, l'Irlande ne pût réussir à secouer le joug de l'Angleterre. Il arrivait donc plein d'enthousiasme, et croyant ne trouver dans son pays que des esprits disposés à seconder ses efforts.

Le vieux chef regardait son fils comme l'Auguste de sa race, comme un héros qui devait la couvrir d'une nouvelle gloire. Il se voyait déjà réintégré dans son château de Ballintobber, entouré de ses fidèles vassaux, et brillant de toute la pompe de la royauté. La publicité imprudente qu'il donna à ses espérances enflamma d'une nouvelle ardeur l'ame de Cornélius, qui désirait par-dessus toutes choses expulser du château de Ballintobber celui qui en était alors le propriétaire, contre lequel il avait conçu une inimitié personnelle; car le major Hamilton avait employé son autorité comme magistrat pour punir Cornélius de la vénération qu'il avait conservée pour le château de son

vieux maître, en le faisant mettre au pilori la dernière fois qu'il était venu dans les environs. Cependant on n'avait guère à craindre que ces espérances illusoires ne transpirassent; car tous les insulaires d'Inniskea étaient fort attachés à leur chef, et ils étaient assez intelligens pour sentir la nécessité du secret.

Après avoir passé quelques jours avec son père, le major se rendit dans le voisinage de Ballintobber, pour voir quelle perspective pouvaient offrir les dispositions des habitans de ces environs. Il prit sa résidence chez sa nourrice, mère de Cornélius, qui habitait une petite chaumière en face du château, de l'autre côté du lac. C'est un fait bien connu que l'affection d'une nourrice, en Irlande, égale et surpasse même celle d'une mère, et que nulle torture n'est capable de relâcher les nœuds de cet attachement. Hélène Mac-Carthy fut plongée dans une extase de joie en revoyant son fils, comme elle nommait le major, et cette joie était même un peu bruyante; mais le major lui ayant fait sentir la nécessité de la discrétion et du secret, elle baissa le ton, et fondit en larmes en se rappelant le tems qui n'était plus. « Il s'est passé

de bien tristes choses depuis que vous nous avez quitté, prince Fedlim, lui dit-elle ; le château..... » Ses larmes l'interrompirent, et le major la consola, en lui faisant envisager un avenir plus heureux. Il lui demanda quelle espèce de gens habitaient le château.

« Il faut convenir qu'il y en a de pires que le major Hamilton, répondit la nourrice ; car, quoiqu'il ne soit qu'un *sassenach* et un étranger, il est charitable pour les pauvres ; seulement il en envoie beaucoup en prison, mais c'est parce qu'il est juge de paix. Quant à miss Eva, je voudrais qu'elle fût de meilleur sang et digne de mon prince. Que je serais heureuse de vivre avec elle et avec vous ! mais elle n'est ni princesse, ni catholique, et elle ne peut devenir une O'Connor. »

Le major lui demanda comment elle connaissait si bien miss Eva, et la nourrice lui répondit qu'elle en recevait fréquemment des visites et des présens. Elle avait peut-être tort de les accepter ; mais miss Eva était si bonne et si aimable, qu'il était impossible de les refuser. Fedlim lui recommanda d'avoir soin de lui cacher qu'il se

trouvait dans les environs, et elle le lui promit.

Cependant le major s'occupa avec activité de l'affaire qui l'avait ramené en Irlande. Il se fit connaître aux paysans du canton, et étendit ensuite ses courses plus loin. Il ne lui fut pas difficile de faire partager tous ses soins aux anciens vassaux de sa famille, et le mécontentement général qui régnait disposait les autres à se rallier à lui. Au bout de quelques mois, il comptait déjà plusieurs milliers d'hommes prêts à s'insurger au premier signal, et qui lui étaient dévoués, et, pour les entretenir de ces bonnes dispositions, il les réunissait souvent dans une vallée cachée au milieu des montagnes.

Un soir qu'il partait pour aller à ce rendez-vous, il vit deux hommes aborder sans cérémonie deux jeunes femmes qui passaient sur la route. Le major crut d'abord qu'il ne s'agissait que d'une plaisanterie; mais quand il vit ces deux femmes faire des efforts inutiles pour échapper à leurs persécuteurs, il avança de ce côté en doublant le pas. Les étrangers parurent surpris de le voir paraître, les routes de cette partie de l'Irlande n'étant pas très-fréquentées.

« Quelle affaire avez-vous ici, monsieur? lui demanda un des inconnus, qui portaient l'uniforme de la marine anglaise.

» — De quel droit me faites-vous cette question? répondit le major.

» — Du droit que voici, répliqua l'officier en portant la main sur son sabre.

» — Je pourrais vous en faire reconnaître un supérieur, » dit le major, en faisant le même mouvement.

Pendant ce dialogue, les deux jeunes femmes cherchaient toujours à échapper aux officiers, qui continuaient à les retenir, et leurs regards semblaient implorer la protection d'O'Connor. La soirée était trop avancée pour qu'il pût distinguer leurs traits et leur mise ; mais n'importe quel fût leur rang, elles étaient femmes, et, à ce titre, elles avaient droit à son secours.

« Messieurs, dit le major, permettez que ces femmes continuent leur chemin. La nuit est tombée, et je ne souffrirai pas que vous les reteniez plus long-tems.

» — Entendez-vous ce drôle? dit l'un des officiers à son camarade ; mais je saurai bientôt lui imposer silence. » En même tems il lâcha la

femme qu'il tenait par le bras, et mit le sabre à la main.

« — Fort bien, monsieur, dit le major, je sais ce que cela veut dire. » Et, reculant quelques pas, il se débarrassa de son manteau, et tira son sabre à son tour avec l'air d'aisance d'un homme à qui cette arme était familière. « Messieurs, ajouta-t-il, vous êtes deux contre un; mais, si j'en juge par vos épaulettes, vous êtes officiers anglais, et ce titre ne permet pas un soupçon déshonorant. Je présume que je n'aurai affaire qu'à l'un de vous à la fois.

« — Insolent! s'écria le même officier, nous prenez-vous pour des assassins? Défendez-vous, monsieur. »

Quelques passes convainquirent le major de sa supériorité sur son ennemi; mais ne voulant pas s'en prévaloir, il ne chercha qu'à le désarmer, y réussit, et, baissant aussitôt la pointe de son sabre, lui dit qu'il lui donnait la vie.

Le cliquetis des sabres avait tellement effrayé l'une des deux femmes, qu'elle s'évanouit, et sa compagne, poussant un grand cri, prononça le nom de miss Eva. Ce nom apprenant au major qui elle était, il insista de nouveau pour que les

deux officiers se retirassent. Celui qu'il venait de désarmer, remarquant alors l'uniforme français que portait O'Connor, s'écria : « C'est un espion! » Mais son compagnon lui dit à demi-voix : « L'honneur! l'honneur! » Et l'entraîna d'un autre côté.

Une femme qui a besoin de secours, non-seulement excite la compassion, mais subjugue même l'inimitié. Le major se soumit à ce secret pouvoir du beau sexe, et aida à rappeler à la vie miss Hamilton, qui, en ouvrant les yeux, reconnut en lui son libérateur. A la faible lumière du crépuscule, il vit qu'elle était véritablement charmante, et qu'elle méritait tous les éloges qu'en avait faits sa nourrice.

» Vous me permettrez, miss Hamilton, lui dit-il, de vous servir d'escorte jusqu'à la porte du château?

« — Et pourquoi n'y entreriez-vous pas, monsieur? lui demanda Eva, d'un ton aussi naïf que naturel. »

Cette question toute simple toucha une corde qui réveilla les souvenirs endormis du major; mais il cacha, aussi bien qu'il le put, l'émotion qu'elle lui avait causée, et se borna à répondre

que cela ne pouvait être nécessaire à la sûreté de miss Hamilton.

« — Mon père sera charmé de faire, comme moi, ses remercîmens à mon protecteur.

» — Il ne m'en doit aucun. J'ignorais que ce fût miss Hamilton qui eût besoin de secours, et je n'ai fait pour elle que ce que j'aurais fait pour tout autre femme qui se fût trouvée dans la même situation.

» — Cette conduite n'en est que plus honorable, et je suis sûre que mon père me pardonnera difficilement si je ne réussis pas à vous déterminer à entrer dans son château.

» — Dans quelque autre moment, miss Hamilton, mais non à présent, et comme voici l'avenue qui y conduit, permettez-moi de prendre congé de vous.

» — Cela est contraire à toutes les règles de la chevalerie, dit Eva en souriant, et je suis sûre que vous êtes un cavalier trop galant pour abandonner une princesse que vous avez délivrée de captivité, sans recevoir de sa main quelque gage de sa reconnaissance.

» — Voici qui satisfera son ambition, répondit le major, en lui baisant la main.

» — Oh! mais, monsieur, continua-t-elle en employant le même ton de plaisanterie, vous croyez peut-être que je ne mérite pas ce nom ; mais je vous assure que je ne serais pas la première princesse qui aurait introduit un chevalier dans le château de Ballintobber.

» — Je le crois, miss Hamilton, et je suis prêt à convenir qu'aucune d'elles ne pouvait être plus aimable que vous. Mais il faut que vous ayez la bonté de m'excuser ; une affaire, une affaire pressante, urgente, m'appelle ailleurs, et je suis obligé, à mon grand regret, de vous faire mes adieux.

» — Vous m'apprendrez du moins le nom de mon protecteur ?

» — Impossible ! Ce nom sonnerait mal à vos oreilles. D'ailleurs, quelle en serait l'utilité ? Vous ne pouvez me rendre aucun service. Il est probable que nous ne nous reverrons plus, je le désire du moins.

» — Je ne vous retiens plus, monsieur ; je regrette seulement que vous ayez une assez mauvaise opinion de moi pour croire que le nom de mon libérateur, quel qu'il soit, puisse m'être désagréable. Si je ne puis rendre aucun service,

je puis, du moins, conserver la reconnaissance du service que vous m'avez rendu. Recevez donc mes adieux, puisque rien ne peut vous déterminer à recevoir l'hospitalité dans le château de mon père.

» — J'espère, miss Hamilton, que je serai un jour le bienvenu au château de Ballintobber.

» — Vous le serez toujours, dit l'innocente Eva. » Et elle entra avec sa femme de chambre dans l'avenue conduisant au château.

O'Connor jeta un regard sur elle pendant qu'elle s'éloignait, et soupira. Ce n'était pourtant pas un soupir d'amour, c'en était un de compassion, en songeant qu'une créature si belle, si bonne, si innocente, était destinée à partager les malheurs qui se préparaient pour son père. Il jeta ensuite un regard sur le château, dont les murs sombres n'étaient éclairés que par les lumières qui brillaient à travers quelques croisées. Ces tours, revêtues de lierre, lui étaient rendues chères par mille souvenirs qui avaient rapport soit à lui-même, soit à ses ancêtres. C'était là que ses aïeux avaient reçu les hommages de nombreux vassaux ; que sa naissance avait été célébrée comme celle d'un prince ; qu'il avait

été saluée comme l'un des chefs futurs de l'Irlande. Comme les tems étaient changés! L'héritier légitime du château de Ballintobber était proscrit, réduit à se cacher sur ses propres domaines; il n'osait entrer dans les salles où la harpe avait fait retentir ses louanges. Ce contraste était insupportable; il essuya quelques larmes arrachées par l'indignation, et se rendit à la hâte au lieu du rendez-vous.

Les conspirateurs étaient inquiets de ne pas le voir paraître, et craignaient qu'il ne lui fût arrivé quelque accident. Dès qu'il arriva au milieu d'eux, mille voix s'écrièrent en même tems : « O'Connor! O'Connor! » Cette nuit était consacrée à l'organisation des troupes. C'était une revue générale, pendant laquelle le major forma différens corps, nomma des officiers, et il les congédia après leur avoir adressé un discours dans lequel il leur promettait le redressement de tous leurs griefs, et une prompte délivrance du joug des étrangers. Il retourna dans la chaumière de sa nourrice, où il passa la nuit dans une vive agitation.

Il sortit de grand matin pour se rafraîchir par une promenade, enveloppé dans son grand man-

teau. Il ne courait aucun risque d'exciter la curiosité, car tous les villageois le connaissaient, savaient quels étaient ses projets, et les favorisaient. Lorsqu'il rentra chez sa nourrice pour déjeuner, quelle fut sa surprise en voyant près d'elle miss Hamilton! Il en fut d'abord mécontent; mais, voyant qu'il lui était impossible d'éviter l'entrevue, il salua avec politesse, et lui dit en souriant qu'il espérait que la frayeur qu'elle avait eue la veille n'avait eu aucune suite fâcheuse. Eva lui répondit qu'elle n'avait songé qu'à la reconnaissance qu'elle lui devait. La conversation n'alla pas plus loin; tous deux éprouvaient le même embarras; ils semblaient absorbés dans leurs réflexions, et chacun d'eux avaient les joues brûlantes, sans le savoir, quoique l'autre s'en aperçût fort bien. Enfin, Hélène Mac-Carthy rompit le silence en disant qu'ils avaient l'air d'un couple d'amans.

« Et quand cela serait? dit le major en souriant.

» — Sur ma foi, répondit la nourrice, rien ne me plairait davantage que de voir de l'amour entre miss Eva et mon prince.

» — Votre prince! s'écria Eva en fixant les yeux sur O'Connor.

» — Juste ciel ! qu'avez-vous fait ? s'écria le major en s'adressant à la nourrice interdite.

» — Rien de mal, répondit Eva ; car cette indiscrétion pourra vous être utile. Je suis pourtant fâchée de ne pouvoir vous témoigner ma reconnaissance qu'en vous annonçant une mauvaise nouvelle.

» — Je suis peu accoutumé à en entendre d'agréables, miss Hamilton, dit O'Connor ; ne craignez donc pas de m'affliger, quoi que ce soit que vous ayez à m'apprendre.

» — Il ne s'agit de rien moins que de votre vie, dit Eva en laissant échapper quelques larmes. Mon père a reçu ce matin, par un exprès, l'ordre de vous faire arrêter, et c'est le misérable à qui vous avez donné la vie hier soir qui vous a dénoncé. Je vous donne cet avis par reconnaissance, et prouvez-moi le cas que vous faites de ma confiance en veillant à votre sûreté.

» — L'intérêt que vous me témoignez, répondit le major, est pour moi une source de plaisir véritable, et si j'étais assuré que vous désirez que je vive, je prendrais plus de soin d'une vie consacrée au service de mon pays. »

Eva rougit ; et, se levant pour partir, dit en

baissant les yeux : « En vous faisant mes adieux, Monsieur, j'ajouterai seulement, comme vous me l'avez dit vous-même hier, que je désire que nous ne nous revoyions plus. Les circonstances ont rendu ennemies votre maison et la mienne ; mais qu'il me soit permis d'espérer que vous ne me regarderez pas avec inimitié. »

» — Non, bien certainement ! s'écria le major en lui saisissant la main. Le passé a été la fortune de la guerre, le futur doit l'être aussi ; mais votre conduite généreuse ne sera jamais oubliée par O'Connor.

L'élégant négligé du matin que portait l'aimable Eva ajoutait encore à ses charmes, et le major, malgré le danger qu'elle venait de lui annoncer, était trop enfant de la nature pour rester insensible aux attraits d'une personne charmante, et que l'intérêt qu'elle venait de lui montrer rendait encore plus aimable à ses yeux. Il formait mille désirs qui ne pouvaient se réaliser, et finit par se promettre que si la fortune le replaçait jamais dans le château de ses ancêtres, Eva en serait véritablement la princesse.

Les illusions dont il se berçait cédèrent bientôt au danger de sa situation ; mais tandis qu'il

réfléchissait sur ce qu'il avait à faire, des officiers de justice, soutenus par une force armée, entrèrent dans la chaumière, l'arrêtèrent pendant qu'Hélène Mac-Carthy poussait des cris lamentables, et, ne voulant pas laisser aux paysans le tems de se réunir pour l'arracher de leurs mains, ils le conduisirent à la hâte au château de Ballintobber, où il y avait sept ans qu'il n'était entré. On le fit comparaître devant le major Hamilton, et, recueillant tout son courage, il lui demanda pourquoi on le constituait prisonnier.

« Vous êtes accusé, lui répondit le major, d'avoir conspiré contre le gouvernement de votre pays, et d'être un espion de la France.

» — Et où est mon accusateur, Monsieur?

» — Il n'est pas ici; mais vous le verrez sans doute à Dublin.

» — Puis-je savoir comment je suis désigné sur le mandat d'arrêt? peut-être mon nom ne s'y trouve-t-il pas.

» — Pardonnez-moi; il porte le nom de Fedlim O'Connor, qui se dit prince de ce château.

» — Il suffit, Monsieur, faites votre devoir.

Il est vrai que vous voyez en moi le dernier des O'Connor de Ballintobber, que votre gouvernement a honorés d'une persécution perpétuelle. »

Comme on ne pouvait se procurer que le lendemain une force suffisante pour le conduire à Dublin, on l'enferma dans la plus forte tour du château, et l'on en fit garder la porte par une sentinelle, de crainte que quelque ami secret de sa famille ne réussît à s'y introduire. Ce n'était pas sans un mouvement de compassion que le major Hamilton songeait aux malheurs du vieux chef et de son fils; mais il était homme, c'était la troisième fois que la confiscation mettait dans sa famille les biens des O'Connor de Ballintobber, qui avaient deux fois réussi à s'en remettre en possession, et il désirait les conserver; son intérêt personnel était donc d'accord avec ses devoirs envers le gouvernement pour bien garder le prisonnier; car il savait que, si O'Connor s'échappait, dix mille hommes égarés se réuniraient autour de lui pour commettre tous les désordres qu'il voudrait ordonner ou qu'il ne pourrait empêcher. En conséquence, indépendamment de la sentinelle placée à la porte de la chambre du prisonnier, il en mit cinq autres à

celle de la tour, et réunit dans le vestibule une vingtaine de bons et loyaux protestans, les seuls, peut-être, qui existassent à vingt milles à la ronde.

Après avoir pris toutes ces précautions, le major Hamilton passa tranquillement la journée, et se coucha sans inquiétude. Mais un être qui lui était bien cher veillait pour travailler à la délivrance du prisonnier. La ruse est la ressource du faible. Eva savait que l'argent ne pourrait corrompre les gardes ; mais elle connaissait un moyen qui ne manque jamais de réussir avec un Irlandais. Le whiskey est la Cléopâtre pour qui il est disposé à perdre l'univers. Elle en envoya donc si abondamment aux gardes du major, qu'en moins de deux heures de tems ils furent tous étendus par terre ivres morts. Ayant pris les clés de la tour sur une table de la chambre à coucher de son père, elle se rendit à la prison, en ouvrit doucement les portes, et fit signe à O'Connor de la suivre, en lui recommandant le silence par un geste expressif.

Le major crut voir un ange descendu du ciel pour le secourir, et obéit sans hésiter. Elle le conduisit dans sa chambre, qui était au rez-de-

chaussée, et dont les fenêtres donnaient sur le lac, lui dit de sortir par là du château, et l'assura qu'il trouverait une barque prête à le recevoir. Le major lui demanda comment elle avait réussi à lui rendre la liberté, et, quand il l'eut appris, il déclara qu'il ne partirait pas ainsi, pour la laisser exposée au courroux de son père.

« Est-ce tout ce que vous connaissez du livre de la nature? dit Eva en souriant. Si vous l'aviez bien lu, vous sauriez que la colère d'un père contre une fille chérie n'a pas une plus longue durée que l'instant qu'un amant passe près de celle qu'il aime.

» — Je n'avais jamais si bien compris combien il est court, répondit le major; mais...

» — Silence! s'écria Eva en le tirant par le bras et en l'entraînant vers une fenêtre; j'entends du bruit; pour l'amour du ciel, partez, partez bien vite! »

O'Connor lui prit la main, la pressa contre son cœur et sur ses lèvres, et sauta par la croisée. Il trouva sur le bord du lac son père nourricier, le mari d'Hélène, qui l'attendait avec sa barque pour le transporter sur l'autre bord. A peine avait-il donné quelques coups de rames,

qu'on entendit pousser de grands cris dans le lointain, auxquels d'autres cris plus voisins répondirent.

« Que signifie cela? demanda O'Connor. Il faut qu'on se soit déjà aperçu de ma fuite.

» — Je crois plutôt que ce sont nos gens, dit Mac-Carthy; car ils ont dit qu'il fallait arracher l'agneau au loup avant qu'il fût dévoré; et ils savaient que si le plan de miss Eva ne réussissait pas, les *sassenachs* à habits rouges seraient demain autour de vous. »

Le silence se rétablit, et ils étaient presque au milieu du lac quand de nouveaux cris se firent entendre, et Mac-Carthy, tournant la tête du côté du château, s'écria : « Voyez! voyez! Aussi sûr que les O'Connor ont été voir dans le Connaught, ils ont mis le feu au château. »

Plusieurs coups de feu partirent, et le major vit les flammes s'élever au dessus d'une partie du château. Craignant que quelque accident n'arrivât à Eva, il oublia le danger qu'il courait lui-même, fit changer la direction de la barque, et prit une rame pour retourner plus vite au lieu qu'il venait de quitter. En débarquant, il vit toute la partie du château qui était habitée en-

veloppée de flammes, et entendit les cris perçans que poussait Eva dans sa chambre. Les flammes qui dévoraient l'escalier l'empêchaient d'en sortir, et la vue d'une foule de paysans armés et furieux qui étaient autour du château l'effrayait au point qu'elle n'osait se sauver par la croisée. O'Connor vola à son secours, la porta dans la barque, où sa femme de chambre la suivit, et, suivant les instructions qu'elle lui donna, retourna au château, et sauva le major Hamilton de la même manière. S'étant fait alors reconnaître des paysans, il donna les ordres nécessaires; ceux qui avaient allumé l'incendie travaillèrent à l'éteindre, et comme il n'avait pas encore fait de grands progrès, on y réussit en peu de tems.

Ayant alors ordonné aux paysans de se disperser, il retourna à la barque et dit au major Hamilton et à sa fille qu'ils pouvaient retourner au château sans aucune crainte. « Mais vous m'excuserez si je ne vous y accompagne pas, dit-il au major, car l'accueil que j'y ai reçu n'est pas encourageant. » M. Hamilton, sentant la reconnaissance qu'il devait à O'Connor, lui conseilla de quitter l'Irlande sans délai : « Que

je le fasse ou non, répondit-il, je prendrai garde à l'avenir de n'occasioner aucun danger à ceux que j'aime. » Eva rougit, et son père, usant du privilège que lui donnait son âge, exhorta O'Connor à rentrer dans le chemin de la loyauté. mais le jeune homme coupa court au sermon, en lui faisant ses adieux ainsi qu'à sa fille.

Il passa cette nuit chez un de ses affidés, où sa nourrice lui apporta le lendemain une lettre d'Eva, qui contenait une bague, qu'elle le priait de garder comme une marque de son estime et de sa reconnaissance, lui faisant en même tems un adieu éternel. O'Connor ne pouvait se dissimuler qu'il aimait miss Hamilton; mais dans la situation où il se trouvait il aurait cru commettre une lâcheté déshonorante en cherchant à lui faire partager sa tendresse, et il résolut de ne plus la voir.

Malgré le danger qu'il courait en Irlande, il y resta pourtant, en prenant soin de se déguiser, et cherchant toujours à attiser le feu du mécontentement jusqu'au moment de l'expédition du général Hoche : chacun sait quel en fut le résultat. O'Connor retourna alors en France, et revint encore en Irlande avec les troupes

françaises, qui débarquèrent à Killala. Dans le combat qu'elles eurent à soutenir contre le général Lake, il fut séparé du corps d'armée, et ne dut sa vie qu'à la connaissance qu'il avait du pays, il parvint à regagner l'île d'Inniskea, où il retrouva son père, dont la passion dominante, malgré son âge avancé, était aussi vive que dans sa jeunesse, et qui conjura son fils de persister dans les mêmes sentimens, et de ne négliger aucune des occasions qui pourraient se présenter dans tout le cours de sa vie pour rendre la liberté à l'Irlande et se remettre en possession des domaines de ses pères. Le major savait alors combien cette espérance était futile; mais il ne voulut pas ôter au vieillard le seul espoir qui l'attachât à la vie.

La vie oisive qu'il menait à Inniskea ne pouvait convenir à son caractère actif, et il résolut de retourner encore en France; mais avant de prendre ce parti il voulut revoir encore une fois l'Irlande, et faire ses adieux aux lieux qui l'avaient vu naître, avant de les quitter pour toujours.

Les troubles qui régnaient dans ce canton avaient déterminé le major Hamilton à quitter

le château, peu de tems après l'incendie. Il s'était retiré à Dublin avec sa fille, et y était mort quelques mois ensuite. O'Connor ne trouva dans les environs de Ballintobber personne qui pût lui dire ce qu'était devenue Eva depuis ce tems, et le château n'était habité que par une vieille concierge, chargée d'avoir soin du mobilier. Il n'avait jamais oublié les charmes de miss Hamilton, ni les services qu'elle lui avait rendus; mais il ne pensait à elle que comme à une de ces visions brillantes qui disparaissent à l'instant du réveil. Il espérait qu'elle était heureuse; il désirait que son bonheur durât autant que sa vie; mais il n'avait pas la présomption de croire qu'il pût y contribuer.

Le lendemain de son arrivée, il crut que, puisqu'il était inhabité, il ne courait aucun risque en allant faire ses derniers adieux au château, qui était un objet de curiosité pour les étrangers, mais qui, pour lui, en était un de vénération mélancolique. En entrant dans le vestibule, il vit qu'il était encore décoré des trophées d'armes de ses ancêtres, et des drapeaux qu'ils avaient enlevés à leurs ennemis.

Cette vue lui arracha un soupir, et ce soupir fut répété derrière lui. Il se retourna et vit une femme enveloppée d'une grande mante, et dont la taille était courbée par l'âge. Il la prit pour la vieille concierge, et la pria d'excuser la curiosité d'un étranger.

» — Vous êtes le bien-venu, Monsieur, lui répondit-elle d'une voix cassée ; bien des voyageurs viennent voir ce vieux château ; et je n'en suis pas fâchée, car ils me laissent toujours quelque souvenir de leur visite.

» — Je ne manquerai pas de suivre cette bonne coutume, dit O'Connor. »

Cette promesse sembla doubler la complaisance de la concierge, et elle le conduisit avec une activité merveilleuse de tour en tour et d'appartement en appartement. « Voici la chambre qu'occupait miss Hamilton, dit-elle ; » et le major reconnut la fenêtre par laquelle elle l'avait fait sortir quand il était prisonnier au château, et par où il l'avait sauvée à son tour la nuit de l'incendie ; et, se livrant entièrement à ses souvenirs, il s'écria involontairement : « Trop aimable Eva ! »

« Et cependant, dit la concierge, elle a refusé d'épouser tous les grands de Dublin qui lui faisaient la cour.

» — Et quelle peut en être la raison?

» — Je n'en sais rien; à moins qu'elle ne pense toujours à ce major O'Connor, comme on l'appelle; car nous savons qu'elle allait souvent voir la vieille Mac-Carthy, pour le plaisir d'entendre parler de lui.

» — Chère Eva! En êtes-vous bien sûre?

» — Très-sûre, et je voudrais que le major le sût. Il ferait mieux de rentrer dans ses biens en épousant miss Hamilton, que d'aller se faire tuer pour les Français.

» — J'en conviens avec vous; mais il ne serait pas digne de miss Eva, s'il n'avait qu'un pareil motif pour désirer sa main.

» — Quoi! vous la connaissez donc?

» — J'ai eu l'honneur de la voir, dit O'Connor, en jetant un coup d'œil sur la bague qu'il avait au doigt.

» — Je voudrais qu'elle fût ici.

» — Plût au ciel qu'elle y fût! dit le major en soupirant.

» — Et pourquoi?

» — Pourquoi ? Pour lui dire combien je l'aime, ma bonne vieille.

» — Pas encore si vieille, » s'écria-t-elle ; et, se débarrassant de sa mante et d'une grande coiffe qui lui couvrait la tête, elle lui montra les traits d'Eva, couverts de rougeur.

Mes lecteurs se figureront aisément la scène qui s'ensuivit. Eva avait résolu de conserver sa main et sa fortune pour celui qui l'avait si noblement protégée. La bonne nourrice l'avait avertie la veille de l'arrivée d'O'Connor, et de son intention d'aller faire une dernière visite au château de ses pères, et elle avait résolu de profiter de cette occasion pour le forcer à une déclaration ; car toute femme qui est aimée n'a pas besoin qu'on le lui dise pour s'en apercevoir.

Par l'entremise des amis de miss Hamilton, le major obtint sa grâce, et prêta au roi Georges un serment de fidélité qu'il ne viola jamais. Leur mariage ne tarda pas à se célébrer ; le vieux chef revint d'Inniskea pour y assister, et fut si charmé de se retrouver dans le château de Ballintobber, qu'il en oublia le secret dépit que lui causait la mésalliance que commettait son fils en épousant la fille d'un *sassenach*. Il fut au comble

de la joie quand il se vit renaître dans un petit-fils qui possédait les domaines de ses ancêtres, et propagerait leur nom; et, lorsqu'il mourut, on éleva à sa mémoire, dans la chapelle du château, un monument sur lequel on lisait cette simple inscription :

CORMAC O'CONNOR,

LE DERNIER

DES CHEFS DE LA VERTE ERIN.



FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.


Digitized by Google